





Cahier de l'APA Hors Série

# **GUERRE D'ALGÉRIE ENGAGEMENTS ET EXPÉRIENCES**



Choix de textes et présentation  
par Véronique Leroux-Hugon

Préface de Paquito Schmidt

Contribution  
de Jade Cazorla

(Photo de couverture : statue de l'émir Abd-el-Kader, image Mouh2jjel sur Wikipedia, 2011)

## « Pour que la parole se libère »

1969. Dans les Vosges, à Épinal, un régiment est en alerte et en attente de partir au Liban. Face à une énième crise israélo-libanaise, le gouvernement français est prêt à envoyer des troupes à Beyrouth. Certains conscrits sont contents à l'idée de « voir du pays », espérant aussi un allègement de la discipline ; d'autres, les plus politisés, sont inquiets de se retrouver au milieu d'un conflit qu'ils estiment ne pas être le leur. Quant aux sous-officiers, souvent d'anciens harkis, ils restent muets.

Un de ceux-là semble plus taciturne que les autres. Le Liban, il ne sait pas où c'est et il ne comprend pas pourquoi il devrait y combattre. Interrogé sur sa Kabylie natale, c'est avec tristesse qu'il évoque ses montagnes et les villages de son enfance. Et si on lui demande pourquoi il n'est jamais retourné en Algérie : « Parce que je ne peux pas. Un jour nous avons brûlé un hameau et tous ses habitants ont été tués. Mais au moment de nous retirer, j'ai vu une fillette de 5 ou 6 ans sortir des décombres. Je l'ai tuée. Je ne voulais pas qu'elle soit orpheline ».

Cette réplique, c'est toute l'horreur de la guerre d'Algérie, avec ces inversions des valeurs à la mode 1984 d'Orwell : Algérie française, ça veut dire aucun droit pour les Algériens ; pacification, ça veut dire guerre et torture ; protection des populations, ça veut dire internement de centaines de milliers de paysans dans des camps...

Pendant cette « opération de maintien de l'ordre », de novembre 1954 à juillet 1962, (on ne parlera officiellement de guerre qu'en juillet 1999), plus d'un million et demi de jeunes Français ont servi en Algérie. Près de trente mille y ont laissé la vie. Des dizaines de milliers ont été blessés physiquement ou psychologiquement. Entre quatre cents et huit cent mille Algériens ont été tués.

« Avoir 20 ans dans les Aurès », c'est être né dans les années 30, dans une France encore largement paysanne (47 % de la population en 1936). C'est donc peu dire que, pour nombre de soldats incorporés, ce sera leur première découverte d'un autre monde. Et en Algérie un monde loin de ce que véhiculait l'école à propos de NOS trois départements de l'autre côté de la Méditerranée.

Des départements où la grande masse des enfants ne sont pas scolarisés, où la population algérienne vit dans la misère, sans médecin, sans école, où des atrocités sans nombre sont commises chaque jour : attentats, mutilations, tortures, viol des femmes, exécutions sommaires lors des « corvées de bois ».

Comment alors raconter ce que l'on voit ? Qui est prêt en métropole à accorder crédit à une description de l'Algérie réelle qui ne correspond en rien à l'image officielle sans cesse reprise dans les actualités du cinéma du coin ? Comment même parler de ce que l'on a vu ou même simplement entendu, tant ces horreurs dépassent l'entendement ?

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, la majorité des déporté.es ne réussirent pas à parler et ceux qui n'avaient pas vécu les camps ne purent et ne surent pas les écouter et encore moins les entendre. Pour les appelés envoyés en d'Algérie, il faudra aussi attendre une, voire deux générations, pour que la parole se libère. Dans son livre *Papa, qu'as-tu fait en Algérie ?*, Raphaëlle Branche étudie bien ce phénomène.

Et pourtant, dès les années de guerre, des soldats ont écrit. De simples lettres à leur famille pour la plupart. Les livres de témoignages arriveront plus tard, mais seront le fait de soldats plus engagés religieusement et/ou politiquement.

À partir des archives de l'APA, Véronique Leroux-Hugon fait revivre les lettres de simples soldats, mais aussi des textes de militant.es plus âgé.es, pleinement engagé.es dans le combat indépendantiste.

Ces soldats écrivent à leurs familles pour essayer de les rassurer, parlent de leur vie quotidienne, mais en général, en ne mentionnant pas les aspects les plus dramatiques de la situation. Certains ont un contact privilégié avec la population algérienne. Volontaires pour faire fonction de soignant ou d'instituteur, ils échappent ainsi aux besognes les plus dangereuses comme les plus ignobles. Reprenant la différence que font les historiens entre la résistance et la Résistance, on pourrait parler dans ces cas d'un engagement de premier niveau, celui qui ne devrait pas entraîner de dangers particuliers, mais qui, au moins moralement, met le soldat en marge de l'institution militaire.

Mais cet engagement humanitaire est aussi ambigu. Le soignant soigne, mais est aussi censé, grâce à son contact privilégié avec la population, obtenir des informations pour l'appareil de répression auquel il reste intégré. Ne reçoit-il pas ses consignes du 5<sup>e</sup> bureau psychologique, un des organisateurs de la pire répression ? Même situation pour l'enseignant.

Au contraire, les témoignages de militants et militantes du PCA ou proches de cette organisation politique contenus dans ce Cahier sont très différents. L'implication au côté des Algériens indépendantistes est un engagement réfléchi et risqué. Les documents mettent en lumière les aléas de leur lutte clandestine, mais aussi leurs difficultés à être pleinement acceptés par tous les responsables indépendantistes.

Même s'ils sont absents de ces textes, il est impossible de ne pas mentionner l'engagement des rappelés bloquant les trains pour ne pas partir à la guerre. Et aussi celui d'un petit nombre d'appelés contre la guerre, les insoumis ou déserteurs qui paieront leur refus de participer à cette « sale guerre » par de la prison parfois, par un passage par la clandestinité et un exil prolongé le plus souvent. Et enfin celui de quelques dizaines de milliers de « pieds-noirs », ne choisissant « ni la valise ni le cercueil » qui resteront en Algérie après l'indépendance.

Aujourd'hui, petit à petit disparaissent les générations qui ont connu, de part et d'autre de la Méditerranée, les massacres de 1945 de Sétif et Guelma, le sanglant 14 juillet 1953 de la place de la Nation à Paris, la guerre d'Algérie de 1954 à 1962, le 17 octobre 1961 à Paris et sa banlieue. L'Histoire avec un grand H est connue. Quel besoin alors de créer une commission franco-algérienne d'historiens pour étudier cette période coloniale, commission annoncée en grande pompe en août 2022 et toujours pas créée à ce jour. Les points qui restent obscurs le restent, parce qu'à Paris comme à Alger on ne veut pas soulever le couvercle de la marmite des mensonges officiels. En France, du PS aux gaullistes en passant par les communistes, qui a envie que ses dires, ses écrits et ses actes soient rappelés ? En Algérie, qui a envie de revenir sur certaines méthodes terroristes du FLN, sur le rôle, encore aujourd'hui nié, de Messali Hadj, sur

la mise au pas de l'organisation des étudiants algériens en France, la mise à l'écart de la Fédération de France du FLN ?

L'Histoire est faite par des hommes et des femmes de chair et de sang. Leur histoire individuelle s'inscrit dans la grande Histoire, et la grande Histoire traverse les histoires individuelles. Le livre *Papa, qu'as-tu fait en Algérie ?* et le documentaire *Femmes Algériennes en France : L'héritage* récemment diffusé à la télévision française, en sont la preuve.

Dans ce contexte, ce Cahier de l'APA, proposé par Véronique Leroux-Hugon, est le bienvenu pour contribuer à faire vivre, par l'écrit, une facette plus intimiste de la diversité des « mémoires algériennes ».

**Paquito Schmidt, Paris, 11 novembre 2022**



## Introduction

2022 : célébration du 60<sup>ème</sup> anniversaire de l'Indépendance en Algérie. À cette occasion, on a vu apparaître quantité d'ouvrages d'histoire, de remarquables témoignages, oraux ou écrits, des films des documentaires, voire des romans<sup>1</sup>. L'APA avait publié en 2010 un Cahier intitulé « Maghreb »<sup>2</sup> dont un chapitre traitait des appelés, notant déjà l'abondance des textes autobiographiques qui nous avaient été confiés et dont plusieurs ont d'ailleurs été publiés ensuite : ceux de Jacques Inrep, de Gérard Kihn<sup>3</sup> par exemple. Pourquoi donc un nouveau Cahier traitant des engagements en guerre d'Algérie ?

À ce projet plusieurs raisons : depuis 2010, plusieurs textes et non des moindres traitant de ce sujet ont continué d'arriver à l'APA, et notamment des correspondances. Ces envois correspondent bien, me semble-t-il, à la vocation première de l'APA, recueillir des écrits autobiographiques non édités. Ici c'est la démarche d'écriture, immédiate ou différée qui m'a retenue, le fait que les auteurs ou leurs proches aient jugés nécessaire de reprendre ces feuilles, quelquefois rédigées dans des conditions matérielles difficiles (je pense aux soldats), d'en faire l'inventaire et la présentation et de prendre cette initiative originale de les déposer.

Le fameux « silence des appelés », très commenté, justifie peut-être aussi la démarche du dépôt à l'APA, traduisant l'importance de l'écriture, de la mise en mots, sans désir ou volonté de publication classique.

C'est cette démarche qui a guidé le choix difficile et subjectif de onze extraits de textes témoignant d'engagements dans la guerre : engagements « forcés » des appelés, engagements de femmes dans l'enseignement, le soin, ou la politique. Ces extraits, quelquefois discontinus, comportent de 7 à 10 pages, pour qu'on puisse s'imprégner à leur lecture de l'état d'esprit des auteur(e)s.

Ce choix supposait de répertorier de nombreux textes, grâce aux échos, de les lire intégralement quand le titre ou l'écho n'en reflétaient pas toujours le contenu, de trier, hélas, pour ne conserver que les plus significatifs par rapport à mon interrogation préalable : comment dire son rôle pendant la guerre d'Algérie ?

On pourra regretter l'absence de textes écrits par des Algériens eux-mêmes, comparée au nombre d'autobiographies qu'ils ont publiées ces dernières années, tant en France qu'en Algérie. À y réfléchir, la démarche paraît normale, l'édition présentant un vecteur d'écoute et de diffusion plus fort. Il faut à cette occasion mentionner les éditions Bouchène à Alger, qui ont publié par exemple des autobiographies féminines mais présentées comme récits, voire des romans : c'est le cas des deux livres d'Anne Leduc *Les raisins rouges* et *Le chant du lendemain* qui racontent son expérience algérienne en tant que psychiatre et militante, mais les sept volumes de ses

---

<sup>1</sup> À titre d'exemple, ce livre paru en mars 2022 de Véronique Gazeau-Goddet et Tramor Quemeneur, *Mourir à Sakiet : Enquête sur un appelé dans la guerre d'Algérie*, PUF, 2022, qui comporte la transcription d'une correspondance comparable à celle d'A. Bruneau.

<sup>2</sup> Cahier de l'APA N° 47, juin 2010, *Maghreb et autobiographie. Lectures du fonds APA*.

<sup>3</sup> Marie-Aimée Pupat, Master de Sciences Sociales, Mémoire de recherche : *Déjouer et défier l'autorité chez les parachutistes : les micro-désobéissances de Gérard Kihn pendant la guerre d'Algérie*. ENS de Lyon, 2019-2020. APA 4042.00

*Chroniques*<sup>4</sup> ne font mention que rétrospectivement et avec distance d'un engagement militant qui l'a pourtant marquée dans sa chair.

Si on déplore vivement cette absence, elle a également été constatée par Jade Cazorla, travaillant sur des autobiographies d'Algériennes. Dans le chapitre final de ce Cahier, elle expose ses recherches... et leurs difficultés.

Autre absence qu'on peut regretter : je n'ai pas mentionné les manuscrits, par ailleurs peu nombreux, rédigés par des pieds-noirs, qui ne reflétaient pas pour des raisons aisément compréhensibles un engagement en guerre d'Algérie. Ces textes relatent quelquefois le départ en catastrophe de la terre natale ou témoignent a posteriori : je pense au texte, très bref, de Gérald Veirier<sup>5</sup> qui conclue à la nécessité d'une démarche de réconciliation et de vérité.

Les historiennes et historiens, à commencer par Benjamin Stora ont été nombreux à travailler sur la guerre d'Algérie et justement à utiliser des témoignages, notamment Sylvie Thénaut, Claire Mauss-Copeaux et surtout Raphaëlle Branche : le titre d'un de ses derniers livres (2020) correspond tout à fait au questionnement qui affleure dans les textes déposés) : *Papa, qu'as-tu fait en Algérie ? /Enquête sur un silence familial*.<sup>6</sup>

J'y reviendrai d'autant plus qu'elle cite dans ce livre au moins cinq textes déposés à l'APA, y compris une correspondance abondante, non cotée au moment de ses recherches et d'autant plus difficile à consulter. L'ensemble de ses analyses m'a impressionnée par leur acuité.

Venons au choix des extraits et à leur présentation.

J'ai opté pour un classement chronologique car il me semblait que le témoignage d'un appelé de vingt ans différait de celui d'un homme de trente, que femmes et hommes ayant milité en France ou en Algérie contre la guerre étaient par définition plus âgés que les précédents, qu'enfin les derniers témoignages portant sur l'après-guerre ou faisant un bilan avaient été écrits plus tardivement.

Le choix porte sur trois correspondances d'appelés à leur fiancée (R. Rioul), leur épouse (J.-C. Depoutot), leurs parents (A. Bruneau). C'est Jacqueline Desmaretz-Bruneau, sa sœur, qui a numérisé et présenté la correspondance de son frère mort dans un attentat en 1958. C'est Françoise Sublet qui a repris les carnets de son mari Fred. Ces deux derniers exemples sont symptomatiques d'une démarche de proches travaillant ultérieurement sur des carnets ou des correspondances, conscientes d'une nécessité de transmission malgré « l'importance des silences familiaux au sein d'une société française longtemps oublieuse de son passé algérien ». Je cite ici Raphaëlle Branche dont les remarques s'appliquent parfaitement à ces lettres : poids du contexte des deux guerres précédentes, que ces garçons ont vécu très jeunes, ayant vu leurs pères prisonniers, ayant su les atrocités de la Gestapo. Par rapport à ces deux guerres, la leur n'en est pas une, mais juste (!) une opération de pacification puisque le concept

---

<sup>4</sup> Anne Leduc (Anna Berbera). *Chronique VII*. APA 3190.3

<sup>5</sup> Gérald Veirier. *Le douloureux témoignage d'un pied-noir progressiste*. APA 3741.20, déposé en 2022.

<sup>6</sup> Raphaëlle Branche. *Papa, qu'as-tu fait en Algérie ? /Enquête sur un silence familial*. La Découverte, 2021.

de guerre d'Algérie et le qualificatif d'ancien combattant ne seront reconnus qu'en 1974.

L'historienne note que les correspondances « donnent aussi à voir la banalité, le quotidien et la manière dont les sentiments et les attachements ont dû composer avec la durée de l'absence et l'inquiétude. » On remarque que les soldats donnent le change pour rassurer mères et familles, « les fils rassurent » comme elle le dit drôlement, soulignant aussi une autre relation entre époux ou fiancés, reposant sur l'implicite fondamental que « celle qui recevra les récits saura les accueillir et bien réagir ». Je pense évidemment à Danielle Rioul.

On a parlé de « silence des appelés », de « mémoire enfouie », titre d'un documentaire de 1982, cité par Raphaëlle Branche qui complète : « [...] mémoires enfouies ou plutôt souvenirs gardés à l'intérieur de soi, peu accessibles aux proches qui, néanmoins, sentent, souvent confusément, la présence de quelque chose sous la surface des anecdotes et des bons moments, illustrés par les photographies de jeunes gens souriants ». Ceci explique peut-être, pour notre propos, que bien des textes ont été déposés dans la dernière décennie, voire en 2022 comme les lettres d'Alain Bruneau. R. Branche souligne enfin, et c'est fondamental pour notre propos l'importance de la mise en mots, bien qu'elle ne s'applique pas, a priori, aux correspondances, encore que. C'est Claude Juin, auteur du livre *Des soldats tortionnaires*<sup>7</sup>, qui note : « Je noircissais mes carnets en Algérie, format 10X15 pour passer le temps, pour échapper à l'ambiance « canettes de bière ». L'écriture me fut également un précieux allié pour tenter de comprendre les violences auxquelles se livraient certains de mes compagnons d'infortune ». Les quatre auteurs retenus font tous allusion à la torture, dont ils savent l'existence de manière plus ou moins directe. Enfin le bilan de Daniel Ledoux rentré sain et sauf témoigne d'une même amertume.

Je l'ai dit, bien d'autres textes déposés à l'APA relèvent de la même analyse, mais j'ai souhaité parallèlement évoquer les femmes et leur façon à elles de s'engager. C'est ainsi l'adhésion en 1945 de Lucette Larribère Hadj Ali et toute une vie militante qu'elle évoque dans son « Itinéraire d'une militante », texte imprimé qu'il faut lire après l'autobiographie de son premier mari, Robert Manaranche, à la tonalité assez différente. Son nom, celui de son mari, Bachir Hadj Ali, celui d'Anne Leduc reviennent fréquemment dans les histoires de la lutte pour l'Indépendance. Anne Berbera ou Anne Leduc s'est engagée tôt dans le réseau Jeanson, étudiante en médecine, elle part en Algérie, ou elle est psychiatre à Alger et victime d'un attentat.

On ne peut pas utiliser le terme de militantes pour les récits de vie de Mado Thul et de Marcelle Meyer. Il m'a semblé cependant qu'en évoquant les années passées en Algérie pendant la guerre sans nom et après, et de par leurs professions respectives d'enseignante et d'assistante sociale, elles ne cachaient pas leur opinion en ce qui concerne la nécessité de l'indépendance, par leurs constats dans les milieux où elles évoluaient, par les initiatives qu'elles ont prises.

Il y aurait eu bien d'autres textes à citer, reprendre des correspondances telles que celle de Jacques Carbonnel à sa fiancée, d'autres autobiographies. L'exhaustivité n'était pas souhaitable et d'ailleurs impossible : peut-être d'autres textes arriveront-ils

---

<sup>7</sup> Claude Juin. *Des soldats tortionnaires. Guerre d'Algérie : des jeunes gens ordinaires confrontés à l'intolérable*. Robert Laffont, 2012.

à l'APA, tout aussi représentatifs et l'actualité des recherches menées par de jeunes historiens<sup>8</sup> qui connaissent l'existence de « notre » fonds, celle de Jade Cazorla qui clôt ce cahier témoignent encore de son importance.

Je voudrais pour terminer remercier tous les déposants, notamment ceux que j'ai pu contacter directement à commencer par René Rioul, Jacqueline Desmaretz-Bruneau et Françoise Manaranche, dont les encouragements m'ont été précieux, et dire aussi le plaisir de travailler avec une jeune étudiante comme Jade Cazorla.

**Véronique Leroux-Hugon**

---

<sup>8</sup> Cf. note 3

## **Robert Manaranche (1919- 2004) : *Ma vie*. APA 4053.10**

*Né en octobre 1919 en Algérie, Robert Manaranche ne fait évidemment pas partie des appelés, mais ayant adhéré au Parti Communiste Algérien en 1945, il est arrêté en février 1957, interné au camp de Lodi, libéré en juin 1959 et expulsé en France où il va entreprendre des études de biologie et deviendra maître-assistant à la faculté des Sciences. Il a fait une autre guerre puisqu' appelé en Juin 40, il ne sera démobilisé qu'en août 1945, et en sera marqué comme tous ceux de sa génération.*

*C'est donc un récit de vie différent des extraits suivants, mais en même temps Robert Manaranche a évolué dans un monde dont nous connaissons plusieurs personnages, si j'ose dire, puisque leurs descendants ont déposé des textes à l'APA : Jean-Marie Larribère, le père de Lucette, sa future femme, Daniel Buret, père de Christiane Buret-Cohen, qui a raconté l'épopée familiale, en Algérie (APA 108). Engagé dans la guerre d'Algérie, il l'est bien en tant que militant communiste, encore qu'il exprime des réticences par rapport à la politique du Parti Communiste Algérien et à l'avenir d'une Algérie islamiste. En juillet 1962, il divorce de sa femme, obtient la garde de ses deux garçons, tandis que Lucette refait sa vie avec Bachir Hadj Ali.*

*Notant qu'il s'est intéressé tôt à la chose publique, il est fasciné par la jeune Union Soviétique, et décrit aussi « la vie à Alger dans les années trente » :*

On ne peut aujourd'hui imaginer ce que fut la vie des jeunes Européens, entre les deux guerres dans cette ville. Albert Camus est celui qui en a sans doute le mieux parlé. La mer, le port, étaient des sources de joie inépuisables. Tout jeune, à 12-13 ans, nous partions de bon matin avec mon copain Christian Bernard, on avait repéré un petit train, une draisienne plutôt, qui passait tôt sur les quais en bas de la Préfecture. Il était enfantin de grimper en marche dans un wagonnet et de se faire trimbaler jusqu'à l'Amirauté où nous descendions en marche pour aller sur la jetée Nord. Nous y passions la journée à pêcher, à nager sous un soleil de plomb. D'autres jours où nous avions les deux ou trois francs nécessaires pour nous payer la traversée en barque nous allions sur la grande jetée Est, commune aux ports d'Alger et de l'Agha, là se situaient les bains du RUA (Racing Universitaire Algérois) avec des bassins aménagés, équipés de plongeurs. J'ai là pratiqué le water-polo dans une équipe de énième division. Nous connaissions tous les recoins du port, la pêche « au voleur » qui utilisait un cône de plomb muni d'hameçons au-dessus desquels on attachait une crevette comme appât et que l'on remontait prestement quand des petits poissons se rassemblaient pour déguster la crevette. On rapportait à nos familles triomphalement le soir des fritures de « bogues » et de « sarouels ». Dès le mois de juin nous étions plus que bronzés, noircis par le soleil, la plupart d'entre nous avions une peau résistante aux coups de soleil et regardions avec mépris ou compassion les pauvres bougres à la peau blanche. [...]

*Il fréquente aussi le milieu des Auberges de Jeunesse : « Ce fut le lieu de rencontre de jeunes Européens, de très rares Algériens et d'intellectuels d'extrême-gauche, d'anarchistes, de trotskystes, de pacifistes, que sais-je encore ? ». Il fait la connaissance de Lucette, qu'il épousera en mars 1943, malgré la forte réticence du Dr Larribère. Faisant quantité de randonnées, il note au cours d'une longue virée de l'été 38 :*

Au cours de ce périple nous avons traversé les régions qui seront le théâtre d'émeutes sanglantes en 1945 : Périgotville, Chevreul, etc. et pourtant, quel accueil nous avons alors connu. Je me souviens en particulier d'un soir où nous campions à proximité d'une mechta. Un homme âgé s'approcha de notre campement, nous demanda avec amitié ce que nous faisions là. Après quelques instants de conversation il reparti vers

sa maison et une demi-heure plus tard, deux ou trois petites filles s'approchèrent de nous avec les bras chargés d'un plat de couscous, de tranches de pastèques, de fruits etc. C'était sûrement une pauvre famille de fellahs pour laquelle le partage de leur repas avait pour conséquence de réduire sérieusement leur ration, nous fûmes émus de leur générosité et nous nous efforçâmes de le leur dire. Dans chaque village traversé, les jeunes garçons nous entouraient et admiraient notre endurance pour effectuer le périple que nous leurs décrivions.

*Issu d'un milieu pauvre, il s'explique sur sa position politique, anticoloniale, révolté par le sort des Algériens qu'il côtoyait :*

En 1945 j'adhérais au P.C.A. : ceci peut paraître incompréhensible aujourd'hui en janvier 1994 où je note ces souvenirs. Je ne me trouve aucune excuse d'avoir eu la faiblesse d'adhérer à un parti qui approuvait ce qui s'était passé en URSS et ce qui s'y passait encore. Un parti dont je constatai vite l'absence de discussion, de démocratie. Cette adhésion inexcusable doit pourtant être expliquée.

Lucette m'avait écrit en mai ou juin 1945 pour me dire qu'elle venait d'adhérer au parti alors que j'étais encore en France, « sous les drapeaux ». Je me souviens qu'elle disait dans ses lettres que cela avait été « le plus beau jour de sa vie », elle travaillait alors au journal hebdomadaire *Liberté* dont le dirigeant était à cette époque Roger Garaudy, elle y avait rencontré David Cohen et s'était liée d'amitié avec Henri Alleg, René Duvalet, etc... À mon retour à Alger fin août 1945, ils sont devenus mes amis. On se voyait tous les jours, prenant généralement nos repas ensemble dans un restaurant, ou chez nous rue Négrier. Dès mon retour Lucette, Henri, David m'encourageaient à adhérer, j'hésitai quelque temps. Mais en novembre 1945 dans un restaurant, après le repas, David me dictait une déclaration d'adhésion, dans le style : « Je veux me battre contre le colonialisme aux côtés du peuple algérien et je donne mon adhésion au Parti de la classe ouvrière ». Je signai sur la nappe en papier du restaurant cet engagement, sans enthousiasme, mais sans regret. [...]

Dès 1947 le Parti me demanda de « militer chez les intellectuels », je devais avoir un ou deux certificats de licence ce qui était déjà un titre remarquable pour le PCA, où je fus je crois toujours considéré comme un intellectuel. [...]

Je n'aurais pas fait long feu dans les rangs communistes, pas même cinq ans de militantisme. Je n'allais plus guère à mes réunions de cellule, je m'abstenais de toute activité, sauf dans le milieu des intellectuels algériens où je défendais timidement les thèses de l'Algérie indépendante que je n'arrivais pas à faire coller avec la notion d'« Algérie nation en formation » développée en 1939 par Maurice Thorez et qu'à cette époque le PCA ne répudiait pas. J'étais violemment hostile au système colonial, j'étais mal dans ma peau car j'en profitais en tant que fonctionnaire français, mais je savais d'instinct que ma place ne serait pas dans une Algérie indépendante. Ceci ne fit que se préciser dans mon esprit au cours des années suivantes. Et cette chape de plomb sur les esprits qu'apportait le Parti, alors tout cela faisait que mes relations se détérioraient avec le Parti mais aussi avec les Larrière et surtout avec Lucette qui me reprocha vite ma tiédeur. De son point de vue elle avait tout à fait raison, j'étais un très mauvais communiste. Je n'ai pas eu le courage à ce moment-là de quitter le parti, l'atmosphère créée était telle que pour chacun d'entre nous, quitter cette famille était une trahison. Je fus convoqué par André Moine alors secrétaire du PCA qui me reprocha mon manque

d'assiduité aux réunions de cellule, je dus lui dire mes réticences, il me demanda de ne rien dire à l'extérieur et je continuais à me faire considérer comme membre du parti.

Le soixante-dixième anniversaire de Staline en 1949 fut l'occasion de manifestations innombrables dans le monde entier et bien sûr en Algérie. Chez nous la discussion sur le cadeau à envoyer à Staline occupa de nombreuses soirées avec nos différents amis. Je me souviens, que, exaspéré par une telle religiosité, je proposai que l'« Union des femmes d'Algérie » (dont Lucette était une des principales dirigeantes) envoie « au camarade Staline pour son 70<sup>ème</sup> anniversaire, une paire d'Ouled Naïl toutes fraîches ». La tribu des Ouled Naïl dans le Sud algérois était réputée pour prostituer ses jeunes filles dans les bordels de Bou Saada où elles se constituaient une dot avec les pièces d'or que leur donnaient les touristes étrangers. Le collier, fait de ces pièces, montrait à tout moment le montant de la dot et permettait de trouver un mari. Cette plaisanterie était stupide et machiste en diable, mais ces rites d'adoration des mages m'exaspéraient et j'étais, je crois, particulièrement furieux de voir Lucette participer aussi activement au culte. Ceci évidemment n'améliora pas mes relations conjugales qui allaient en se détériorant. [...]

Je pense avoir secrètement fait partie des forces de résistance à l'algérianisation. Le colonialisme m'indignait, l'injustice qu'il engendrait m'était insupportable, je m'efforçais de croire à une « Algérie nation en formation » chère à Maurice Thorez, mais je sentais bien que cela appartenait aux vœux pieux, sans réalité sur le terrain. Je sentais confusément que je serai exclu de cette Algérie indépendante. Je n'ai jamais su parler arabe, strictement agnostique, sans aucune tradition familiale religieuse et plutôt anticléricale, la religion islamique me répugnait plus que toute autre avec la situation faite aux femmes, les exigences de cinq prières quotidiennes et le pèlerinage à la Mecque etc. Non vraiment je n'avais rien à faire dans une Algérie indépendante, mais arabe et islamique sans aucun doute. Comment aurais-je pu développer devant mes amis européens non communistes les charmes d'une autonomie algérienne à laquelle je n'adhérais pas.

### L'arrestation

Fin février 1957 Larrivière décidait de partir de la rue Négrier où il s'était réfugié après avoir été l'objet d'une tentative d'assassinat et de rentrer à Oran. Le 24 ou le 25 je passai, le soir chez Roland Benhaïm pour lui demander de me procurer des caisses en carton, pour emballer les bagages de Jean Marie, en rentrant rue Négrier je vis un para, mitraillette au poing, montant la garde devant le 4 de la rue Négrier. Je compris vite, je connaissais tous les habitants de cette maison, où j'étais né, aucun n'était susceptible d'attirer les paras... sauf moi. Je savais ce qui m'attendait en rentrant chez moi, mais Jean Marie était là, seul avec Pierre, je ne pouvais pas les abandonner et de plus où aller ? Alors que dans quelques heures le couvre-feu contraindrait tout le monde à déserrer la rue. Je montai donc et évidemment je tombais sur 4 ou 5 soldats, avec un officier, qui étaient en train de fouiller la maison et de m'attendre. Nous fûmes sommés de nous tenir chacun dans une pièce sans communiquer, Pierre était sans doute mort de trouille, je ne pouvais pas le prendre dans mes bras, il fit face courageusement et ne dit rien. La maison fut perquisitionnée par un officier de police, déguisé en para, assisté par un officier de paras, qui a été vite impressionné par les titres militaires de Jean Marie et par son grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Là où les choses faillirent vraiment se gêner c'est quand, à ma grande surprise, Larrivière sortit de son armoire un magnifique revolver d'ordonnance qu'il gardait depuis la guerre et dont il n'avait pas

voulu se séparer par crainte d'une agression. Une arme chez un suspect c'était à cette période suffisant pour se faire embarquer. Jean Marie expliqua bien sûr la tentative d'agression dont il avait été l'objet et les risques qu'il pensait courir. Ceci n'a pas semblé beaucoup émouvoir les paras, ils tenaient leur motif d'arrestation pour Larribère. Quant à moi on ne me dit rien des raisons de cette perquisition, les pleins pouvoirs qui avaient été votés, entre parenthèses, avec les voix communistes, permettaient ces visites domiciliaires et les arrestations sans motif autre que d'être suspecté de participer à des actions illégales. La présence de Larribère chez moi semblait plonger les militaires dans une situation imprévue. Ils nous dirent que nous étions tous les trois en état d'arrestation à mon domicile jusqu'à nouvel ordre. Trois ou quatre soldats campèrent dans le couloir pour nous empêcher de sortir et de communiquer entre nous. On se coucha et je pense avoir passé une nuit blanche. Je me souviens d'avoir été dominé pendant tout ce temps par l'idée que je ne savais rien de Lucette, sauf qu'elle était partie dans la clandestinité en septembre. J'avais eu une seule fois l'occasion de la rencontrer, un soir loin d'Alger, à la Pointe Pescade mais je me doutais que ce rendez-vous insolite ne devait pas être situé à proximité du lieu où elle se cachait. Je ne savais rien d'important ma seule activité consistait alors à déposer, dans la boîte aux lettres de Maurice Audin à la Faculté, l'exemplaire de l'*Humanité* que je recevais par la poste, dans une enveloppe anonyme. Évidemment cela pouvait être important car je me doutais que ce n'était pas pour l'usage personnel de Maurice Audin que j'accomplissais cette mission quotidienne d'information, mais j'ignorais l'usage qu'il pouvait en faire. En réalité j'appris beaucoup plus tard que c'était pour un des secrétaires du Parti, logé clandestinement chez lui, Paul Caballero ou André Moine je crois, que ce journal devait être chaque jour acheminé. La découverte de cet abri clandestin, par des aveux arrachés sous la torture à Georges Hadjadj, devait coûter la vie à Maurice Audin, en mai 1957. Jamais son corps ne fût retrouvé, il fut probablement étranglé au cours d'une séance de torture mais jusqu'en 2000, personne ne reconnaîtra son assassinat. Le général Aussarresse en 2001 refusa de répondre au cours de son procès sur le sort qui fut celui du malheureux Audin.

Le second jour de notre "garde à domicile" devait nous valoir la visite de Roland Benhaïm venu apporter à Larribère des emballages nécessaires à son retour à Oran. Fort heureusement les paras de garde pensèrent qu'ils avaient à faire à un quelconque commerçant et ne demandèrent pas à Roland son identité. À partir de là je savais que l'information sur notre arrestation allait circuler. L'après-midi je vis avec terreur arriver Georges et Simone Hadjadj qui, avec un superbe culot, demandèrent la permission d'amener Pierre au cinéma « comme cela était convenu entre nous », dirent-ils. Les paras de garde laissèrent sortir Pierre en menaçant de s'en prendre à nous s'il ne revenait pas dans deux heures. Inutile de dire que Pierre fit à Hadjadj un récit détaillé des événements qui s'étaient déroulés depuis la veille. Le dîner du soir aurait pu être plantureux, si nous n'avions pas eu l'appétit coupé par l'angoisse, car Larribère avait commandé à un traiteur un superbe repas que nous devions justement partager avec les Hadjadj pour fêter le départ de Jean- Marie. Nous avons pu partager tous les trois, avec l'autorisation des paras de garde, qui étaient toujours dans le couloir de l'appartement, ce somptueux repas. Larribère me glissa « ils vont sûrement te torturer, bon courage ! »

Le lendemain de très bonne heure un nouveau détachement de 5 ou 6 paras, avec un officier à leur tête, débarqua, pour nous faire connaître les décisions de « l'autorité militaire du Grand Alger ». Larribère était assigné à résidence à son domicile à Oran et il devait amener Pierre avec lui, on allait le conduire à la gare d'Alger sous escorte. Quant à moi j'étais en état d'arrestation et on allait me conduire au nouvel Hôtel de Ville d'Alger

dans les sous-sols duquel les paras avaient un de leurs états-majors. Nous fûmes promptement, avant le lever du jour, chargés, chacun avec un petit bagage, dans un camion qui attendait au pied de notre immeuble. Larribère s'aperçut au moment de partir qu'une somme d'argent assez importante lui avait été dérobée dans son portefeuille. Il en accusa immédiatement les soldats qui nous avaient gardés et demanda à porter plainte. Je me demandais où tout cela allait nous mener car traiter les paras de voleurs à ce moment-là ne pouvait manquer de nous créer de nouveaux ennuis, enfin ! Quelques minutes après le camion rentra dans les sous-sols du nouvel Hôtel de Ville, rue de Constantine, à quelques centaines de mètres de la rue Négrier. Larribère et moi nous fûmes priés de descendre, laissant Pierre seul dans le camion avec des paras. Rapidement Larribère partit avec son escorte et j'entendis les paras expliquer à leurs copains : « Il y a là un vieux con qui nous accuse de voleurs ! » Je ne revis pas Larribère mais je sus longtemps après qu'il fut finalement conduit dans la matinée, avec Pierre, à la Gare et embarqué dans le train d'Oran.

Pour ma part on me jeta contre un mur avec interdiction formelle de bouger : « On te descend sans sommation si tu bouges ». Je restai là une heure ou deux, épiant les environs. Inquiet pour Larribère et pour Pierre. Finalement le capitaine des paras un certain Lasserre me fit venir dans son bureau. Il fit une allusion « aux moyens dont il disposait pour me faire dire ce que je savais ». Je répondis que « ne sachant rien je ne pouvais rien dire et que je ne pouvais imaginer qu'un officier français puisse utiliser la torture pour faire parler les gens ». Il en vint au fait : « Vous avez participé à la recherche de planques pour des dirigeants communistes ». Ceci dit sans grande conviction. Cela aurait pu être vrai mais ça ne l'était pas. Je pensais tout à coup avoir rencontré, quelques jours avant, un type, dont je ne me souviens plus du nom, dont j'avais appris l'arrestation par les journaux. Il avait eu l'air assez gêné de me voir, peut-être est-ce lui qui avait raconté n'importe quoi pour être libéré. Le capitaine Lasserre finalement me dit : « Bon, je n'ai pas envie d'aller plus loin, mais vous faites partie des gens susceptibles de faire quelque chose. Donc dans votre intérêt comme dans le nôtre je vais vous assigner à résidence à Beni-Messous, là au moins vous ne risquerez pas de faire des bêtises ». Puis il me confia à un para pour m'amener à la Préfecture pour qu'on me signifie mon arrêté de « mise en résidence surveillée ». Je déambulai avec ce soldat jusqu'au bureau de la Préfecture d'Alger, à quelques centaines de mètres de là, sans être enchaîné. J'aurais évidemment pu me sauver, j'y pensais, mais où aller ? Je ne connaissais personne à Alger qui aurait pu m'offrir refuge à ce moment-là. Je passai dans le bureau d'un fonctionnaire qui me lut un texte d'où il ressortait que j'étais assigné à résidence au camp de Beni-Messous dans les environs d'Alger. Puis, revenu à la Nouvelle Mairie, je fus vite embarqué sur une Jeep avec trois paras pour aller ramasser chez moi tous les documents politiques qui s'y trouvaient. C'est ainsi qu'une pleine jeep de livres et brochures m'a débarrassé de toute la littérature politique que Lucette et moi avions accumulée depuis des années. Dès que les mots : marxiste, communiste, Lénine, Staline, Marx, apparaissaient sur une couverture on ramassait. Et les paras goguenards revenus dans la Jeep de dire « Eh bien on va avoir de la lecture ! »

Au début de l'après-midi je débarquais à Beni Messous. Sur une colline avaient été dressées une trentaine de grandes tentes de l'armée, entourées chacune de barbelés. Au sommet de la colline une tente abritait les bureaux du camp dont le Directeur était pour quelques jours encore le commissaire Ceccaldi-Reynaud alors membre du Parti Socialiste et qui devint plus tard député-maire de droite de Puteaux, où il défraiera la chronique. Ceccaldi-Reynaud avait pondu un rapport qui signalait les irrégularités de ces internements arbitraires, qui devenaient légaux grâce à la fameuse loi sur les

pouvoirs spéciaux, votés par une majorité de gauche à l'Assemblée, communistes compris. On me remit, un bon mois après mon arrestation, l'Arrêté me concernant mais portant le prénom de mon père ce qui permit à un flic de m'annoncer triomphalement quelques jours après qu'on avait arrêté mon père ! Je répondis que « là où il était, il ne risquait vraiment rien puisque enterré depuis plus de 30 ans ! »

*Après avoir été interné au camp de Beni-Messous, il est transféré en juillet 1957 au camp de Lodi.*

Lodi était un petit village de colonisation à 100 km au sud d'Alger, près de Médéa. À notre arrivée en gare une camionnette de l'administration nous attendait et quelques minutes après nous arrivions devant la porte du camp. La population des internés était massée autour de la porte dans l'attente de connaître le nouvel arrivant. Si tôt descendu, les signes d'amitié ne manquèrent pas, et la porte franchie je fus l'objet de nombreuses accolades, on était là content de me voir car depuis plusieurs mois une incertitude sur mon sort avait régné et l'on me crut un certain temps disparu comme Maurice Audin. Les gendarmes de l'escorte eurent le temps de marquer leur étonnement qu'on puisse réserver un tel accueil à quelqu'un d'étranger à ce milieu d'internés où ils savaient bien que les communistes étaient majoritaires.

La population, pratiquement tout européenne en juillet 57, était de l'ordre de 100 à 120 personnes réparties dans 3 grands bâtiments préfabriqués où étaient installés des lits superposés sur deux rangées. Des petites salles à l'extrémité servaient de salle à manger. Une installation de toilettes et douches, était commune à l'ensemble du camp. Je profitai immédiatement des douches la première depuis 4 mois ! Deux grandes cours étaient d'accès libre dans la journée aux internés, l'une étant aménagée en terrain de volley-ball. Deux tables de ping-pong dans l'autre permettaient de se livrer à cet exercice dont j'étais alors friand. Venant de Beni Messous, le camp de Lodi, installé dans une ancienne colonie de vacances des cheminots, me paraissait un véritable paradis. Tout était organisé méthodiquement, par cette population comportant de nombreux responsables syndicaux, qui n'avaient que cela à faire à longueur de journées. L'hygiène était l'objet des préoccupations essentielles, avec un comité d'hygiène dont le responsable René Zaquin était un « hygiéniste extrémiste ». Dès mon arrivée je le trouvai une sulfateuse sur le dos, engin qu'on utilisait en ce temps-là pour pulvériser sur les vignes des substances insecticides ou autres. Il avait réussi à se procurer un instrument de cette sorte et méthodiquement pulvérisait chaque jour des insecticides, bactéricides, désinfectants divers et variés sur les murs, les meubles etc. L'utilisation des douches, l'ouverture et la fermeture des portes et fenêtres, les heures de la sieste et du réveil, tout cela faisait l'objet d'un règlement minutieux « délibéré démocratiquement » et affiché sur les murs des chambres. Un petit bâtiment annexe accolé à celui où nos gardiens étaient cantonnés servait de cuisine. La direction du camp mettait, chaque semaine, à la disposition du comité l'équivalent en francs de la somme prévue pour la ration alimentaire d'un soldat, multipliée par le chiffre des internés. Une camionnette avec un chauffeur et un gardien armé conduisait chaque semaine à Médéa le responsable que nous avions désigné et qui fut constamment René Zaquin. La cuisine comportait un équipement tout à fait convenable avec cuisinière, réfrigérateurs et instruments de cuisine pour préparer les repas d'une centaine de personnes. La règle adoptée avant mon arrivée et qui fut toujours suivie, était que chaque semaine une des trois chambrées, à tour de rôle, désignait une équipe de cuisine avec un chef cuisinier. Il régnait ainsi une émulation très profitable car chaque équipe s'ingéniait à faire mieux que les deux autres et nous arrivions à quelques spécialités réputées. La paella de Marcel Lequément était

un moment attendu durant la semaine de la chambre B. J'appartins souvent à l'équipe dirigée par Marcel car nous nous entendions très bien et j'aimais beaucoup cette occupation qui me sortait de mes tâches habituelles dont nous reparlerons. En principe la somme allouée permettait de faire un repas assez copieux à midi, si l'on acceptait que celui du soir soit allégé. Les ressources personnelles, dont beaucoup d'entre nous disposions (un demi-salaire pour les fonctionnaires), permettaient d'améliorer l'ordinaire du dîner que bien sûr nous mettions en commun par tablée. Notre cantinier, Zaquin, se chargeait de ramener de Médéa ce que chacun d'entre nous souhaitait...et pouvait payer. L'Administration, ici soucieuse de ne pas déclencher de campagne dans la presse métropolitaine, pesait les internés à leur arrivée et le jour de leur libération. Il faut reconnaître qu'il y eut peu de perte de poids !

Nous avions droit à une visite par mois, évidemment, l'éloignement de Lodi des grandes villes rendait ces visites difficiles pour nos familles. Les Larribère devaient venir d'Oran en train jusqu'à Alger y coucher, puis reprendre le train pour Lodi, l'aller et retour d'Alger pouvait heureusement se faire dans la journée. Mais cela représentait un voyage de 3 jours au minimum pour une visite d'une heure. Cette visite avait lieu dans une petite maison située à l'extérieur du camp où nous conduisait l'un des gardiens et qui, théoriquement, restait présent pendant notre entretien avec nos familles. En fait la présence du gardien était discrète surtout avec certains d'entre eux et nous pouvions nous entretenir très librement. Souvent au cours de ces visites des familles apportaient des journaux interdits dans le camp comme *Le Monde* ou *L'Humanité* et notre information était ainsi relativement bonne. A l'inverse des informations pouvaient aussi sortir du camp. Les postes de radio étaient par ailleurs autorisés dans le camp. Le courrier était lu par la police à l'envoi comme à la réception mais nous était remis sans grand retard. Mamy ou Papy Larribère ne manquèrent, je crois, pas une seule des visites auxquelles j'avais droit, Pierre et Jeannot étaient évidemment les visiteurs les plus attendus par moi et la séparation toujours très pénible.

La vie dans le camp était contrainte par un couvre-feu qui était appliqué de neuf ou dix heures du soir, selon la saison, à six heures du matin. Durant la nuit il était interdit de sortir des baraquements où le policier de service nous verrouillait chaque soir, mais nous disposions de lumières personnelles, généralement des lampes à pétrole, qui permettaient aux insomniaques, dont j'étais, de lire ou d'écrire dans la petite pièce, attenante au dortoir, qui nous servait dans la journée de réfectoire.

Les journées étaient occupées par un grand nombre d'activités que le Comité des Internés, présidé par Angonin et Justrabo, organisait. Le sport surtout ping-pong et volley-ball ainsi que la gymnastique prenait un temps variable selon les goûts de chacun, mais les activités intellectuelles étaient nombreuses et donnaient à ceux qui les conduisaient un travail important. J'ai occupé à Lodi les plus hautes fonctions universitaires de ma carrière car on me qualifiait souvent de "Recteur de l'Université de Lodi". Derrière l'ironie du titre il y avait pour moi une occupation passionnante, car je crois n'avoir jamais eu d'auditoires aussi attentifs. Chez ces hommes, rassemblés là, beaucoup n'avaient pu faire d'études, la classe ouvrière européenne était sûrement moins instruite, moins cultivée que celle de la métropole, mais ces militants occupés jusque-là par leur travail et leur vie politique et syndicale n'avaient guère eu le loisir de lire, d'écouter de la musique, d'aller au théâtre, ils avaient entendu parler dans leur vie militante de culture mais sans le loisir de s'y frotter. Le camp fut pour certains d'entre eux, une occasion exceptionnelle de s'instruire, de se cultiver et beaucoup ont trouvé au

contact quotidien et prolongé des quelques intellectuels que nous étions une occasion de connaître ce qui jusque-là leur avait été interdit.

Enfin la libération arriva le 5 juin 1959. La veille Bottela était venu m'avertir de mon prochain départ. Nous étions trois à partir ensemble : Georges Hadjadj, un dénommé Espy que je ne revis guère après Lodi et moi-même. Nous avions été pesés à notre arrivée au camp on nous conduisit chez le médecin pour être pesés à la libération, les archives pourraient témoigner que Lodi n'était pas Auschwitz. La levée de notre mise en camp d'hébergement était assortie d'une interdiction de séjour dans les départements algériens, nous avions cinq jours pour partir d'Algérie.

Ce retour à la vie familiale fut bref puisque nous devions prendre l'avion pour la France dans les 5 jours à partir de ma libération. Cependant je savourais ces quelques jours avec surtout les retrouvailles avec Pierre et Jeannot. Il fut convenu que les deux garçons m'accompagneraient pour quelques jours, seul Pierre resterait avec moi et Mamy ramènerait Jeannot quelques jours après, car elle venait en France pour voir Aline alors incarcérée à Pau.

**Lucette Larrivière Hadj Ali (1920-2014) : Itinéraire d'une militante algérienne. Éditions du Tell, 2011, 129 p. APA 4053.00**

*Cet extrait suit logiquement le récit de vie de Robert Manaranche, qui fut le premier mari de Lucette Larrivière Hadj Ali et fait plusieurs allusions à sa fiancée et sa femme, leur appartenance au PCA, et leur divorce. Lucette Larrivière Hadj Ali est la fille du Docteur Jean Marie Larrivière, la nièce de Camille Larrivière, également militant au PCA. C'est une figure marquante parmi les (rares) femmes européennes activement engagées dans le combat pour l'Indépendance. Bien que ce soit un livre publié en 2011, à Blida, je l'ai également retenu parce qu'il est quasiment le seul témoignage de militante européenne (avec celui d'Anne Leduc) qui a été déposé à l'APA. Enfin, en déclarant d'emblée qu'il ne s'agit pas d'une autobiographie mais d'un témoignage, Lucette parcourt ici l'itinéraire d'une militante algérienne de 1945 à 1962, dont j'ai retenu les passages les plus personnels.*

Je suis née à Oran en 1920, j'y ai passé toute mon enfance et une partie de ma jeunesse. Par la suite, durant 3 ans, j'ai suivi les cours de l'université d'Alger. Et pourtant je n'ai jusqu'alors pas pris conscience du fait colonial en Algérie.

Cet aveuglement a certes été en partie conditionné par l'environnement social qui était le mien à Oran dans ma jeunesse.

En 1940, la population oranaise était en majorité européenne : contrairement à ce qui se passait à Alger, les dockers oranais étaient européens dans leur majorité. Dans le centre-ville, on ne rencontrait que très peu d'Algériens, à l'exception d'un certain nombre de commerçants dans les marchés.

À l'école primaire, les petites Algériennes étaient totalement absentes. Au lycée de jeunes filles qui allait alors de la 6<sup>e</sup> à la terminale, une seule Algérienne suivait les cours, deux niveaux au-dessous du mien. J'ai cela en mémoire de façon très floue et je n'ai aucun souvenir précis d'elle. Dans la clinique de mon père, qui était gynécologue, et à la maison, le personnel était entièrement européen.

Je n'avais donc aucun contact avec la population algérienne. Il faut dire que les différentes catégories de la population oranaise se cloîtraient dans leurs quartiers respectifs : la bourgeoisie européenne, d'origine, surtout française dans le centre-ville où nous vivions et où se situait la clinique de mon père. Tout ce monde diversifié ne se rencontrait que sur les lieux de travail, dans une hiérarchie bien établie, en dehors desquels les gens ne se fréquentaient plus. Certes, mon père, en même temps qu'il nous initiait, mes sœurs et moi, aux rudiments du marxisme et du matérialisme historique, nous mettait en garde contre les méfaits du racisme et en particulier de l'antisémitisme. [...]

Je m'installai définitivement à Alger en octobre 1942 et là, mes yeux commencèrent à s'ouvrir. Contrairement à ce qui s'était passé à Oran, les Algériens n'étaient pas invisibles. Je les rencontrais quotidiennement en plein centre-ville. Avec mes amis, nous allions parfois déjeuner dans les gargotes de la Basse Casbah. Les soirs de ramadhan avec mon ami Robert Manaranche, qui devint mon premier époux et qui était bien plus conscient que moi de l'Algérie réelle, j'allais boire du thé et manger des gâteaux en écoutant de la musique algérienne que je découvrais.

Je me trouvais ainsi projetée dans une vie tout à fait nouvelle. Et je découvrais la situation misérable des Algériens, situation que j'avais ignorée à Oran (ou que je n'avais pas voulu voir ?). Le spectacle de ces enfants couchés la nuit à même le sol, sous les arcades de la rue Bab-Azzoun, me serrait le cœur. J'observais avec la même émotion les petits cireurs de chaussures qui à longueur de journée faisaient claquer leurs brosses sur leur boîte, à la recherche de clients, ou ces gosses qui, au marché, portaient pour quelques sous les lourds paniers des ménagères européennes.

Aux Auberges de jeunesse auquel j'avais rapidement adhéré, mes copains avaient des contacts avec des membres du PCA. Ils m'en parlaient et je crois en avoir rencontrés une fois. Je comprenais qu'ils s'insurgeaient contre cet état de choses, mais sans jamais analyser cette situation en profondeur.

*Lucette continue des études d'histoire à l'université d'Alger durant la guerre.*

En septembre 1943, je fus contactée par la direction de *Liberté*, l'hebdomadaire du Parti Communiste Algérien, laquelle, connaissant les orientations politiques (communistes) de ma famille et en particulier celles de mon grand-père et de mon oncle. Camille Larribère me demanda de venir travailler au journal, ce que je fis. C'est dans ce journal que j'ai appris le B.A.-BA du métier de journaliste sous la direction d'une journaliste d'exception, Henriette Neveu. Tout en perfectionnement ma formation, elle n'avait cessé de me harceler pour que j'adhère au parti. Mais je m'y refusais, observant combien cette adhésion impliquerait de surcharge de travail...

C'est là que je rencontrais aussi David Cohen, dont l'humeur toujours percutante, allégeait des journées souvent lourdes. Plus tard, il reprit ses études à Paris et il devint un spécialiste renommé des langues sémitiques. À l'époque, *Liberté* jouissait d'une très grande popularité aussi bien dans la population européenne que dans la population algérienne.

J'ai déjà dit que, à mon arrivée à Alger, en 1942, j'avais commencé à prendre conscience de cette terrible réalité. Mais c'est en travaillant à *Liberté*, en touchant du doigt chaque jour le sort désastreux de la population algérienne, en constatant les privilèges exorbitants dont jouissait la population européenne, en discutant régulièrement avec mes camarades du journal que cette prise de conscience devint décisive. Elle se confortera encore davantage dans les années suivantes, quand je militerai à l'Union des femmes d'Algérie et au Parti Communiste Algérien.

*Analysant la situation des Algériens en 1945, elle raconte :*

Je me souviens : dans le compartiment du train où je m'étais installée, lors de mon voyage à Oran fin décembre 1944, deux hommes que je reconnus rapidement pour être des colons en raison des propos qu'ils tenaient ouvertement en ma présence, estimant sans doute que je les approuvais : « Nous ne pourrons plus, disaient-ils en substance, châtier nos ouvriers, comme nous le faisons auparavant. » J'ai oublié leurs termes exacts, mais dans mon souvenir, il s'agissait bien de châtiments corporels, et ils ajoutaient qu'ils allaient se rendre au Maroc car, là-bas, ils pourraient agir comme bon leur semblerait. Outrée, révoltée, je m'emparai de ma valise et quittai le compartiment.

*En 1945 elle adhère à l'Union des Femmes Algériennes puis au P.C.A.*

L'UFA s'assimilait à une « organisation de bienfaisance ». Nos militantes récoltaient en quantité des vêtements usagés, ainsi que des produits alimentaires que nous distribuions. Certes, une grande partie d'entre eux arrivaient dans des familles algériennes, et j'ai imaginé par la suite combien ces distributions ont pu avoir à l'époque d'impacts négatifs sur l'opinion, que les Algériennes et les Algériens pouvaient se faire sur notre organisation.

L'UFA étant une organisation créée et dirigée par des communistes, il était évident que sa ligne ne pouvait être en contradiction avec celle du Parti. Elle devait donc la corriger et l'orienter directement sur la dénonciation des méfaits du système colonial. Et elle devait, en même temps s'adresser en priorité aux Algériennes....

Nous nous sommes donc astreintes à reconvertir fondamentalement notre ligne et nos objectifs. Ce qui n'a pas été sans problème avec un certain nombre de nos adhérentes. [...]

Parmi les actions que notre association entreprenait, il en était une qui nous tenait particulièrement à cœur : il s'agissait de l'inscription des petits Algériens à l'école française.

Comme en France, l'école française était alors obligatoire pour les petits Européens, mais non pour les Algériens. Chaque année, au début d'octobre, le scénario était le même : chaque enfant européen était admis à l'école. Mais les petits Algériens ne pouvaient y accéder qu'au prorata des places disponibles. La grande majorité des enfants algériens, surtout dans les campagnes, était donc exclus. Il ne leur restait alors que l'école coranique que les enfants scolarisés à l'école française fréquentaient aussi, mais en dehors des heures de classe et pendant les vacances. À la rentrée des classes, on pouvait voir, de bonne heure, devant chaque école, des files d'enfants, accompagnés de leurs parents qui attendaient en vain d'être reçus. Mais je n'ai pas le souvenir d'y avoir vu nombre de filles.

Dans la continuité de nos actions contre les discriminations flagrantes dont la société algérienne était victime, nous décidâmes d'élever notre voix à ce propos. Dans les quartiers populaires d'Alger, d'Oran surtout, nos adhérentes contactaient les femmes dont les enfants n'avaient pas été admis, ou qui risquaient de ne pas l'être. Et, chaque année, à la rentrée des classes, nous rassemblions ces femmes et, ensemble, nous nous mettions devant quelques écoles, en protestant haut et fort contre cette discrimination supplémentaire. [...]

*Lucette travaille ensuite à Alger Républicain. En 1955 Henri Alleg est arrêté, le journal interdit, le PCA dissous en septembre, ses dirigeants dont Bachir Hadj Ali contraints d'entrer dans la clandestinité. À l'été 1956, Lucette assure une liaison avec le réseau d'Oran, où militent ses deux sœurs Paulette et Aline, qui sont arrêtées. Alertée par son père, Lucette entre alors dans la clandestinité.*

Certes, je savais que tôt ou tard, je serais contrainte de changer de vie. Je m'y étais préparée mentalement. Mais le jour dit, quand je quittais la maison, ce 4 septembre 1956, bouleversée et angoissée. J'avais le sentiment de plonger dans l'inconnu.

Que se passerait-il pour mes deux enfants, Pierre (10 ans) et Jean (4 ans) ? Quand je m'étais rendue à Oran au début juillet, j'avais demandé à mes parents de prendre les

enfants en charge si Robert et moi étions arrêtés. En octobre, j'avais déjà plongé dans la clandestinité. Après les vacances d'été, Jean était donc resté à Oran et Pierre avait rejoint son père à Alger. Et le soir même, j'avais repris le train pour Alger, tourmentée. Les reverrais-je ? Quand les reverrais je ?

Pendant un certain temps, j'ai pu correspondre avec eux par l'intermédiaire d'une amie à Oran. J'avais même reçu une photo d'eux, attristés devant un arbre de Noël et j'en avais été bouleversée. Mais après quelque temps, cette correspondance prit fin et je n'ai plus eu de nouvelles d'eux.

Mais mon père continua à écrire à Jean, sous ma signature, et ce dernier crut qu'il me répondait. Mais un jour, cherchant un livre dans la bibliothèque, il tomba sur le lot de ces lettres que mon père avait conservées pour me les faire lire à mon retour. Et à midi, il annonça froidement, à ma sœur Paulette... qu'il savait que j'étais morte. Ma sœur protesta avec force et lui expliqua ce qui m'était arrivé.

À Alger, m'étant rendue chez une camarade peu après mon entrée en clandestinité, je me mis au balcon en attendant qu'elle soit libre. Je m'aperçois alors qu'au-delà de bâtiments assez bas, je pouvais voir ma rue, l'ancienne rue Négrier, parallèle à la rue Ben M'hidi et la façade de mon appartement. Et soudain, je vis mon fils Pierre sur l'un des balcons, celui de la chambre ou celui de la cuisine, qui vérifiait si ses camarades étaient là, devant l'école, à l'heure de la rentrée, en classe l'après-midi.

En 1957, Robert Manaranche avait été arrêté, relâché 3 ans plus tard. Il avait été expulsé en France, Pierre l'avait rejoint alors, Jean étant resté à Oran. Quand les menaces de l'OAS s'étaient faites plus directes, ce dernier avait rejoint son père à Paris. Il est inutile de souligner combien cette séparation fut douloureuse durant ces 8 années. Pour eux et pour moi.

Que dire d'autre ? C'est cette angoisse incessante dans cette nouvelle vie, qui balaya peut-être de ma mémoire certains des événements qui suivirent. Je devais faire là le vide dans ma tête, à l'heure ou toute mon attention devait se concentrer sur les moindres de mes faits et gestes.

De cette période, ma mémoire n'a conservé que quelques flashes, décousus. Je nous revois ainsi, Bachir, Sadek, Jacques Salort et moi, errant dans la nuit, en voiture, à la recherche d'un gîte sûr, pour nous retrouver finalement chez une camarade de Bab El Oued qui nous accueillit chaleureusement.

Je me revois aussi (étais-je seule ?) tombant sur un déploiement de forces policières qui rassemblait et entraînaient brutalement tout un groupe d'Algériens, vers quel lieu de supplice. Je me revois encore, traversant le cimetière européen de Saint-Eugène pour déjouer d'éventuels poursuivants et me heurtant, à la sortie, à un groupe de policiers manifestement aux aguets.

Je reconnus aussitôt le commissaire qui les conduisait : il était celui qui sévissait dans mon quartier. Le cœur battant, je m'empressai de m'éloigner pour aller déambuler dans un autre quartier avant de regagner ma planque.

*Avec Bachir, ils vont de planque en planque, aidés par des prêtres ou un ami Pierre qui les héberge jusqu'en 1960 dans un petit pavillon.*

Bachir était bien entendu inexistant aux yeux des voisins. Quand on sonnait à la porte, il allait s'enfermer dans une armoire vide rendue habitable en raison des trous que nous y avions creusés. ...

Bien évidemment, nous devons faire preuve d'une vigilance sans faille. Bachir ne sortait de la maison que pour se rendre à Alger pour des rendez-vous peu fréquents. Quant à moi, je me rendais chez les commerçants pour les achats nécessaires. Un jour, alors que je me trouvais à la boucherie, une troupe de parachutistes passa sur le trottoir d'en face. Jetant aussitôt un œil sur le boucher, un Algérien, je constatais qu'il dardait sur eux un regard chargé de haine. Il était impossible de lui faire savoir combien mes sentiments étaient semblables aux siens. Et j'en étais bouleversée. La boucherie fut fermée quelque temps après. Qu'était-il advenu de son propriétaire ?

Je me rendais chez une coiffeuse du quartier pour me faire teindre les cheveux. Un jour, alors qu'elle venait de me placer sous un casque, je vis entrer une de mes anciennes camarades de l'Union des Femmes. Aussitôt, je me levai et déclarai à la coiffeuse, médusée, que, trop fatiguée, je ne pouvais rester et je partis sans avoir regardé cette ancienne camarade dont j'ignorais les positions politiques alors. Nous décidâmes que durant un mois je ne mettrai plus les pieds à l'extérieur.

Après une autre de mes mésaventures, la même décision fut prise. C'était le ramadan et revenant d'Alger en fin d'après-midi, je pris un taxi, ce que je ne faisais jamais pour rentrer avant le *ftour* (le jeûne). Le chauffeur de taxi était algérien et à un moment donné, il s'arrêta et me demanda de descendre car, pensait-il, il était suivi par une voiture de la police des mœurs. Ayant constaté que la voiture de police avait poursuivi sa route, je repartis donc à pied assez loin de notre planque et je pris ensuite le petit chemin de terre qui y conduisait directement. Arrivée à proximité de la maison, je pris l'escalier qui menait à l'avenue au-dessus et constatai que la voiture de police était stationnée juste en face. Là encore, aucune suite fâcheuse ne se produisit. Ces incidents nous angoissaient, essentiellement moi d'ailleurs, et j'en perdais le sommeil. [...]

Hormis les moments difficiles et hors du stress qui ne nous quittait jamais, surtout moi, chacun de nous avait des tâches bien définies. Bachir Hadj Ali assurait la direction du Parti. Au cours de leurs réunions auxquelles j'assistais, ils prenaient les décisions nécessaires et ils décidaient de textes importants destinés au FLN surtout et la rédaction et le contrôle de divers autres textes : tracts que nous envoyions sous enveloppe timbrée aux innombrables adresses que nous avions recueillies, articles dans notre journal *El Houriya* qui paraissaient régulièrement, ainsi que *Réalités algériennes et marxisme*, qui était édité à l'extérieur. Et ils prenaient contact avec certains de nos camarades qui avaient été libérés.

Quant à moi, après avoir tapé ces textes, j'étais chargée comme agent de liaison du parti de coder la correspondance... Cette correspondance était également destinée au Parti communiste français qui nous apportait une aide précieuse sur le plan financier, qui avait organisé l'évasion d'Henri Alleg, de Boualem Khalfa et qui aidait matériellement nos camarades une fois libérés en France ou mis en résidence surveillée.

J'étais chargée aussi de tenir chaque jour les comptes de notre budget dans le but d'en informer le parti plus tard, quand nous serions redevenus libres. Hors les courses que j'étais la seule à pouvoir effectuer dans le quartier, je me rendais souvent à Raïs Hamidou pour transmettre à Sadek des textes auxquels il devait contribuer, ou des informations dont il avait besoin.

Pour ce faire, en descendant de la Vigie, je passais devant le Casino de la Corniche et les paras qui l'occupaient depuis qu'une bombe avait explosé au cours d'une soirée. Sur l'heure le Casino était devenu un centre de torture et de mort et la mer rejetait souvent les cadavres des Moudjahidines, qui y avaient été précipités, certains encore vivants.

En dépit du stress qui me tenaillait alors, j'aimais beaucoup me rendre là en raison des souvenirs qui s'y rattachaient. Étudiante, j'y avais passé une journée merveilleuse avec mes camarades dans une villa qui existe encore aujourd'hui et devant laquelle je passe avec émotion. Plus tard, j'étais venu parfois avec Robert Manaranche me baigner dans son petit port, aujourd'hui fortement dégradé.

Une fois les stencils tapés, il fallait qu'ils soient ronéotés. Dans un premier temps, je prenais le bus aux Deux-Moulins sous les yeux des territoriaux, ces Européens mobilisés à tour de rôle pour contrôler les habitants et les passants du quartier, les stencils dissimulés sous des légumes, dans un panier et j'allais les porter au centre d'Alger, chez un couple d'architectes français qui les tirait. [...]

En 1960, nous avons quitté notre refuge chez Pierre Mathieu à la Vigie et nous nous sommes installés rue Lafayette, à l'angle du boulevard Mohammed V, dans un appartement mitoyen de celui du propriétaire, qui était le père du procureur général d'Alger. Au-dessus de nous, dans un appartement loué par des étudiants, nous entendions une ronéo qui tournait toute la nuit pour tirer vraisemblablement des tracts destinés à l'O.A.S. [...]

Le 5 juillet 1962, nous nous sommes réunis avec Pierre Mathieu pour célébrer au cours d'un bon repas le premier jour de notre indépendance. Le lendemain, je ne pus rester dans l'appartement, il fallait que je sorte, que je rejoigne cette foule immense qui hurlait son (notre) allégresse. Journées inoubliables que ces premières journées dans Alger libéré.

Je me revois encore effectuant notre dernier déménagement en compagnie d'un camarade européen qui avait été arrêté, torturé et venait d'être libéré quelques semaines plus tôt. Quand nous arrivâmes au Hamma, avant de monter, notre deux-chevaux ne put plus avancer, noyée dans une foule immense qui se rendait vers le centre-ville en hurlant « djezaïr, djezaïria ». Nous joignîmes nos voix à celles des autres en tapant sur la voiture. C'est là un instant que je n'oublierai jamais : dans toute cette foule, il ne s'est trouvé personne pour nous soupçonner de simuler cet enthousiasme. Il faut croire que notre joie débordante leur paraissait sincère. Les gens se pressaient contre la voiture, tapant avec nous sur la tôle et nous souriant.

Bien des années plus tard, remémorant cet enthousiasme délirant, empli de folles espérances, j'ai saisi l'ampleur des désillusions ressenties, dont on peut espérer peut-être qu'un jour elles seront effacées.

## **René Rioul, *Lettres du Bidasse*. APA 1309, 233 pages**

*René Rioul a réuni ses lettres à sa fiancée Danielle, envoyées durant la période (toujours trop longue) où il a servi en Algérie, soit 10 mois de novembre 1959 à février 1960. Au lendemain de sa réussite à l'agrégation de lettres, s'apprêtant à occuper son premier poste, il doit partir brusquement faire ses classes de « bleu » dans la région d'Alger. La seule rupture avec la vie de caserne, c'est la dure préparation physique pour devenir officier, être affecté à l'École d'Officiers de Saumur, ce qui n'arrivera pas. C'est donc l'absurdité de la vie du bidasse Rioul qu'il raconte ici, dans un montage d'extraits auxquels on a incorporé les quelques bribes d'enseignement qu'il a pu prodiguer dans les Aurès, où il est ensuite affecté, puisque « les intellectuels, on n'en a rien à faire dans l'armée », lui dit un colonel. Il a l'élégance de considérer ces dix mois comme une période initiatique, lorsqu'il reprend ses lettres, en élimine certaines trop personnelles et réfléchit à cette expérience en Algérie, où il reviendra en 1965. C'est aussi le recul pris à la relecture de ces lettres qui est intéressant ici, par rapport à d'autres correspondances. Par simplification, ont été écartées ici les quelques lettres de Danielle que son fiancé a conservées, reflet pourtant de l'engagement politique de cette dernière, qu'on ne retrouve pas dans les autres correspondances.*

*Il note dans son introduction :*

Je suis conscient de ce que c'est le moi d'aujourd'hui qui a fait les choix que j'ai cru nécessaires. Pourtant, avouerai-je qu'après avoir longtemps détesté le moi d'autrefois qui s'y exprime, dont je ne partage plus toutes les convictions (notamment religieuses) et que je supposais mal dégagé de l'adolescence, je me sens aujourd'hui réconcilié avec ce jeune homme que j'ai fini par trouver plus sympathique et moins ridicule que je ne m'y attendais, à la fois vertueux et ardent, naïf et sensé, confiant et vulnérable, touchant et estimable. J'ai donc cherché, dans la sélection que j'opérais, à respecter ce qu'il était. Je n'ai d'ailleurs pas eu de mal à l'approuver dans l'attitude qu'il avait face aux événements.

Camp du Lido [*Fort-de-l'Eau*<sup>9</sup>], le 12 novembre [1959]

J'ai vingt-cinq ans, ma chérie... J'ai eu vingt-cinq ans hier soir, en pleine mer. Je me souviendrai longtemps de cet anniversaire.

J'ai vu Alger. Je t'en parlerai une autre fois. Le camp où nous sommes n'est pas mal, propre, d'aspect agréable (arbres, arbustes...). Mais il pleut ici, et nous commençons déjà la lutte avec la boue. Ça va être gai pour l'instruction. La nourriture est bonne.

Nous sommes tous au 1<sup>er</sup> peloton du 5<sup>ème</sup> escadron du 2<sup>ème</sup> G.E.I. (je ne sais pas ce que ça veut dire !) Je suis *cavalier*. Ferons-nous du cheval ? J'en doute. En tout cas j'ai tout de suite fait ma demande pour les E.O.R. (mais, hélas, comme tout le monde, exactement 46 sur 59 dans le peloton). [...]

P.S. Dans un beau prospectus qu'on nous a distribué tout à l'heure, on nous recommande d'écrire à nos fiancées...

---

<sup>9</sup> Localité située sur la côte, à une dizaine de kilomètres à l'est d'Alger.



Sur le Front de mer à Alger  
(27 décembre 1959)



« Moi à la garde, fatigué, mal fringué, atomé... »  
(lettre du 6 août)

Camp du Lido, le 13 nov. [1959]

Le camp est en fête le soir. Je viens d'aller au foyer (il y en a deux, du reste) et de faire une petite promenade dans le camp. L'atmosphère, à cette heure-ci, est plutôt gaie.

Nous ne sommes plus au régime des longues attentes. La journée a été bien remplie. Nous avons maintenant un habillement complet (2 tenues de combat, 2 tenues de ville, etc., etc...), nous avons passé une visite médicale, nous sommes allés chez le coiffeur : je suis tout à fait dans le genre Yul Brynner ! Mais comme nous ne sortirons pas de sitôt... J'ai cinq paires de chaussures, sans compter mes chaussures civiles... De quoi me *faire les pieds* ! Et deux casques...

Je crois que demain on nous emmène à Alger (tenue : treillis et *rangers*). [...]

Camp du Lido, dimanche 15 [novembre 1959]

[...] Nous n'avons pas trop de mal à lutter contre l'ennui et la nostalgie. Revues de paquetage, revue de casernement, revue de détail, corvée de ceci, corvée de cela, nous n'avons pas une minute pour penser à notre situation. De brefs coups de cafard, de temps à autre... [...]

Je me souviens d'avoir lu (dans le petit bouquin de Béguin) une lettre de Bernanos à sa fiancée, pendant la guerre de 14 : « Aujourd'hui, un dimanche bête, ma chérie, un dimanche sans messe... » Je pourrais l'écrire, moi aussi, cette phrase, aujourd'hui. La messe avait lieu à 8 h. Quelques minutes auparavant, j'ai été envoyé avec cinq de mes camarades à la corvée de réfectoire. Nous en avons eu pour plus de deux heures et presque autant cet après-midi. Mais j'y gagne, ce soir après dîner, d'être un peu plus tranquille pour t'écrire, car c'est le reste du peloton qui fait la

vaisselle du 2<sup>ème</sup> G.E.I. (groupe d'escadrons à l'instruction : G.E. = bataillon dans l'infanterie).

Il a plu une bonne partie de la journée. Mais nous sommes juste en treillis et chemise, manches relevées. Il y a de la boue partout, mais la température est très douce. Et hier matin, lors de notre visite en car à Alger, le soleil écrasait tout, comme en été.

Alger est une ville assez belle. Notre visite, malheureusement, faisait partie de l'Action psychologique, mais il est exact qu'on peut y voir beaucoup de H.L.M. construites et en construction. Qui les habite ? – Un seul pied-noir dans notre peloton, mais il les vaut tous. Il était en rogne hier parce que l'adjutant qui nous guidait dans la ville a dit : « Vous pouvez remarquer qu'ici tous les Européens n'ont pas de Cadillac ! », – ce qu'il interprétait ainsi : vous avez pu voir qu'un certain nombre de colons ont une Cadillac...

Hier après-midi, exercices, encore sous le soleil, et les pieds dans la boue.

Les copains ? Quelques types très sympas. Mailhac est au 2<sup>ème</sup> peloton. Mais dans le 1<sup>er</sup>, j'ai repéré quelques gars très bien, dont un séminariste, ami d'Arlette et de Bernard Mounios, etc. Nous avons fait des photos cet après-midi entre camarades (j'aurais pu emporter mon appareil...). Mais il y a aussi quelques mauvais coucheurs, comme partout. Hier, après l'extinction des feux, c'était la bagarre (avec injures) entre ceux qui voulaient faire marcher leurs postes à pile, et ceux qui voulaient dormir.

Hier soir, je suis allé au cinéma. Nous avons vu un western : *Cooper Cañon* – assez drôle, parce que l'opposition entre sudistes et nordistes était grosse de sous-entendus très actuels.

Le reste du peloton vient de rentrer. C'est le branle-bas, ce soir, parce qu'il y a une revue de couchage et de casernement demain matin de bonne heure. S'habiller, se déshabiller, se rhabiller – défaire, refaire les lits et les paquetages – nous le faisons dix fois par jour. L'armée donne l'habitude de l'ordre. Et il y a des trucs là-dedans, les guêtres, par exemple, dont le maniement n'est pas facile... J'ai fait aussi un peu de lessive. À l'eau froide, évidemment... Je me demande dans quel état seront nos effets, militaires ou non, après quelques mois.

L'appel du soir n'est pas un des moments les moins marquants de la journée. Ce n'est pas un appel nominal – et nous sommes censés dormir, nous devons avoir obligatoirement les yeux fermés. Le margis de semaine passe dans les rangs en gueulant et en lançant des coups de pied dans tout ce qui ne lui plaît pas. Il a renversé mon tabouret, avant-hier, parce que j'y avais laissé *Le Bled* – un journal bien, pourtant, comme tu sais. Mais il ne faut rien laisser traîner au moment de l'appel... Et comme nous disposons d'assez peu de place... [...]

Il faudra que je te décrive un de ces jours une journée-type. Mais c'est assez difficile, car l'emploi du temps est très varié et presque jamais annoncé d'avance. Lever à six heures, jus, pliage des couvertures et draps, toilette, corvées ; rassemblement à 7 h 30 ; exercices ; déjeuner à 11 h 30 ; dîner à 17 h 30 ; coucher à 21 h 15 ; extinction des feux, après l'appel, à 22 h.

Le camp, je te l'ai déjà écrit, est en bordure de mer. Mais la plage est un champ de tir, et nous ne pouvons y pénétrer. Les baraques du camp sont disséminées sous les pins. Il y a des fleurs. Près de notre baraque : un petit bassin avec poissons rouges et un enclos pour les tortues [...].

Camp du Lido, mardi 17 [novembre 1959]

[...] Qu'elle a été longue à arriver, ta lettre ! On me l'a remise dans l'après-midi, j'étais de corvée de *jardinage* – nous avons bêché et transporté de la terre pendant plusieurs heures. J'avais les mains pleines de terre : un copain a ouvert l'enveloppe et j'ai vite parcouru ton journal de cette première semaine de séparation, mais j'ai dû attendre cet après-dîner pour la lire, dans un coin de la chambrée (où il n'y a pas trop de monde, mais ils parlent fort) [...].

On vise à nous interdire toute pensée personnelle. Tout ordre doit être exécuté par réflexe. Nous entrons dans cette machine infernale, dans cette période de dressage, avec un frisson. Mais il est heureux que nous ne puissions pas beaucoup penser. Ce serait écrasant. C'est écrasant, quand quelquefois ça nous arrive...

Quelles lettres je parviens – et avec quelle peine – à t'écrire !... Je pense vingt fois dans la journée à te parler de quelque chose, mais le soir venu, j'ai oublié, je suis pressé par une corvée (ainsi ce soir, nous cirons notre nouvelle chambrée), et je ne trouve que des mots pauvres, des phrases vides.

Je suis, depuis ce matin « élève gradé » au 5<sup>ème</sup> escadron, 3<sup>ème</sup> peloton (au lieu de 5<sup>ème</sup> esc., 1<sup>er</sup> peloton) [...]. Il y a 4 pelotons sur 4 d'élèves-gradés (= candidats aux E.O.R.) dans le 5<sup>ème</sup> escadron. On a renoncé à constituer un ou deux pelotons E.O.R. Il y avait trop de volontaires. On a juste éliminé les quelques-uns qui ne pouvaient ou ne voulaient pas présenter l'examen E.O.R.

Nous restons dans ce peloton jusqu'à Noël, pour la F.C.B. (Formation Commune de Base). Ensuite, première élimination. Puis, spécialisation jusqu'en février-mars, et pour les survivants, examen pour l'envoi à Saumur. Nous sommes 200 candidats. Compte tenu du piston, les chances sont minces.

Je ne sais pas ce que va être la *camaraderie* dans ce peloton un peu *épuré*, mais la grossièreté et l'obscénité que j'ai connues quatre jours au 1<sup>er</sup> peloton (où il n'y avait pourtant presque que des sursitaires) était effrayante. Surtout le soir à l'extinction des feux. C'était particulièrement énervant, parce qu'on ne pouvait pas dormir. Les plaisanteries fusaient de partout. Tu vois sur quels thèmes. Bien sûr, il y avait quelques types comme moi, mais comment imposer ne serait-ce qu'un peu de bon goût ? La moindre remarque aurait fait rejaillir de plus belle cette cascade de boue.

Demain, parcours de combat. Samedi, première piqûre (deux jours de repos). Notre second dimanche, nous risquons bien de le passer au lit. [...]

P.S. Amuse-toi : sortant de ma lettre, je viens d'interpeller un brigadier en le prenant pour un copain, et en le tutoyant. Nous venons de bien rire, en chœur, de ma méprise<sup>10</sup>.

Camp du Lido, samedi 21 nov. [1959]

[...] On vient de nous faire les piqûres. Ça fait un peu mal, mais c'est encore très supportable. Le plus dur est de ne pas manger, ni boire ; nous trichons un peu. De toute façon, ce ne serait que dans quelques heures que nous aurions de la fièvre [...].

Hier [...] j'étais vraiment déprimé. Mais tout le monde était fatigué par cette journée très dure. Les copains ont été très gentils et hier matin ils ont fait mon lit – ce qui m'a donné le temps de t'écrire. Cela m'a fait du bien. Et hier, sauf un petit *crapahutage* (ramper sur 300 m sans se faire voir) et un cross de 3 km, nous n'avons pas été surmenés. Je me sens beaucoup mieux.

L'ambiance est meilleure depuis la ventilation. Il ne subsiste dans l'escadron que les élèves gradés. Cela se sent, notamment à la diminution des grossièretés. Ce qui est encore rare, c'est la possibilité de parler franchement et de dire toute sa pensée. Plusieurs sont militaristes à outrance [...].

Mon bras s'ankylose, je vais aller faire ma lessive, car je ne pourrai peut-être plus la faire tout à l'heure. Puis je reviendrai à toi [...].

.....

*De mars à août 1960, il est affecté dans les Aurès, sait pertinemment que se déroulent des actes de torture dont l'officier qui s'en charge lui dit : « il y a des choses que je ne vous aurais pas demandé de faire ! »*

*Pour terminer, voici quelques citations courtes relatives à son travail d'instituteur : si elles sont tronquées, c'est parce que ce n'est que par bribes et par hasard qu'on a confié brusquement à cet agrégé de lettres une tâche qui pourrait mieux lui convenir !*

Jeudi 31 mars 60

[...] Je voudrais bien que tu voies mes élèves. Mercredi, ils n'étaient que 24. J'espère que les absents seront revenus demain. Ma première demi-journée s'est passée sans histoire. Mais ce doit être bien difficile d'être un bon instituteur. Mon prédécesseur m'a laissé des fiches pour que je sache un peu où ils en sont, et une pile de bulletins pédagogiques pour y puiser recettes et conseils. Je sais déjà ce que c'est que le procédé de La Martinière. Je ne doute pas de faire quelques progrès en pédagogie pendant ce mois d'avril. L'armée vous donne un métier ! Je pense à Monique (née Maugras) : elle rirait certainement de bon cœur de me savoir instituteur ! (À propos, je devrais bien lui écrire.)

---

<sup>10</sup> Cette anecdote me consterne : faut-il qu'on ait voulu nous crétiniser pour exiger de nous le vouvoiement vis-à-vis des brigadiers, qui, même « instructeurs », n'étaient comme nous que des hommes de troupe et qui n'avaient peut-être que quelques mois de service de plus que nous !

Le ss-lt commence à comprendre qu'il m'est difficile, même temporairement, de courir deux lièvres à la fois, et d'être en même temps instituteur et bistrotier. Mais... il ne me donne pas de remplaçant pour le foyer ! Il m'a dit qu'il me mettrait dès que possible sur la liste des gens à envoyer à Batna passer les permis militaires. Je ne peux pas devenir brigadier sans les avoir.

Mais il part en perm dans trois semaines, et Dieu seul sait s'il reviendra. Son remplaçant, un « aspi », est arrivé hier. Il est plus sympathique que lui, mais il a besoin de se mettre au courant.

Il a plu toute l'après-midi. Je lis, et je cherche ce que je ferai faire demain à mes mioches. C'est bien embarrassant. Les plus grands savent lire et écrire (et ils ont réellement du cœur à l'ouvrage). Les *moyens* peu nombreux ânonnent. Les *petits* (parmi lesquels quelques filles, dont une ravissante gosse qui s'appelle Cherifa) ne connaissent qu'*a, i, o, u*, et *1, 2, 3* ... Mais ils sont bien gentils. J'ai aussi, parmi les petits, un certain Lombark, qui est un peu simplet, et dont je ne tirerai pas grand-chose. Matériel réduit... Les gosses sont assez sales. J'ai déjà des puces ! ... De temps en temps, je les enverrai se laver à la fontaine. Il y a du savon dans la salle de classe tout exprès pour cela. Malheureusement, en un mois, je n'aurai que le temps de me mettre au diapason et de faire connaissance. Comme à Lons ! ... Je les quitterai quand ça deviendra intéressant. Peut-être les retrouverai-je en juillet ?

Le patron de la ferme, comme d'autres à Laveran, m'affirme – mais sur la foi de quelle obscure rumeur ? – que je ne resterai pas ici. Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce qu'on me cache ? Les bruits de toute sorte, depuis que je suis à l'armée, j'ai appris à les écouter d'une oreille complaisante et à les oublier ensuite très vite...

Maintenant que je ne suis plus de garde, et que je commence à m'habituer à la vie d'ici, je vais pouvoir veiller de temps en temps un peu plus tard le soir. J'ai (« je me suis », dans les deux sens) acheté une bougie. Devant ton portrait et mes livres, sur mon étagère, elle fait très bien. Autel de mes dieux Lares.

Vendredi soir

[...] Mes mioches m'ont donné du fil à retordre. J'admire mon prédécesseur pour son autorité. J'ai du mal à asseoir la mienne : faire travailler en même temps mes trois divisions, c'est un cauchemar. Bien entendu, ceux dont je ne m'occupe pas, malgré le travail que je leur ai donné à faire, bavardent et chahutent à qui mieux mieux. Et il a plu encore. Ils n'ont pas pu sortir à la récréation de l'après-midi. Tout ça n'est pas facile du tout, mais j'y mettrai toutes mes forces, toute ma résolution et toute ma patience. Si c'est un défi, je compte l'emporter...

Ce qui est terrible, c'est qu'en quittant ma classe, je dois encore m'occuper du foyer... Et comme il faut que je prépare le travail du lendemain, je n'ai pas de temps à perdre [...].

Dimanche 3 avril 1960

J'enrage. Tout s'en mêle. Hier, aucune lettre de toi (ça en fait combien de perdues ?) [...]. Ce supplice, que je croyais fini, va-t-il durer longtemps ? Je ne suis pas

seul dans mon cas, et presque toujours ce sont des lettres de fiancées ou de maîtresses, alors ? Un nouveau type de voyeurisme est-il en train de fleurir dans la poste aux armées ? Cette fois, nous allons nous grouper pour faire faire une réclamation par le chef de peloton. Est-ce que ça peut servir à quelque chose ?

Mais non, je te dis, tout s'en mêle. J'en ai marre de ce foyer. Marre d'être sans cesse dérangé, et surtout précisément quand c'est repos pour les autres : aux heures des repas, le dimanche après-midi... comme si je n'avais pas assez à faire avec mes gosses. À propos, on leur a accordé à l'improviste des « vacances de printemps » de huit jours. Je vais donc, n'ayant plus que le foyer en compte, recommencer la garde [...] et sans doute participer aux opérations de cette semaine – qui sont du reste sans danger, mais fatigantes, parce que nous n'avons pas de véhicule ici, à la ferme.

J'en ai assez. J'ai envie d'envoyer promener tout le monde et tout. Mais précisément, ce n'est pas possible [...]. Triste, affreux dimanche. Et tant de mois pareils à vivre ! J'en ai assez, assez, j'en ai trop [...]. Que te dire de plus ? « *La vie commence, où cesse ton absence* » ... ou plutôt « *notre absence* », comme dit, je crois, la Fausta de la *Cantate*.

L'instituteur est parti, l'infirmier a cédé sa place au même musulman qui a repris mes fonctions de secrétaire S.A.S., notre petite chambre à trois n'est plus la même : un nouveau venu y a pris place, qui est à quinze jours de la quille, et qui ne me plaît pas. J'en ai marre [...].

Je suis plein de révolte. Mais, le premier temps passé, on sent bien que la révolte ne sert à rien, qu'elle n'est que notre faiblesse cabrée [...].

Jeudi 28 avril 1960

[...] Nous avons hier vu un film. J'ai furieusement regretté les cinémas de Paris, les films que nous irions voir à Paris si nous y étions tous les deux. Car on peut difficilement faire des films plus stupides. Nos soixante gosses assistaient à la projection. Que diable pouvaient-ils y comprendre ? Sinon qu'il y a, ailleurs, dans un endroit pas bien réel, des maisons claires, des gens bien habillés... Ici il arrive – et pourtant nous sommes des soldats ! – que nous soyons pris de nausées en fouillant des mechtas. Le lieutenant a été, l'autre soir, jusqu'au vomissement... Je me demandais comment les gosses sentaient la différence, quelle réaction se produisait tout au fond d'eux-mêmes. Ils ne comprennent évidemment rien au dialogue -- le son, du reste, est fort mauvais – peut-être sont-ils sensibles (cela aussi me gênait) à l'érotisme (de pacotille) de telle ou telle scène... Et pourtant ils aiment « le cinéma ». Pourquoi ? [...]

Je suis complètement débarrassé du foyer depuis mon petit tour à Batna. Je suis exempt de garde et d'opérations également, mais seulement pour le temps durant lequel je suis instituteur. Bref, je suis un veinard.

Avec les gosses, je m'en tire. Mais il faut que je me domine constamment. Certains sont de vraies brutes. D'autres ont déjà une petite personnalité. Il y a un certain Abdallah, 12 ans env., qui a une jolie petite frimousse et de l'humour comme pas un. J'ai découvert aussi, samedi, sa susceptibilité. Il m'avait joué un tour, je l'avais puni, il s'était mis à bouder. La récréation l'avait calmé un peu. Je donne, en rentrant en classe, un exercice d'application sur le présent du verbe être, par phrases à compléter, et,

presque sans y penser (mais poussé, je pense, par quelque ressentiement inconscient<sup>11</sup>), j'écris : « Abdallah... méchant ». Il s'est bloqué, n'a pas voulu faire l'exercice et il m'a dit d'une voix sourde : « M'sieu, pourquoi tu as écrit ça ? » C'était pour moi une leçon. Lundi, il a fait l'exercice abandonné samedi, en plus du problème du jour, et a encore fini avant les autres !

Le respect n'est pas leur fort. Et je parlais avec un handicap. Rioul, en chaouïa, ça veut dire « l'âne » !!! [...]

J'essaie de soulever « le poids d'ambiance ». C'est méritoire, tu sais. Il faudrait que je puisse m'isoler, par moments. Pense que je t'écris, la plupart du temps, sur mes genoux. Il n'y a pas de table dans ma chambre. Nous n'avons qu'une toute petite fenêtre, et, le soir, la lumière fournie par le groupe [électrogène] est un peu trop faible pour permettre d'écrire ou de lire longuement sans se fatiguer les yeux.

Cet après-midi, je me suis installé au poste de police. Heureusement, c'est assez calme à cette heure-ci, et j'y dispose d'une table (quelle table ! et encore envahie des restes du repas de midi !) [...].

J'ai l'impression, en t'écrivant, de me réveiller d'un long rêve morose et de retrouver la Vie. Je me suis trop laissé accabler ces temps-ci. J'ai oublié de rêver vraiment de ce rêve plus vrai que notre vie actuelle séparée... [...]

Vendredi soir 29-4-60

[...] Il a plu toute la journée, et je n'ai pas eu beaucoup d'élèves. Cet après-midi l'effectif est tombé à 5, et je leur ai donné du papier à dessin et des crayons de couleur, avec mission de me laisser continuer mon courrier [...]. J'aime bien mon turbulent petit Abdallah, et j'aimerais bien que tu le connaisses. En feuilletant le livre que je t'envoie, je pensais à tout ce que je désirerais te faire remarquer si nous nous penchions tous les deux, tête contre tête sur ces pages, et je pensais aussi à tout ce que je ne savais pas y voir et que tu m'aurais montré. J'enviais ce papier que mes mains touchent aujourd'hui et que tes mains, dans quelques jours, caresseront à leur tour [...].

3 mai 1960

Nous n'avons toujours pas le matériel destiné à l'école neuve, bancs, tables, etc... Aujourd'hui, il faisait trop froid pour installer, comme d'habitude, la moitié de nos gosses à la nouvelle école. Tu penses : on est obligé de les faire asseoir sur le ciment... Alors, nous avons gardé nos soixante mioches en bas ! Quel souk ! (Tu ne sais pas ce que c'est qu'un *souk*, mais je suppose que tu peux tout de même facilement deviner pourquoi le mot a pris un sens figuré : un souk, en arabe, c'est un marché).

Puis mon collègue n'a vraiment pas le feu sacré. Tous mes efforts pour essayer quand même de travailler un peu, il les met en miettes, rien que par son attitude. Cet après-midi, j'en étais écoeuré [...].

---

<sup>11</sup> Une vraie faute professionnelle, oui...

**Jean-Claude Depoutot. *La guerre d'Algérie d'un médecin appelé du contingent. Octobre 58-juillet 60. APA 1913, 150 p.***

*Comme le titre l'indique, Jean- Claude Depoutot est médecin, c'est en tant que tel qu'il fait son service, se partageant entre les soins, assez peu fréquents au bataillon et les soins à la population dans ses différentes affectations de l'Est algérien à la Kabylie. Plusieurs médecins-appelés ont déposé ainsi des textes très forts, tel le témoignage de Jacques Pierre Senesse : « La guerre et les médecins » (APA 2635). Ici ont été retenus des extraits de lettres relatives à sa mission médicale, les consultations d'Assistance Médicale Gratuite, durant lesquelles il constate la misère des malades qu'il tente de soigner, comme il le relate quasi quotidiennement à sa fiancée.*

Lettre du mercredi 22 octobre 58.

Mon travail de la journée est terminé : rédaction d'une note de service sur les risques de l'intoxication par l'oxyde de carbone. Car depuis hier nous sommes chauffés... Hier nous avons fêté le départ d'un sous-lieutenant de la compagnie qui rentrait en France pour se marier. Hier encore, j'ai fait pour la première fois de l'assistance médicale gratuite (en terme médical AMG), Mais il me semble que ce soit une vaste duperie. En effet, j'ai très mauvaise conscience de donner n'importe quel traitement à une petite fille qui à 40° de température, tousse et vient à la consultation pieds nus dans la boue et le froid. Je me refuserai désormais à ce genre de médecine. Je ne suis pas un charlatan !...

Lettre du jeudi 23 Octobre 58.

Ô Édith, vous ne pouvez savoir comment est pénible le spectacle de cette misère qui est même trop grande pour être pudique et ne pas s'étaler en plein jour. Et c'est d'autant plus terrible que c'est une misère contre laquelle, en tant qu'individu, je me sens totalement désarmé et étranger. Ces gens sont même trop pauvres et malheureux pour saisir le sens de la révolution du FLN. Ceci a même beaucoup nui à leur cause. En effet, les théoriciens leur ont parlé de collectivisation, seul moyen de mettre en valeur les terres, mais ceci a été une terrible erreur psychologique car le paysan musulman est encore plus attaché à son lopin de terre, plus engoncé dans ses habitudes que le paysan français.

Lettre du vendredi 24 octobre 58.

J'ai dû faire hospitaliser notre cuisinier au grand désespoir de tous les gourmands du mess. Puis, il ne faut jurer de rien, j'ai dû faire de l'AMG parce que le confrère devait s'absenter. Ô Édith, je comprends de mieux en mieux comment une fille comme Francine R, en voyant la misère de la population musulmane, a pu de tout son cœur prendre le parti du FLN, qui représentait alors le seul espoir de ces gens. Actuellement, je crois quand même que les solutions (de) De Gaulle sont meilleures, s'il n'est pas trop optimiste de penser qu'elles soient réalisables. J'ai vu quelque chose d'horrible, une femme m'a déballé un petit paquet d'une puanteur effroyable. Il y avait dedans un bébé d'un mois à toute extrémité. On aurait dit un nourrisson de 3 jours. Elle avait nourri son gosse avec de l'huile et de la graisse de mouton. Pas assez d'argent pour acheter du lait. Je l'ai envoyée à l'hôpital. Mais en admettant même que sa mère le conduise, il est tout de même fichu.

Lettre du 7 novembre 58.

[...] Cette après-midi, j'ai fait la consultation médicale du village et j'ai été convié à faire une visite à des enfants malades. J'ai trouvé couchés par terre dans un gourbi, quatre enfants concentrationnaires de 3 mois à 3 ans. Un était déjà mort et les 3 autres ne valaient guère mieux. Il y en avait un qui avait de grosses difficultés pour respirer et il m'a fallu lui sortir du nez un ver de 30 cm de long de la famille des ascaris. On m'a formellement déconseillé de les emmener à l'hôpital car, m'a dit le médecin capitaine, il y en a trop et on ne peut rien leur faire. Aussi j'ai passé ma fin d'après-midi à les piquer et à les repiquer pour essayer de les disputer à la mort. C'est pourquoi ce soir, je suis plein de colère et de révolte contre le sort de ces malheureux et quoi que je sache fort bien l'inutilité absolue de tel sentiment, ça ne change quand même pas mon état d'esprit. Et même en sachant bien que c'est un sentiment qui ne me coûte guère, j'ai honte de cet état de choses et honte de jouer le rôle de la France bonne et paternalistement secourable, bon samaritain- charlatan aux remèdes et aux sourires lénifiants.

J'ai bien du mal à m'abstraire de tout cela. Demain, j'irai voir le directeur du service de santé régional pour mettre au clair la situation créée par la disparition, sous la teinte jaune citron, de mon confrère de l'assistance médicale. Si c'était un type intelligent, je risque bien de lui vider un peu mon sac qui, ce soir, est assez lourd.

Lettre du 12 novembre 58

À 2 heures du matin, le bataillon part en opération pour toute la journée (...) Comme je n'irai pas, j'ai essayé de me faire oublier ! Je resterai à Aïn Seynour à soigner mes Arabes et les malades de d'infirmerie. Je soigne actuellement le fils du garde-chasse qui me paye avec de œufs et des canards à la grande joie des officiers du bataillon.

J'ai réussi à soutirer 1000 francs au père de mes trois petits Arabes toujours de ce monde et leur fais faire des bouillies et des biberons par mes infirmiers. Ce n'est pas pour l'argent, mais aux yeux du père, ses trois enfants valent mille francs, ce qui est mieux que rien !...

Lettre du 14 novembre 58.

Ici, j'ai à faire face à une épidémie de rougeole. Maladie bénigne si elle atteint des enfants bien nourris, mais dans ce sale pays qui les fait mourir comme des mouches : hier cinq, trois aujourd'hui et des complications que l'on cite simplement pour mémoire dans les questions d'internat. Deux asphyxies cet après-midi par exemple, Et si encore les gens venaient avant qu'ils soient morts ! Heureusement, dans quelques jours doit revenir le médecin aspirant qui était avant moi au régiment et qui était en congé de maladie. C'est lui qui héritera du poste de l'assistance médicale du village. Je préfère suivre les petits soldats en opération que faire de la parodie de médecine sur les petits Arabes.

Lettre du 22 novembre 58.

L'opération de la semaine dernière étant terminée, la vie ici, a repris selon la routine désespérante. Un beau spectacle cet après-midi. Deux cents parents devant la

porte de l'infirmerie se bousculant pour faire vacciner leurs gosses contre la rougeole. Il y avait les grincheux, les petits malins qui repassaient deux fois. Les hurlements des gosses ramassant l'aiguille dans les fesses, la plus joyeuse fumisterie depuis le référendum, disait le capitaine, le second événement de l'année ! Heureusement, l'aspirant qui m'avait précédé au bataillon est rentré et a donné un coup de main. Mais j'ai vu le moment où on n'allait pas dîner et cette nuit je rêverai de peaux rouges, d'yeux larmoyants et de fesses transpercées.

Lettre du 27 novembre 58.

Ce matin, en entrant dans l'infirmerie, j'aurais pu annoncer sans être prophète qu'il y avait de l'opération dans l'air. En effet, avant chaque expédition guerrière arrive à l'infirmerie la quintessence des fumistes du bataillon, qui, désespérément, se prennent le pouls, cherchant quelques petits signes de maladie pouvant les faire exempter de service : pire que les Arabes d'Aïn-Seymour le jour d'arrivée des colis de médicaments !

Lettre du 30 novembre 58.

Ce matin donc AMG. Quelques cas intéressants. Mais pour beaucoup, voir un médecin est aussi aller au spectacle. On se fait ausculter, on reçoit des pilules et des piqûres. On est contents. C'est de l'action psychologique, comme dit le lieutenant de la compagnie qui y croit : « Le médecin dans une pièce, et moi dans l'autre, et je me charge d'obtenir plus de renseignements qu'avec toutes les dynamos électriques du monde ! » Inutile de dire que je suis profondément opposé à cette utilisation de la médecine et que j'essaye de soigner les Arabes comme je vous soignerais vous-même si vous étiez à leur place, la médecine se suffisant à elle-même et la reconnaissance, s'il y en a, ne devant en aucun cas être exploitée.

Lettre du 5 janvier 59

[...] Cette après-midi, je suis allée à la SAS où se trouvent les locaux de l'AMG. J'ai passé un grand moment à bavarder avec Madame D. la femme du capitaine SAS. Ancienne assistante sociale d'Alger qui sait l'arabe connaît bien le pays et a un solide tempérament. Bref, une femme comme il n'y a pas beaucoup d'hommes. Elle m'a raconté de multiples histoires sur la pacification dans la région. Mélange de sublime et d'horrible. Dans ce pays, les deux extrêmes se côtoient. J'aurais de quoi vous en raconter des jours et des jours, pas possible psychologiquement par lettre. Une histoire vraie seulement pendant que je bavardais, ou plutôt que j'écoutais : un soldat algérien harki est venu pour se faire soigner une grippe. J'ai eu l'attention attirée sur une grosseur qu'il avait à l'avant-bras. Mon hôte m'a raconté son histoire : il y a quelques mois, le type a été arrêté par la police. Quelqu'un de sa famille avait pris le maquis. Sa déformation de l'avant-bras était les séquelles d'une fracture qu'il avait subie au cours de « l'interrogatoire ». Une fois innocenté et relâché, il n'a pas voulu se faire soigner à l'hôpital, car disait-il, il y avait trop de militaires et il avait peur qu'on ne le reprenne... Le type est entré dans les supplétifs : « *Comme cela*, dit-il, *c'est la seule façon pour moi d'avoir la paix. Et même comme cela, quand je vois la police, j'ai peur !* » Ce vice fondamental de la torture existe toujours, hélas. Mais il y a un progrès. Ce qui avant était admis par tous, et pratiqué de façon générale, devient de plus en plus circonscrit à une catégorie spéciale de police. Et encore. Cela se pratique avec de plus en plus de mauvaise conscience et de craintes, car tout le monde le sait : « De Gaulle n'aime pas

ça. » Et si cela monte trop haut, on peut avoir des ennuis ! Ce mal sera finalement étouffé plutôt qu'extirpé. Et sa disparition certaine est le principal ! (*En note* : « J'étais sûrement naïf, j'ai pu voir en Kabylie que la torture se portait encore bien, hélas. »)

Lettre du 8 janvier 59.

Mon moral n'est pas très au beau, cela vient de ce que ma malade va de plus en plus mal. Cet après-midi, elle a fait une fausse couche, cause ou effet de sa maladie. Je continue à ne pas comprendre. Je l'ai bien sûr fait hospitaliser à Souk-Ahras. Rétrospectivement, je me reproche de ne pas l'avoir fait deux jours plus tôt. J'ai beau me répéter que je ne vois guère ce qu'on pouvait faire de plus à l'hôpital. Et que je n'empêcherai jamais ces gens de mourir. Je suis quand même fort malheureux et trouve que la médecine est un métier qui n'apporte pas que des satisfactions. La famille a beau être tellement reconnaissante de mes soins qu'elle a fait un couscous et tué le poulet, je n'ai mangé que du bout des dents, quoi que ce fût fort bon, et encore pour ne pas être impoli. Demain, je compte bien aller à Souk-Ahras voir les confrères de l'hôpital, mais hélas, c'est une cause perdue.

Lettre du mardi 10 février 59.

Je prends peu à peu contact avec « mon » infirmerie, « mes » malades et « ma » paperasserie. La situation médicale du pays est lamentable. Il y avait avant les événements trois médecins qui ne suffisaient pas à la tâche. Deux sont au maquis. Il n'en reste qu'un qui actuellement, est parti pour un temps indéterminé. Il met de temps en temps la clé sous la porte et il s'en va. Il aurait eu des histoires horribles avec le bataillon dont il résulte qu'il n'y avait aucune collaboration possible. Tout le travail reposait sur mon prédécesseur militaire du contingent. Personnellement, j'ai décidé de faire l'assistance médicale gratuite pour les pauvres seulement, et ne soigner les fonctionnaires et les gens aisés que moyennant honnête rétribution. Il n'y a aucune raison que je soigne gratuitement des gens qui peuvent payer. Il y avait aussi deux pharmacies, une a été emportée par une crue de la Soummam l'an dernier, qui avait aussi réussi ce que les fellagas n'avaient jamais pu faire - et pourtant, ils avaient essayé plusieurs fois : détruire le viaduc. L'autre pharmacie est aussi fermée. Heureusement, j'ai les médicaments de l'AMG.

Lettre du 17 mars 59.

Quand je te parle de bonne nuit de sommeil, c'est un peu prétentieux car j'ai été visité par les punaises. Les premières punaises de ma vie, je serais encore à mon ancien bataillon, j'arroserais cela mais ici, on est beaucoup moins alcoolisé ! N'aie pas peur ! Je ne me laisserai pas manger comme cela. Demain, s'il y a une liaison, j'irai à Bougie voir le pharmacien militaire et faire un grand plan de combat. Je me sens une âme de général. Il est vrai que ces délicieuses bêtes sont coriaces, le DTT est inefficace, la meilleure thérapeutique, a dit mon confrère de la vallée qui est venu s'installer à ma place à Sidi-Aïch et à qui j'ai téléphoné est la thérapeutique par le feu. Quand il y a des punaises, on brûle tout et on reconstruit à côté ! Pourtant, les fellas avaient déjà brûlé l'école, avant que nous nous installions !

À part la découverte de ces nouveaux colocataires et des cuisantes, sensations qu'ils vous procurent, j'ai fait ce matin mon éternelle consultation AMG. Les bons Français « à part entière » se pressent à l'infirmerie bien avant mon arrivée, 9h, 9h30

- il ne faut pas se fatiguer de trop bonne heure le matin ! J'ai une excellente initiation à ce qu'est la médecine de campagne en France. Il y a ceux qui viennent lorsque les dieux kabyles, vainement sollicités par le sang d'un coq sacrifié sur le ventre du gosse (et dont je retrouve la trace) n'ont pas été favorables. Ceux qui annoncent d'entrée : « Si tu ne sais pas, fais-moi un laissez-passer pour aller voir un médecin civil ! » Et puis ce désir de piqûres : même si je dois passer pour un mauvais médecin, je refuse de céder ! J'ai eu l'occasion de constater plusieurs fois cette scène élégante. Un groupe de femmes qui vient avec une seule culotte que ces dames se repassent mutuellement avant d'entrer pour que la décence soit respectée au cas où elles devraient avoir une piqûre !

[...] Devant ma consultation AMG, je ressens du reste toujours ce même et indéfinissable malaise dont je t'ai parlé à Aïn-Seymour, lors de mes premières armes, quoi qu'ici ce soit beaucoup plus intéressant car les gens sont bien moins misérables, donc capables de réagir !...

Lettre du mardi 26 mai 59.

Ma journée était sans grand intérêt. Je ne sais toujours pas pourquoi le commandant n'a pas voulu que j'aille à Bougie demain. J'ai fait ma consultation toujours très populeuse et largement sonorisée. Le circonciseur de la vallée ayant fait le tour du village, j'ai un appréciable et désagréable surcroît de travail. Les petits garçons appréciant très médiocrement la qualité de mes soins et les pansements sur ces endroits sensibles semblent s'entraîner pour le concours du cri le plus perçant. C'est pire que chez l'officier de renseignement. Je continue à « instruire » mes infirmiers et à jouer aux boules. Mais dans toutes ces nobles occupations, mon esprit est ailleurs...

Lettre du 29 mai 59.

Cet après-midi, j'ai fait un cours d'hygiène aux petites filles d'El Felaye. On m'a amené un autre enfant qui était tombé dans de l'eau bouillante. Il était affreusement brûlé au bas ventre et aux jambes. Pas une miette de peau qui soit intacte dans ces régions ! Les petites filles sortaient justement de l'école. J'ai couché le gosse qui hurlait, tout nu, sur un brancard. Et selon les plus brillantes méthodes pédagogiques de nos maîtres modernes, j'ai rassemblé ces petites demoiselles (d'autant plus facilement, du reste, que de temps en temps, elles reçoivent en plus du mercurochrome sur leurs égratignures, des bonbons et du chocolat, sûr moyen d'assurer ma popularité !). Puis je les ai fait défiler une par une devant le moutard et ensuite je leur ai expliqué que c'était ce qui arriverait à leurs gosses plus tard si elles ne faisaient pas attention, si elles les laissaient sans surveillance. Le public était très impressionné et j'espère que cette leçon profitera. C'était bien sûr assez humiliant pour la mère, mais elle n'avait qu'à faire attention !

Lettre du lundi 28 septembre 59.

Aujourd'hui est un mauvais jour pour les dragons : leur commando de chasse a été pris en embuscade en arrivant sur un piton et ils ont laissé cinq morts et un blessé sur le terrain. Les légionnaires venus à la rescousse auraient eu des pertes plus sévères encore. Toute l'après-midi, on a eu un festival d'aviation, mitraillant les sommets environnants. Les blessés et les morts ont été évacués immédiatement, en hélicoptère, je n'ai donc pas eu à intervenir. Je me demande du reste avec quoi je l'aurais fait : cet

après-midi, j'ai refait ma commande de matériel. Ma précédente avait été refusée car j'avais commandé deux cantines médico-chirurgicales complètes. Or, on m'a dit que je n'y avais pas droit car je n'étais pas dans une unité opérationnelle. Par contre, je peux commander un à un tous les objets qui s'y trouvent contenus ! C'est beau le règlement militaire ! J'ai fouillé la nomenclature et j'ai terminé poétiquement ma commande par six vases de nuit en tôle émaillée bleue, pour le plaisir !...

*(En note) : Je m'aperçois que je n'ai pas parlé de l'autopsie très superficielle que j'ai faite sur le cadavre récupéré dans le lac. Il avait une balle dans la tête, je pensais qu'il s'agissait d'une exécution, donc que personne ne viendrait me demander des comptes là-dessus.)*

**Madeleine Thul *Une enfance lorraine* + annexe : l'Algérie 1959-1966.  
47 p. APA 250.00**

*Madeleine Thul dite Mado a déposé un savoureux récit de son enfance lorraine, comportant une annexe relatant les six ans passés en Algérie. En 1959, Mado a 38 ans et postule pour l'Algérie comme enseignante à Constantine puis à Alger. Elle choisit le camp des indépendantistes. Elle repart en France en juin 1962 et revient en Algérie comme coopérante jusqu'en 1966.*

Je n'ai reçu ma nomination pour l'Algérie qu'au début de 1959. Si bien que je n'ai pu rejoindre mon poste qu'à Pâques de la même année. Il y avait à Constantine des incidents relatifs à la guerre et qui ne permettaient pas l'ouverture du lycée.

J'ai pris trois moyens de transport, le train jusqu'à Marseille, le bateau jusqu'à Alger et pour finir l'avion. Ce voyage m'avait beaucoup fatiguée. Des difficultés avaient surgi par suite du transport prioritaire des troupes.

À Constantine, j'ai tout de suite été dans un contexte de guerre : les bus, dont les portières étaient munies de barreaux pour la protection contre les grenades lancées de la rue ; des quartiers interdits aux soldats français et aux ressortissants de la métropole, les plastics, les tirs qu'on entendait. Au lycée, il n'y avait pas un élève, C'est pourquoi on m'a autorisée à occuper un lit de pensionnaire en attendant de trouver une chambre à l'extérieur, les hôtels étaient tous bondés. Il y en avait d'ailleurs très peu dignes de ce nom : le Cirta, le Transatlantique, une chaîne.

Le lycée avait été une création du plan de Constantine, lancé en 1958 qui avait défini les grandes lignes d'un programme économique, social, culturel sur cinq ans avec l'Algérie, l'attribution de terres aux cultivateurs musulmans, la scolarisation de 2/3 des enfants, puis dans les trois ans suivants, la scolarisation de toute la jeunesse algérienne, C'est ainsi qu'est né le lycée Franco- musulman de Constantine, une ville exemplaire puisque peuplée essentiellement de musulmans. On disait à l'époque que 300.000 musulmans s'étaient réfugiés dans la ville, fuyant le Djebel, théâtre des opérations militaires françaises, et 30 000 français. Donc, un Européen pour dix musulmans.

Aussi, quand les femmes sortent de la Casbah pour manifester (le premier novembre 1961), les « you you » vous glaçaient le dos : spectacle auquel j'ai assisté. Je demeurais alors rue Casanova chez Mademoiselle Greck, où j'avais loué une chambre. Je me rendais au lycée Franco -musulman en traversant le fameux pont Sidi M'Cid sur le Rummel. Je m'attardais souvent à contempler ce spectacle grandiose, le gouffre à mes pieds, les falaises abruptes, les oiseaux bleus, les oiseaux roses qui volent en d'in vraisemblables arabesques.

Conformément au contrat que j'avais signé, l'inspecteur général me fit passer l'oral du CAPES en vue de ma titularisation devant un jury de deux collègues et du proviseur, Monsieur M'Hamsadji. J'avais choisi un texte sur les vendanges et j'en ai entrepris l'explication. Tout se déroula bien. Les élèves répondaient à mes questions à qui mieux mieux. Je m'attendais à un bon résultat. Mais le jury me fit observer que nous étions en pays musulman, où régnait l'interdiction par le Coran des boissons alcoolisées. Quand je m'aperçus de ma bêtise, il était trop tard. J'ai quand même eu

mon CAPES de justesse. Ainsi, on m'avait sans préparation aucune, mise en demeure d'enseigner le français à de jeunes musulmans en pleine guerre de décolonisation.

Je me souviens également d'autres bévues que j'ai faites, ignorant tout du contexte algérien, en 6<sup>e</sup> aussi bien qu'en 3<sup>e</sup>.

En 6<sup>ème</sup>, j'avais 60 élèves d'âges divers, il y en avait un qui était marié, il avait 13 ans et venait des oasis du Sahara. Les pensionnaires me disaient que tous les soirs, il pleurait en songeant à sa femme restée avec les siens parce qu'il ne pouvait coucher avec elle.

Pour m'imposer j'avais le souci de faire des cours d'un certain niveau. Aussi je faisais volontiers à propos d'un mot nouveau son étymologie. Dans un texte, nous avons trouvé la ville de Nice, Nice qui veut dire la victoire : *Niké* en grec. J'ai prononcé ce mot trivial pour un Arabe. Immédiatement, mes 60 élèves sont montés sur les tables, se tordant, riant aux éclats, faisant des gestes obscènes. J'étais atterrée, perdue de réputation. Pour rétablir l'ordre j'ai avisé le plus petit qui portait des lunettes. Je lui ai administré une paire de claques sonores. Ses lunettes sont tombées, elles étaient cassées, mais j'ai eu le silence et la paix pour cette fois- là j'avais fait acte d'autorité.

En troisième, j'ai expliqué *Les Femmes savantes* de Molière. Mes élèves faisaient semblant de suivre, ils étaient souvent ailleurs par l'attention. La guerre sévissait dans le pays et ne faisais-je pas partie de l'occupant honni ? Parfois devant mon attitude conciliante, ils se laissaient aller à des confidences, me parlaient des chiens que les soldats du premier REP excitaient contre le FLN ou la population. Des gardes mobiles venaient parfois au lycée pour se saisir d'un élève qui combattait dans la clandestinité les Français. Le censeur, Monsieur Seguin, n'avait aucun scrupule pour les livrer.

Au jour anniversaire du début des hostilités, le premier novembre, nos élèves se sont groupés au fond de la cour, ont proféré des slogans en français, en arabe. C'était une vraie mutinerie. Seguin a essayé de parlementer avec eux. Il était blanc comme un linge. Enfin, ils ont rejoint la classe. J'ai parlé avec eux et les ai apaisés, disant que l'idée de l'indépendance de l'Algérie faisait de plus en plus d'adeptes en France.

D'ailleurs moi- même j'étais acquise cette idée : ce que j'ai vu en Algérie, les camps de regroupement qui n'avaient rien à envier aux camps de concentration des nazis, n'a fait que me conforter dans mes idées.

J'ai rencontré un officier français de réserve qui était avocat et rappelé en Algérie. Il me disait très naturellement qu'il faisait « de la Gestapo propre. »

J'ai eu beaucoup de mal en arrivant à Constantine pour trouver à me loger. Après quelques tentatives malheureuses, d'abord chez un tailleur juif dont la chambre à louer était encombrée de coupes de tissu et où j'ai fait connaissance des punaises. Quel martyre avec ma peau fine de blonde. J'ai fait appel à mes élèves. Najy Tabti, un élève de 3<sup>e</sup> m'a dit que ses parents louaient une chambre, j'y suis allée et ils m'ont acceptée. C'était rue Mineo, une grande maison arabe avec cour intérieur et terrasses. Près de la SAS du Rummel.

Le capitaine Tabti était *cadi*, c'est-à-dire conseiller juridique, selon, la coutume et la loi coranique. Chaque vendredi, il recevait ses clients. Des paysans algériens qui

sollicitaient ses conseils et son appui auprès des autorités françaises. Il était recherché, respecté, c'était un notable. Il avait deux femmes, une Italienne qu'il entretenait et une plus jeune, arabe. C'est elle que j'ai connue. Elle était pleureuse aux enterrements et présidait aux mariages. C'est ainsi que j'ai pu assister au mariage d'une fille de *bachaga*. Ce dernier avait été assassiné par le FLN, qui lui reprochait ses exactions auprès des pauvres fellaghas. Elle avait les sept robes prescrites, était couverte de sequins d'or, avait reçu du prétendant force cadeaux en nature et en argent. Pas assez aux yeux de Madame Tabti pour le rang de la mariée. Les gâteaux étaient délicieux, cornes de gazelle, etc...

J'ai vu chez Tabti un fellah : petit homme maigre mais plein de bonté, de douceur. Je suis allé avec Tabti le voir sur son champ au Hamma sur la route de Philippeville. Il s'accroupissait pour planter ses fèves. Les Arabes ne plantent pas debout mais accroupis. Il nous a parlé en arabe. Tabti a traduit, parlant des tortures, que l'armée française lui avait fait subir. Du malheur d'être arabe torturé par les Français ou tué par le FLN.

Pendant mon séjour à l'hôpital, Mabrouka, la bonne de Tabti, est venue me tenir compagnie ainsi que Madame Tabti. Un jour, elle est venue tout en larmes, me disant que le capitaine avait été arrêté par la police française et emmené, elle ne savait où. Elle craignait le pire, un camp d'internement.

Que s'était-il donc passé ? Hamlaoui, un « yaouled », un poulbot algérien, qui est devenu le grand héros constantinois de la guerre d'Algérie, avait séjourné chez Tabti. La police française en a eu vent et a investi la rue Minéo, lançant des grenades. J'avais au fond de mon lit d'hôpital, entendu ces explosions sans penser une seconde aux Tabti.

Hamlaoui a pu s'échapper par les terrasses. La tante de Tabti avait une magnifique maison, du plus pur style arabe avec des carrelages, des tapis et elle jouxtait celle du capitaine. Hamlaoui avait emprunté ce dédale que seuls connaissaient les Tabti et la tante. C'était d'ailleurs chez Tabti que se réunissait le F.L.N. constantinois et Hamlaoui voulait assister à une de ces réunions. C'est la raison pour laquelle Tabti avait tant insisté pour qu'un Français habite chez lui pour se mettre à l'abri des soupçons. Je me souviens d'une perquisition chez le capitaine par le premier R.E.P. Je dormais dans mon lit et ils ont voulu s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un FLN algérien déguisé en femme. Ils ont pénétré dans ma chambre, m'ont découverte sans que je me réveille. Je dormais alors du sommeil du juste. À trois reprises en Algérie, j'ai dormi d'un sommeil de plomb alors que les gens descendaient dans la rue. Pendant un tremblement de terre à Constantine, où mon lit s'est déplacé et mon lustre a été mis à mal. J'étais rue Casanova, chez Mademoiselle Greck, en 61-62. Une autre fois, j'y reviendrai pendant la « Nuit Bleue » en février 62, lors des plasticages de l'OAS à Maison-Carrée dans la banlieue d'Alger.

Cette fois donc Hamlaoui a eu la vie sauve pour se faire tuer quelque temps après par les forces de l'ordre. Le capitaine Tabti, dont le fils était commandant de l'armée française, a été libéré de son camp d'internement peu de temps après. Son cousin, un directeur de l'orphelinat de Constantine, a connu à son tour l'enfermement. Je le connaissais bien. Avec Madame Tabti, nous allions lui rendre visite. Il avait eu vingt-et-un enfant, dont beaucoup étaient morts en bas âge. Sa femme alanguie, mais dévouée, nous servait le café arabe très sucré, une véritable décoction avec de

merveilleux gâteaux au miel et aux amandes. Beaucoup d'hommes circulaient dans l'appartement, on m'avait éloignée des conciliabules en dépit de mes protestations. C'était des réunions du F.L.N. Je me souviens de l'un d'eux qui venait du Sahara. Il nous disait avec une grande conviction qu'il préférerait manger un oignon ou du pain plutôt que de subir la loi des colonialistes. Il faisait ses cinq prières rituelles en se prosternant les mains jointes.

À Thionville, où habitaient mes parents, il y avait une libraire, Madame Michel, bien connu car son mari avait été assassiné par la Gestapo à Tulle, pendant la guerre de 40. Elle était présidente des veuves de guerre. Et comme telle destinée à rencontrer souvent le sous-préfet de Thionville. Monsieur D. Or, ce dernier venait d'être nommé secrétaire général de la préfecture de Constantine sous les ordres du super-préfet Max Moulins. À l'occasion de vacances scolaires que j'avais passées chez mes parents à Thionville, elle a aménagé une rencontre avec le sous-préfet et moi. Il voulait savoir comment les Français vivaient à Constantine. D. était un administrateur carriériste. Il m'avoua que pour devenir préfet, il accepterait n'importe quel risque. Il me donne donc rendez-vous à la préfecture de Constantine.

En mars 1961, un chaouch (un commissionnaire) se présente au lycée franco-musulman pour me présenter une lettre personnelle du super-préfet Max Moulins. On interrompit mon cours pour me remettre la missive. J'avais un rendez-vous avec Max Moulins à la préfecture. Je m'y suis rendue en jupe à carreaux plissée et chaussettes blanches. Le super-préfet m'a fait asseoir sur un banc dans l'antichambre, entre deux portes, s'excusant de ne pouvoir me recevoir dans son bureau car il devait rencontrer le petit père De Gaulle qui faisait la tournée des popotes. Il le disait, sinon avec mépris, du moins avec condescendance. Il enchaîna pour se plaindre des Arabes, des fainéants, des incapables, des propres à rien. J'ai protesté avec véhémence. Tel n'était pas mon avis et mon expérience pédagogique me montrait au contraire une remarquable faculté d'adaptation chez ces jeunes.

Il m'avait convoquée pour faire ma connaissance car il avait l'intention de m'inviter à un dîner à la préfecture sur la recommandation de son secrétaire général, Monsieur D. En effet, quelque temps après, j'ai reçu cette convocation et m'y suis rendue. Une longue table. J'étais placée au bout opposé au super-préfet, à côté de moi, mon proviseur, Monsieur M'Hamsadji, un Musulman, les événements allaient vite à l'époque, l'Algérie de papa était en train de mourir et on allait reconnaître les droits de l'État algérien. Les mentalités étaient en train de changer, aussi celle du super préfet. Au beau milieu du repas, entre le mérrou et le gigot d'agneau, il prend la parole. Un grand silence se fait devant tous ces hauts fonctionnaires de Paris, d'Alger, de Constantine, médusés, il s'adresse à moi et dit : « Il y a au milieu de vous quelqu'un qui connaît la jeunesse de ce pays et qui a su m'en parler avec une telle conviction qu'elle a changé ma manière de voir... » Il y a bien sûr beaucoup d'opportunité dans ces propos. Malgré tout, la reconnaissance de mes orientations, de mon absence de racisme à cette époque et par Max Moulins, un homme historique m'a donné plaisir et fierté.

Comment ai-je vécu mon séjour algérien à Constantine ? La guerre, l'éloignement de la France, de ma famille, de mes amis ? D'abord, la douceur du climat méditerranéen, la lumière des paysages qui ne m'étaient pas familiers, venant de la rude Alsace, de Colmar, m'enchantèrent.

Par ailleurs, mon travail me plaisait au lycée franco-musulman. Bien sûr, j'ai eu à faire face à des manifestations d'hostilité de la part de mes élèves non pas dirigées contre moi, en tant qu'individu, mais contre la France, l'ennemi colonialiste, l'instigatrice d'une guerre impitoyable. Mes collègues français et musulmans étaient charmants. Il régnait entre nous un accord tacite. Nous ne parlions pas de la guerre. Mes collègues arabes, Ben Mohamed, professeur d'arabe, Belkacem, Hassan ne manquaient pas d'humour et j'aimais leurs propos. Ainsi Belkacem, qui était marié, père de 4 enfants, me confiait : « Vous cédez au désir de votre femme 99 fois et vous refusez une seule fois, elle vous dira que vous ne lui avez jamais rien donné. » [...]

*Au cours d'un voyage Alger-Constantine en 1960, elle se trouve dans un hôtel occupé par le 1er REP qui a pour mission la pacification de la contrée et l'invite à un méchoui.*

J'y rencontre un certain Monsieur B. dont la femme était autrichienne, mais lui avait été S.S. Il m'a montré la croix de fer avec feuillage de chêne. Voilà les individus que recrutait le premier REP. M. B. a obtenu la nationalité française par la suite sans problème.

En cours de route sur le chemin d'Alger au Chenou, j'ai été témoin d'un spectacle horrible, une ratonnade. Sur les bas-côtés de la route, une dizaine de cadavres de fellahs, enveloppés dans leur burnous. C'était l'œuvre de la pacification. L'hôtelier pâle et nerveux s'est exclamé, désespéré : « Ils nous tueront tous. »

Au [lycée] franco-musulman, j'avais un collègue Desplanques, chrétien progressiste. Il avait échoué à Constantine avec sa femme. Était-il envoyé par l'épiscopat ? Je n'en sais rien. Il a passé l'agrégation en 1962, l'année où tous les Français, avant de quitter l'Algérie, ont été reçus. L'inspecteur général avait fortement insisté pour que je m'y présente. Mais j'avais bien d'autres préoccupations. Il a ensuite été prof de fac à Nice. Il organisait des réunions avec les Algériens, les pieds-noirs acquis à l'idée de l'indépendance de l'Algérie, des Français de la métropole comme moi, et nous essayions de mettre sur pied un programme de coopération future. Il était convaincu qu'il y aurait une solution de rechange. Un État algérien dans l'État français. Il s'est bien trompé et l'épiscopat avec lui. Toujours l'idée que les Algériens n'arriveraient pas à gérer leurs affaires, toujours un certain paternalisme.

Au fond de la rue Minéo où habitait le capitaine Tabti, il y avait la SAS du Rummel. Les SAS, une création de Debré et Delouvrier, devaient organiser l'aide sociale au développement mais aussi jouer un rôle militaire, libérer l'Algérie des bandes rebelles. Le rôle des SAS était pour les Algériens, ambigu, on aidait dans l'agriculture, mais on torturait. J'ai connu un officier français pourtant ami des musulmans y être assassiné. Moi-même avec Madame Desplanques, la femme de mon collègue, j'allais à la SAS du Rummel faire de l'alphabétisation de femmes arabes. Elles voulaient apprendre le français et s'appliquaient à l'étude en dépit de la ribambelle de bambins. Mais j'avais mauvaise conscience et dès que j'ai su ce qu'il s'y passait, je n'y suis plus allée.

En avril 1961, j'étais encore à Constantine. J'ai rencontré un officier du contingent, Lavéant. C'était à l'époque où ma collègue Mademoiselle Aubertie, professeur de philosophie, épousa le lieutenant de carrière du premier REP Challer. Tandis que Challer était pour l'Algérie française, Lavéant, gauchiste, espérait que les

accords d'Évian allaient aboutir. Le 21 avril 1961, 1<sup>er</sup> premier REP marche sur Alger. C'est le putsch des généraux, Salan, Challe, Zeller, Jouhaud.

Ces événements m'ont été narrés par Lavéant et comment les militaires du contingent, l'oreille collée au transistor, ont basculé dans l'opposition au putsch.

En 1962, l'année de la fin de la guerre d'Algérie, je fus mutée sur ma demande à Maison-Carrée, dans la banlieue d'Alger. On m'assigne un poste de professeur de Lettres modernes au lycée de filles. J'avais des pieds-noirs, mais aussi quelques jeunes algériennes. Ma directrice Mademoiselle Al., une pied-noir franchement pour l'Algérie française comme la plupart de mes collègues. Devant certaines de mes prises de position en faveur de l'indépendance de l'Algérie, elle me taxe de « Frangaoui », de française de la métropole qui veut brader l'Algérie. Elle avait adopté un jeune Vietnamien de 16 ans dont elle faisait tous les caprices.

À Maison-Carrée les communautés algériennes et de petits blancs méditerranéens Mahonnais, Grecs, Napolitains, s'affrontèrent.

L'OAS aura beau jeu et les plasticages seront nombreux. Quand j'allais au lycée, les explosions éclataient de partout. J'avais un véritable ébranlement nerveux : mes jambes refusaient tout usage. Parfois en traversant une place, je ne pouvais plus avancer. [...]

J'avais trouvé un logement chez des Napolitains, les Giacco, qui n'avaient pas mis les pieds en France, parlaient entre eux le napolitain et étaient néanmoins français. (Mr. G.) OAS plein de duplicité, osa me dire sur un ton de commisération : « Cela me ferait quand même mal si je devais annoncer à vos parents votre assassinat ».

Il est vrai que à l'époque, je fréquentais une collègue, Suzanne C., professeur d'histoire et de géographie. Elle était contractuelle et préparait le concours du CAPES, en tricotant des vêtements pour ses jumeaux. Le latin surtout, elle ne pouvait le maîtriser. Elle étudiait des pages entières par cœur et barrait au fur et à mesure ce qu'elle savait. Elle habitait à Algerville. Albert, le mari, avait divorcé pour elle, pour donner un père aux jumeaux. Il avait été commandant, ancien enfant de troupe, sorti de l'école de Rochefort. Il était compagnon de Massu, il était communiste, donc mal vu dans l'armée. Peu sûr, on l'avait mis à la retraite d'office. Par ailleurs, il était aussi assureur. Albert, par haine de l'armée et par conviction, continuait un combat solitaire dans une sorte de clandestinité et luttait ainsi pour l'indépendance de l'Algérie. C'est avec eux, car nous avons fini par vivre ensemble, à l'étroit dans leur petit appartement, que j'ai vécu mes émotions les plus fortes pendant ces quelques mois de troubles et de mutations.

Avec eux dans une belle indifférence à l'égard du danger. J'ai essayé de me rendre utile pour la cause algérienne.

Quelques dates pour étayer mes souvenirs.

En février 62, les plasticages redoublent : la fameuse nuit bleue. C'était en pleine fête de l'Aïd qui marque la fin du jeûne, le Ramadan chez les musulmans. L'occasion d'égorger le mouton, de s'habiller de neuf, de bâfrer, de faire parler le fusil. La nuit, j'ai entendu des explosions très nombreuses. Il paraît qu'il y en a eu 175. J'étais persuadée qu'il s'agissait de la fête, ne me suis pas inquiétée. J'ai donc dormi sur mes

deux oreilles. Le lendemain au lycée, mes collègues, Mademoiselle Roda, professeur d'histoire et de géographie, Mademoiselle Peynet, prof de gymnastique, pâles et défaites, n'ayant pas fermé l'œil de la nuit, se sont avancées vers moi. Elles se lamentaient : « Qu'est-ce qu'on va devenir ? Il faut préparer les valises et partir. » J'ai compris leur détresse, mais moi je ne perdais pas grand -chose du moment que j'avais la vie sauve.

Chez les G., sur la terrasse, les fusillades ne cessent plus. Entrent en jeu : l'OAS, les gardes mobiles, le contingent, les barbouzes.

En mars 62, mort de Mouloud Feraoun, assassiné par l'OAS. Mes élèves sur mon passage frappent sur des casseroles.

Une de mes élèves du lycée, Thérèse A., me presse de disparaître car elle avait entendu ses compagnes dire : « Pour Thul, il faut au moins un obus de bazouka. »

Ma carte de visite à ma porte est entaillée journallement par une lame de rasoir. C'était un avertissement, une menace de mort. C'est alors que je rejoins à Alger les Cousin où d'ailleurs je ne suis pas plus en sécurité.

Par suite de l'encerclement de la Casbah, les crèches ne sont plus ravitaillées en lait. Mme Cousin et moi, nous vidons les grands magasins de leurs réserves de lait en boîte et en poudre. Nous guettons au pied de la Casbah, le moment où la garde s'éloigne pour franchir le barrage mis en place par les soldats du contingent. Ce n'était pas sans risque. Les sage-femmes s'avançaient vers nous, vite alertées par radio-trottoir et nous déposions la précieuse denrée.

Un jour, les accords d'avion d'Évian étaient signés. C'était en mars 62. Je me trouvais dans l'appartement. J'ai vu Albert très nerveux arpenter les lieux à la recherche d'un objet. Il exhiba une sorte de rapière et attendit devant la porte d'entrée. Celle-ci ne s'ouvrit pas, heureusement. Par la suite, il nous apprit que des émissaires de l'OAS étaient à sa recherche pour l'exécuter. Ils s'étaient trompés d'étage et Albert resta en vie.

En effet, Albert menait une résistance effective en ville, il arrachait tous les placards OAS, on l'avait repéré, dénoncé. C'était l'époque de folie, de l'OAS et des Pieds-Noirs. Le monument aux morts de Bab El Oued était couvert de gerbes de fleurs provenant des mariages pieds-noirs. Chaque mariée avait reçu l'ordre de s'exécuter en signe de protestation contre les négociations.

La vie pour moi était très difficile et pleine d'embûches à Alger. J'avais des amis : Pierre Mirabelle à Bougie et Évelyne Gendre qui m'écrivaient que la Kabylie était pacifiée et qu'on pouvait y vivre sans danger. Ils m'invitèrent chez eux.

J'avais connu Évelyne Gendre à Colmar avant mon départ pour l'Algérie, c'était ma coiffeuse, elle m'avait fait part de son désir de s'expatrier avec Pierre Mirabelle, son ami. [...]

Je me suis donc rendue à Bougie. Les montagnes bleues boisées de la Grande Kabylie, quelle merveille. Mes amis m'ont bien accueillie, Évelyne m'a gavée d'osso-buco. Pierre a débouché quelques bonnes bouteilles de Mascara.

Ma réputation m'avait précédée et le héros FLN de la région Ben Cheik, qui est devenu ensuite sous-préfet de Sidi Aïch, voulait me voir. Mirabelle, voulant réserver l'avenir, s'est entremis.

Ben Cheik était extrêmement pâle, amaigri. Il m'a parlé en toute confiance. Il avait été pris par les Français et a pu se sauver grâce à des complicités. Il a passé des semaines, caché à respirer grâce à un roseau creux pour ne pas être découvert. Il m'a paru d'un calme extraordinaire, d'une maîtrise de soi totale. Il m'a affirmé et je n'ai pas lieu d'en douter, que le FLN descendait l'ennemi : français, pieds-noirs pas au hasard mais après un jugement qui avait lieu entre eux.

Il me faisait penser au jardinier de Tabti, même simplicité sans fanfaronnade, même foi dans la justice de la cause qu'il défendait. C'est ainsi que j'ai révisé mes jugements sur la guerre d'Algérie, guerre coloniale s'il en fut...

## **Marcelle Meyer. *Vive la vie*, APA 666(6)**

*Dans les sept volumes de son autobiographie, Marcelle Meyer témoigne constamment de son dynamisme et d'un amour pour la vie qu'elle proclame dans son titre. Avant-guerre elle accomplit son grand projet : rejoindre en Algérie le corps tout nouvellement créé des infirmières visiteuses à Chellala ! En 1945 elle revient avec son mari Rolland en Algérie, pays qu'ils aiment profondément, mais qu'ils quitteront le 31 décembre 1964. Elle se lance dans une formation de kinésithérapeute, fera partie de la première promotion de cette toute nouvelle spécialité, puis deviendra assistante sociale et se retrouvera à la tête d'une école d'infirmières. Discrète sur le conflit qui éclate en 1954, parce que déchirée entre les Français dont elle se sent en dépit de tout solidaire, et les Musulmans qu'elle a appris à estimer, elle dénonce avec lucidité le mépris qui a conduit au drame, mais refuse de prendre parti. Son camp, c'est l'Algérie. Dans son style parlé, elle évoque l'atmosphère de « fin du monde » qui règne sur Alger. Après l'indépendance, elle voudra partager l'aventure de l'Algérie algérienne, ce qu'elle relate dans le dernier volume, et ne se décidera à partir avec son mari qu'à l'arrivée de Boumediene.*

(1950). Il nous arrive des nouvelles d'Alger, un obscur petit chef a pris une décision pour notre avenir. Rolland est muté à Khenchela, un poste obscur au fin fond du département de Constantine. Un enterrement de première classe.

(Finalement Rolland va obtenir un poste à Alger.)

Je tarderai quelques mois avant de demander un poste à Alger. Ce sera sans difficulté. J'avais une bonne presse à la direction départementale de la santé : Madame Bruart, une femme supérieure, épouse d'un célèbre journaliste, écrivain, auteur de « La famille Hernandez », une comédie pleine d'esprit, décrivant ce milieu pittoresque des petits blancs du quartier de Bab El Oued, qui a fait rire en Algérie et même en France. Il y avait beaucoup d'amitié pour ces gens, venus de tout le bassin méditerranéen et devenus français sans regret et ayant « épousé l'Algérie. », pays si beau, si doux où ils aimaient cette place souvent modeste qu'ils y avaient trouvée... [...]

En Algérie, on sentait très confusément qu'ici tout n'allait pas si bien qu'on pouvait l'espérer pour nous. Ce qui surprenait, c'est qu'on avait placé en résidence surveillée « Messali El Hadj », initiateur du Parti Populaire Algérien (PPA) qui menait une politique indépendantiste depuis des années et bien tolérée jusque-là. Devinons où il fut envoyé ? À Chellala : nous n'y étions plus, au milieu de cette population de bergers, on lui témoigna de l'intérêt, du respect, il eut certainement quelques partisans chez les jeunes Musulmans instruits.

Les émeutes de 1945 à Sétif avaient bien créé un certain remue-ménage dans beaucoup d'esprits. La police avait dû le percevoir. Le PPA était sans doute dépassé. Il sera rejeté pendant la guerre d'Indépendance, comme sans efficacité et peut être trop disposé à discuter avec le gouvernement français. Une classe éclairée, pas très nombreuse, militant pour plus de justice et d'égalité à cette époque, l'indépendance, je ne sais pas si la population rurale, illettrée, connaissait ce mot, nous aussi. [...]

Ce Dieu d'Islam donne courage à tout ce petit peuple, ces femmes dont la place dans cette société est celle d'une prisonnière esclave de l'homme, son père, son mari, son fils (l'aîné, surtout), les hommes de la famille. Elle est surveillée, elle doit enfanter des garçons, de préférence. En 1989, le nouveau gouvernement « démocratique » a

élaboré un nouveau code de la famille, qui n'a guère favorisé la femme. Que feront ces fous de Dieu s'ils prennent le pouvoir ?

Madame Bruart était une femme à la hauteur de la tâche. Elle me proposa un poste d'A.S. dans un dispensaire antituberculeux. C'était un poste de tout repos. Je fis la grimace. Elle me dit qu'elle allait réfléchir. Elle me fit une assez curieuse proposition : l'école Parnet des infirmières visiteuses avait cessé de fonctionner depuis des années. Un projet de réouverture, de formation d'infirmières de l'assistance publique algérienne en 2 ans. Ce n'était pas un diplôme d'État, elle me remit les documents qu'elle possédait dans un programme limitatif de l'enseignement à prévoir pour arriver en 2 ans à obtenir ce diplôme d'infirmière de l'assistance publique algérienne. Je trouvais la proposition intéressante et curieuse de revenir presque 20 ans après dans mon école.

Je rencontrai une collègue qui dirigeait à Parnet un groupe de filles qui en un an, était préparées à un diplôme d'aides médico-sociales. Ma collègue avait refusé ce changement et quittait l'école pour un autre poste. Elle n'avait rien à me transmettre. C'était un changement radical qu'elle refusait. C'était une demoiselle d'âge mûr, peu communicative. Je me trouvais donc seule avec mon programme. Je ne trouvais aucune documentation ni matériel. Il me faudra tout improviser et Madame Bruart m'a prévenue qu'on avait déjà admis pour le mois d'octobre à un examen d'entrée 25 filles de moins de 20 ans. Elles étaient titulaires du BEPC exigé pour l'admission. Nous étions bien en-dessous du niveau exigé pour le diplôme d'État d'infirmière.

Le temps m'était compté. Je savais que les choses avaient bien changé depuis l'après-guerre, dans les hôpitaux militaires, ce n'était pas l'avant-garde. J'aurais à remettre à niveau ma formation. Pour me seconder, une collègue assistante sociale fut détachée, comme moi. Elle se révéla décevante, de plus en plus indisponible, toujours une nouvelle maladie, j'abandonnerai la place, sans me plaindre. La 2<sup>e</sup> année s'annonçait très lourde avec la promotion qui arrivait (de 25 à 30 élèves).

Cette première année, j'aurai beaucoup à travailler, à me mettre à niveau. Je constatais déjà que je n'avais jamais fait de perfusion, et qu'il n'y aurait plus tellement à faire ces énormes pansements, le pus avait disparu, les antibiotiques avaient fait le ménage, la pathologie était toute autre. J'apprendrais, en même temps que mes élèves, avec un plus nécessaire.

J'allais dans les hôpitaux d'Alger pour connaître les terrains de stage, dans les librairies, je trouvais quelques ouvrages spécialisés et au goût du jour, des revues, début d'une petite bibliothèque pour les élèves, du matériel pour l'enseignement pratique, pendant la période de stage dès l'arrivée. [...]

La guerre d'Indépendance, appelée hypocritement « pacification du pays », était à peine commencée. Alger eut à souffrir au début d'attentats meurtriers. Alger fut gérée par les militaires. Tout fut surveillé par les parachutistes, je ne raconterai pas cette guerre de huit ans, je signalerai ce qui nous touchait personnellement. Il fallait taire ses opinions, si la majorité des « pieds-noirs », (dénomination curieuse) a sombré dans un désespoir, qu'elle ne s'expliquait pas. Nous n'étions pas nombreux à penser que l'indépendance était inéluctable, on avait pu se rendre compte de l'ignorance de la classe dirigeante, gros possédants et politiques avaient été coupables et le petit pied-

noir bien aveugle devant l'injustice, et j'ai pu me rendre compte combien l'incurie était grande, de tant de gens ayant des responsabilités et de « bonnes places ».

L'injustice, oui et le petit peuple avait dans ce doux rêve, dans ce doux pays où on lui faisait une place, même petite, moi aussi, c'était le rêve, mais réveillée, les yeux ouverts, Rolland partageait mes vues et ma pitié pour les "petits blancs", même haineux, ne comprenant pas, il nous fallait nous taire. On était sur le même bateau et nous pouvions aussi bien, être la cible de ceux qu'on a appelé des "fellaghs".

Mes élèves musulmans continuaient à être fidèles. Ils savaient qu'on aurait besoin d'eux dans l'Algérie de demain. Ils étaient certainement tirillés la nuit chez eux. L'un d'eux me parut s'absenter des stages obligatoires où en 2<sup>e</sup> année, ce n'était pas grave, je dus pour le principe le mettre en garde. Je n'insistai pas trop, ayant deviné qu'il devait être mis à contribution en tant qu'infirmier et c'était un excellent élément. L'autre élève, très brillant lui aussi, me semblait moins troublé. J'étais émue de constater les progrès énormes en 2<sup>e</sup> année et aussi la petite mère sous le haïk, elle ne faiblissait pas, ils damaient le pion aux élèves vivant douillettement à l'école, mais elles allaient bien. [...]

(1960) La vie devenait de plus en plus en plus difficile à Alger. Nous étions sous le règne de l'O.A.S., organisation de l'armée secrète, une bande de Français extrémistes, qui recrutent des exécuteurs, des hommes de main chargés des exécutions sommaires, autant de musulmans que "Blancs", critiquant leur action. Alors c'était journellement des explosions dans les boutiques (au plastic), soit musulmans, soit ayant refusé de verser la cotisation, les banques obéissaient sans le dire. D'immenses inscriptions au goudron décoraient la ville : « O.A.S. vaincra ». Alors les cadavres dans les rues, les magasins détruits et au coucher du soleil, tous les fidèles de l'O.A.S. ouvraient leur fenêtre : casseroles et tout objet métallique, on avait un concert de casseroles, c'était sinistre.

Heureusement, nous étions protégés dans l'hôpital. Ceux qui ne qui ne participaient pas au concert de casseroles recevaient un coup de coude de téléphone comminatoire. La cotisation était obligatoire, là nous n'avons pas été touchés (mauvais signe pour plus tard),” ceux qui n'étaient pas pour nous étaient contre nous. Ce n'était qu'un début, à l'approche des « accords d'Évian », signant l'indépendance de l'Algérie.

On a entendu des bruits : « Alger, terre brûlée », des dispositifs de munitions cachées sauteraient ce beau jour. Il y eut sans doute assez d'interventions, il n'y eut pas de « terre brûlée ».

Nous sentions le besoin d'un changement d'air, nous étions menacés.

*Le couple prépare des concours pour faciliter un changement de poste, Marcelle, un mémoire sur la profession d'infirmière en Algérie...*

C'était à côté, ces temps troubles de manifestation de nos pauvres «pieds-noirs », stimulés par l'O.A.S. ; les grands généraux prenaient le pouvoir. De Gaulle venait en Algérie, au Forum, mes élèves ont décidé de participer sans mon autorisation, (j'étais « classée »), j'étais une « pied-noir d'occasion », on n'était pas nombreux à ne pas s'exciter pour l'Algérie française. En principe, on évitait ce sujet, un peu brûlant.

.....

Il y en eut encore beaucoup, des manifestations variées au Forum, des menaces, des barricades, rue Michelet. Je crois que c'étaient des parachutistes soutenus par les civils... De Gaulle, après nous avoir compris, est revenu le cœur n'y était plus, il faisait des déclarations traîtresses qui horrifiaient les pieds-noirs et l'O.A.S. se battait à mort avec les "barbouzes", d'où venaient-ils ces clandestins, de France ?

La situation était de plus en plus grave, tout était permis, il fallait participer à l'action. Un après-midi, toutes les assistantes sociales reçurent une convocation le soir même, nous devions nous trouver à tel endroit ou des voitures nous conduiraient, où ?

C'était l'autorité militaire. Assez surprises, nous nous retrouvâmes par paquets près d'un véhicule de l'armée. Pourquoi faire ? « Motus », où irions-nous ? Mystère. On n'était pas loin de la Casbah (allions-nous la reprendre à l'assaut ?). Il nous fallut attendre une bonne partie de la nuit et dès l'aube nous vîmes apparaître de ces beaux paras, la mitrailleuse au coude. Ils circulaient sans arrêt dans la ville, l'œil aux aguets, la mitrailleuse prête.

Ils nous prièrent de les suivre dans la Casbah, par petits groupes. Il y allait avoir la plus grande des perquisitions, faites déjà dans la Casbah, probablement complètement bouclée depuis les terrasses. Nous comprîmes que les organisateurs de cette expédition avaient pensé à juste titre, que notre présence éviterait l'affolement des femmes, les cris des enfants, et beaucoup d'entre nous étaient connus des hommes pas très nombreux.

En effet, nous vîmes des portes enfoncées. Tout le monde resta calme, nous étions arrivés par le haut, pas fières d'être là, on le dit aux gens. En définitive, les gens n'ont pas trop souffert, les fouilles n'étaient pas très délicates. Personne ne protestait. Tous, ils devaient savoir l'objet des recherches, particulièrement un chef algérois ayant à son actif pas mal d'attentats. Il n'eut pas le temps de se faufiler dans une autre cachette. Les renseignements devaient être bons. Il était dans un placard fermé par une planche quelconque. Nous le vîmes à peine.

Moi, fatiguée, je m'assis sur une chaise obligeamment offerte. Nous fûmes, (les femmes) nourries aimablement à midi, ignorant la durée de cette aventure, nous n'avions rien prévu. J'ai compris que notre présence était acceptée au milieu d'une des rares, grandes rues larges, les hommes venaient me parler, je leur expliquais que nous avions reçu des ordres de l'Autorité militaire (toute puissante).

J'ai pris mon mal en patience, au contraire d'un certain nombre de collègues qui sont allées en groupe présenter leur protestation à la préfecture ou autre autorité civile. Je pris conseil auprès de Madame Bruart qui me déconseilla de protester. J'avais confiance dans son honnêteté et sa loyauté. Nous savions que l'indépendance était inéluctable et que ce serait justice.

Je ne parlerai guère des événements d'Algérie, d'autres, très nombreux ont écrit pour ou contre. Nous et nos amis, on évitait d'en parler, triste sujet, nous subissions, que faire ? Nous nous disions, tout en comprenant la révolte des musulmans : « Nous nous sommes embarqués sur la même galère que ces petits pieds-noirs bien à plaindre. » Une conversation, chez un commerçant, une bonne mémère, nous évoquions quelques attentats : « Qu'on me qu'on me donne une mitrailleuse, je les tue tous », pauvres pieds-noirs qui jusqu'au bout, n'auront rien compris à tout ce régime

de colonisation hypocrite. Le projet de De Gaulle après la guerre, d'appliquer un statut spécial pour l'Algérie, fut tourné en dérision et classé sans suite.

On aurait pu former plus de musulmans, pour les amener à prendre des responsabilités. À quoi bon ? « Le mépris », voilà ce qui a fait perdre l'Algérie. J'ai vu beaucoup de gens à des postes d'autorité incapables. C'était le régime du népotisme et non de la valeur personnelle. J'ai toujours essayé de me rendre utile dans mon travail de 32 ans en Algérie, avec plaisir et bon accueil. Un sourire, cela ne coûte rien, et cela facilite bien une action.

Nous avons vécu tous ces soubresauts qui rendaient fous, tant de braves gens, soumis à une propagande d'extrême -droite. Le 3 mai 1958, nous étions au Forum, voir les bureaux pillés du Gouvernement Général, avec quelques glorieux généraux au balcon. Une immense foule surexcitée en proie à un espoir fou, avec quelques centaines de musulmans ahuris, amenés là, les femmes de ménage, les ouvriers agricoles et leurs patrons. Nous avons voté, oui pour l'Algérie algérienne. Nous aussi, nous aimions ce pays et ses habitants, nous aussi, nous devons partir.

Nous avons vendu à vil prix la jolie petite villa de Phiville. Nous devions avoir la maladie de l' « enracinement ». Nous avons versé des fonds pour un appartement en construction dans un très bel immeuble de 20 étages, dominant la baie d'Alger et le Palais d'été et ses jardins. Nous avons l'espoir de pouvoir continuer à travailler en Algérie, tout en se ménageant un pied-à-terre en métropole pour la retraite.

Mes élèves comme tout le monde étaient en ébullition, je me taisais, la situation empirait tellement qu'avec l'O.A.S. et ses tueurs, nous pouvions être abattus, perdre des amis aussi, dans cette atmosphère enfiévrée, à chaque discours de De Gaulle. [...]

Pour nous, nous faisons nos préparatifs, pour rejoindre Paris en novembre 1961.



## Alain Bruneau 1936-1958. Lettres. APA 3736.10

*Laissons parler Jacqueline Desmaretz (APA 3736) : « Ce recueil écrit à partir de la correspondance d'un appelé en Algérie et de ses parents raconte la vie d'une famille française confrontée aux turbulences des "événements d'Algérie" de 1956 au 9 novembre 1958, date du décès du jeune homme sur le sol algérien. Il témoigne également de l'évolution de la conscience politique de cet appelé engagé malgré lui dans un conflit qui le dépasse. »*

*Né en 1936, l'appelé de 20 ans Alain Bruneau vient d'une famille du Nord où la guerre a pesé lourdement : un arrière-grand-père mort de la conquête du Maroc, un grand-père mort sur la Marne en 14-18, un père prisonnier : la mort d'Alain clôt « l'avenir brisé de nos enfants », comme l'écrit sa mère*



*À partir de ces 175 lettres envoyées sur 24 mois, Jacqueline Desmaretz, la « petite sœur » d'Alain Bruneau, mort dans un attentat et décoré à titre posthume, fait un remarquable travail de mémoire. Dans un premier texte : « Lettres à mon frère, un appelé en Algérie », elle écrit : « Outre l'objectif de transmettre aux générations suivantes l'histoire familiale de cette période, ce récit est né d'une volonté de croiser le regard de deux amies (Jacqueline et Latifa), nées dans les mêmes années de part et d'autre de la Méditerranée, impliquées par le hasard des origines dans des logiques opposées durant ce conflit. Alors que ce douloureux passé aurait pu entraver leur relation, il est devenu par l'écoute et désir de compréhension réciproque, source d'une véritable et solide amitié. ». Elle évoque le désarroi de ses parents, son père suivant sur une carte d'Algérie les parcours des combats menés par Alain, le désarroi de son frère face à ce qu'on appelle la « pacification », le chagrin de sa mère. Jacqueline a finalement déposé les lettres elles-mêmes, classées en lots correspondant aux quatre étapes du service militaire de son frère : 11 mois en France, dans deux*

*garnisons différentes, 2 mois au Maroc, 10 mois en Algérie, la dernière datée du 7/11/1958. C'est ce dernier ensemble que j'ai retenu, en choisissant parmi ces lettres celles qui reflètent la monotonie de ce service, mais aussi les interrogations du jeune homme*

*D'une écriture très lisible, elles sont écrites sur un papier ligné, A4 ou 1/2 A4, datées, commençant par la formule "Chers parents" et se terminant par "meilleurs baisers à tous". Arrivé à Philippeville, son premier poste est au Kouif, près de Tébessa, à proximité de la frontière tunisienne. Il ne donnera ensuite que des adresses codées.*

À SP 88752. 7/3/1958.

Chers parents.

J'ai reçu ce matin votre lettre du 4. Et il faut dire qu'elle n'a pas, malgré les distances, traîné en route. Ici, tout va bien. Notre installation se poursuit, en ce qui me concerne, personnellement, c'est terminé comme je vous l'avais dit. Et je partage une chambre située au premier étage d'une ancienne villa avec un aspirant de la batterie. Ce n'est pas luxueux, mais nous avons quand même un certain luxe comparativement aux gars qui couchent sous la tente. Car nous sommes à plus de 1000 m. d'altitude, l'air y est vif, les nuits sont très fraîches et le vent souffle assez souvent, presque en tempête. Nous faisons le soir une flambée de feu à même la cheminée avec du bois de récupération locale, ce qui donne à la pièce une douce chaleur. Nous passons des nuits royales couchés vers les 8h, lever entre 6 et 7h. Ce qui n'est pas mal. Abordons un autre sujet, parlons occupation de la journée. Ma section étant répartie dans 3 postes isolés, mon activité devait se borner à aller les visiter chaque jour, seulement ça n'est pas toujours possible à cause de l'imprévu. Hier matin, je suis allé en escorte de convoi de ravitaillement vers une de nos batteries, ce qui m'a pris toute la matinée et une partie de l'après-midi. À part cela, le reste du temps, je fais ce que je veux, c'est à dire que je bâche dans ma chambre, je flâne dans le camp, un peu comme à Casa. Ce qui est embêtant, c'est que d'un moment à l'autre, le lieutenant me dit : « Venez avec moi au PC » ou « Allez voir tel capitaine pour faire telle ou telle chose. »

Comme ce matin, je me suis levé à 7h, habillé en vitesse car il ne fait pas chaud. Descendu prendre le jus, ensuite quelques petites bricoles dans la Chambre jusqu'à 8h30. Vers les 9h, j'ai rencontré un gars de Lille qui était dans ma classe à Diderot. Nous avons rappelé de bons souvenirs de Diderot.

Ensuite, on m'a apporté votre lettre que j'ai lue. À 10h, le lieutenant vient me trouver et me dit : « Prenez la jeep et allez voir le lieutenant Meyer au PC pour équiper un centre. « Donc pour équiper un centre, je pars, en revenant, je rentre aux » Galeries du Kouif », le seul magasin pour acheter un paquet d'enveloppes. Retour au camp à 11h45. Ensuite je monte chez moi pour vous écrire cette lettre, comme vous voyez, je ne suis quand même pas bousculé de travail. Je crois que je pourrais bouquiner pas mal, donc pouvez- vous m'expédier *Historia* du mois, car ici c'est pas possible de l'avoir. Question distraction, c'est un peu réduit, il y a quand même un cinéma qui passe des films vieux de 2 ou 3 ans. Enfin, il faut s'en contenter. De toute façon, il y a couvre-feu à partir de la tombée de la nuit, c'est à dire 18h.

Demain, je compte pouvoir aller à la messe au village et en profiter pour visiter le village plus profondément, ce qui ne sera certainement pas très long. Comme vous



voyez, ce n'est pas très réjouissant, mais malgré tout le moral reste très bon. Les gens de la 56/1/A sont libérés la semaine prochaine, ça leur fera 24 mois pile, donc il y a de l'espoir pour ne pas en faire plus, car bien que Chaban-Delmas dise « qu'en aucun cas la durée du service ne dépasserait 24 mois », il y a un mois, nous n'étions pas rassurés du tout. Salan parlait de faire admettre par l'Assemblée une durée légale de 28 mois [...] mais je crois qu'il n'en sera rien, d'abord pour faire admettre la chose, il y aurait certainement plusieurs crises ministérielles avant.

Que pensent les gens de la situation actuelle ? Mais je crois qu'il est grand temps de trouver une solution avant que le problème ne s'internationalise, déjà le Maroc commence à relever la tête. Enfin, nous ne pouvons rien au résultat, tout ce que nous pouvons faire, c'est prier pour que cette épreuve très dure pour la jeunesse cesse rapidement. Je termine cette lettre en vous envoyant mes meilleurs baisers à tous les trois.

À S-P 88752, le 12/3/1958

Chers parents. C'est à votre lettre du 6 que j'ai reçu hier soir que je réponds depuis dimanche, il n'y a pas grand-chose de neuf, notre petite vie isolée s'organise. [...]

Maintenant, je vais répondre au petit questionnaire très pertinent de ma chère mère. N'hésitez pas à m'en envoyer d'autres. Il y a sûrement quelques petits détails qui vous intéresseraient, auxquels je ne pense pas de parler.

- Du beurre serait le bienvenu, mais pas trop en quantité car je le mangerai par petite quantité. Il me servirait à confectionner des casse-croûtes.

- Du savon oui, à la rigueur, j'en ai d'avance, mais il faut prévoir. Voici la marque : « Colgate - Cashmere bouquet », petit modèle, c'est celui qui rentre dans ma boîte.

- J'ai reçu hier un avis de paiement, de mon mois de janvier, peut-être avez-vous reçu le relevé des Chèques Postaux ?

- Je suis toujours avec le même type à la batterie, nous sommes actuellement. 4 officiers : le lieutenant commandant la batterie, 2 sous-lieutenants et un aspirant qui va d'ailleurs bientôt passer sous-lieutenant.

- Je pourrais vous envoyer des photos. Ma pellicule est à moitié.

- Je ne fais plus de mots croisés pour l'instant, mais j'ai l'intention de m'y remettre. Je désire *Historia*, d'ailleurs je crois vous en avoir déjà parlé.

- Je n'ai pas reçu de nouvelles de B. depuis janvier, pour la bonne raison que c'est à moi de lui écrire et que je ne l'ai pas encore fait. Peut-être aujourd'hui.

Voilà, j'ai répondu à toutes vos questions. Il ne me reste plus qu'à terminer en vous envoyant mes meilleurs baisers à tous les 3 et bien le bonjour aux amis

PS, mon secteur postal restera ce qu'il est actuellement.

Jeudi 3 avril 1958

(En marge : 2/2 au jus, ça approche quand même)

Chers parents,

J'ai bien reçu hier votre lettre du 30 et c'est aujourd'hui que j'y réponds. Avec cette grève, vous avez dû être quelques jours sans nouvelles. Enfin ça passera. La situation sociale n'a pas l'air d'être très brillante en métropole. Y a-t-il eu des augmentations de salaire ces derniers temps ? [...]

Dimanche 25 mai 1958.

Chers parents. Cette lettre est écrite un jour anniversaire. En effet, voilà 5 mois que j'ai quitté la maison, 5 mois qui, malgré tout, ont passé assez vite.

J'espère que la communion s'est bien passée malgré mon absence et que l'ambiance était à la joie avec grand-mère, un peu de soleil en ce qui me concerne aujourd'hui, je ne peux pas descendre au Kouif car ma section est en alerte. C'est ainsi. Et il ne sert à rien de se lamenter sur son sort, on ne change rien à la situation. Les gars en ont même marre. Ils sont sans cesse sur le « taf », et malgré tout, leur moral est atteint beaucoup plus vite que nous car eux ne cherchent pas à comprendre et leur seul sujet de conversation est la date de leur libération. Il y a dans ma section un gars qui n'est pas retourné chez lui depuis 18 mois et, payés comme ils sont, c'est écœurant. Quand je pense que les gens d'active touchent une prime de risque de 24 000 F par mois et que 70 % d'entre eux ne sortent jamais en opération. [...]

Le temps aujourd'hui n'est pas très joli, le ciel est couvert. Il est possible que nous ayons de la pluie avant ce soir. Aujourd'hui au Kouif, il y a une manifestation dans le genre de celle d'Alger, un Comité de salut public sera sans doute élu.

Cette semaine qui vient sera sans doute décisive au point de vue politique, que va-t-il sortir de tout ça ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce moment les Musulmans remuent et penchent nettement en faveur de la France, le FLN perd chaque jour du terrain. ...

Je vous envoie mes meilleurs baisers à tous les 2 ainsi qu'à ma grande sœur.

PS -25 au jus pour 18 mois ; plus 160 pour 24 mois ; plus 252 pour 27 mois ; plus 341 pour 30 mois ? ?!!

Mardi 17 juin 1958.

Chers parents. J'ai bien reçu hier votre lettre du 12.

Vous êtes maintenant parfaitement au courant des événements qui se sont déroulés ici. (*Évènements qu'il a expliqués en détail pour les rassurer*) J'espère que la chose ne vous a pas tracassés outre mesure. D'ailleurs votre lettre m'a rassuré à ce sujet car je ne savais pas trop comment vous alliez prendre la chose.

À part ça, tout va bien. Ici, la vie continue, le temps n'est pas fameux en ce moment, il pleut, vente fait beau quelques heures. Nous subissons des différences de températures de l'ordre de 3° en quelques heures. C'est un climat très bizarre.

Les événements évoluent lentement mais sûrement. De Gaulle a déjà bien remis en place les ultras d'Alger. Je crois que beaucoup vont se mordre les doigts d'avoir crié « Vive De Gaulle ». Il faut pour parler du problème algérien, avoir parcouru ce pays. C'est un cas très complexe. Personnellement, et c'est l'avis de beaucoup ici, je ne crois plus en l'intégration, c'est une chose impossible à l'heure actuelle. Nous devons fatalement lâcher du lest. Il est certain que l'Algérie seule ne peut survivre et que, malgré les affirmations des chefs FLN, elle ne pourra jamais vivre seule pour l'immédiat. Nous cherchons à empêcher le fellagha de pénétrer en Algérie, qu'il vienne du Maroc ou de Tunisie. Un grand travail diplomatique est actuellement en train de se faire de ce côté. Espérons qu'il aboutira. Je crois qu'il est grand temps que nous

arrivions à une issue. Attendons 3 mois avant de pouvoir se prononcer car à cette époque, nous serons à un tournant décisif. (...)

Jeudi 19 juin 1958.

Chers parents.

C'est à vos lettres du 13 et du 15, reçu en même temps que je réponds. Depuis hier, j'ai de nouveau une section sous mes ordres, Celle d'Ulrich qui, comme je vous l'avais dit, est parti en permission à l'occasion de la naissance de son fils, il rentrera dans un mois environ, bien qu'il n'ait que 20 jours. Mais avec le voyage, il faut compter 10 jours de plus environ. Nous avons reçu une note de service disant que les gars de la 56 1C pouvaient prétendre à avoir une permission dans le courant du mois prochain.

Ces gars ont actuellement 23 mois et demi de services ce qui est assez mauvais signe car on ne les enverrait pas en permission s'il leur restait un mois à faire. Donc cette classe- là est assurée de faire 27 mois. Si le système créé ainsi continue, je pourrais avoir une permission dans le courant d'octobre.

Mis à part ces considérations sur les possibilités de permission, la vie continue ici un peu plus animée, du fait que j'ai de nouveau une section. Car dans la période qui vient de passer où je n'en avais pas, je me suis reposé dur et je dois reconnaître que c'est un coup de veine.

Remarquez que l'on se laisserait vite de ce genre de vie, il est de beaucoup préférable d'avoir de l'occupation, car dans la brousse où nous sommes, les journées seraient terriblement longues. Du côté fellagha, ils sont un peu plus calmes, surtout que lundi, une des embuscades tendues par des harkis en a tué 3, dont un chef assez important. Il faisait partie d'une bande d'environ 150 qui venait encore nous ennuyer. Aussitôt, l'artillerie est entrée en action. Et je crois qu'ils ont pris une bonne dégelée. Ce qui, je l'espère leur passera à tout jamais l'envie de venir nous chatouiller. Pour parler d'autre chose, ayant quand même un rapport avec les événements du Kouif, les pourparlers entre De Gaulle et Bourguiba ont l'air de progresser dans le bon sens. Pourquoi n'évacuons-nous pas définitivement toutes les troupes du Maroc et de Tunisie ? Nous avons donné l'indépendance à ces 2 pays, donc nous n'avons plus rien à y faire au point de vue militaire. Tant qu'il y aura des troupes dans ces 2 pays, nous serons embêtés. Surtout que ces troupes sont pratiquement bouclées dans leur cantonnement. Elles seraient plus utiles aux frontières et l'atmosphère serait plus sereine. Il faut voir les choses en face si nous continuons notre politique hésitante et sans suite d'ici peu de temps, nous serons obligés, faute de moyens, d'abandonner l'Algérie et par suite le Sahara. [...]

Jeudi 25 juin 1958

Chers parents.

C'est votre lettre du 19 juin que je réponds aujourd'hui.

Dans cette lettre vous me demandez des détails sur les gars de ma section. En voici : tout d'abord leur nombre, ils sont 34 sous-officiers, chefs de groupe compris. J'ai 3 sous-officiers, tous appelés, l'un d'eux est séminariste, d'ailleurs je l'ai eu comme adjoint lorsque j'ai dirigé le P II. Comme il n'y a que 8 jours que j'ai cette section, je ne connais pas encore les gars à fond, néanmoins il y en a des 4 coins de France : des

Ch'timis, des Alsaciens, des Normands, des Lyonnais et un de Provence et quelques titis parisiens.

Question entente, ça marche cahin-caha, car il est difficile de s'entendre parfaitement avec les gars de l'Est. Ils ont une mentalité un peu spéciale. D'ailleurs, papa en sait quelque chose. Question discipline et obéissance, c'est une autre question. On retrouve là le tempérament bien français, rouspéteur, critiqueur, jamais content, mais qui marche malgré tout, fait son travail sans grande passion, mais le fait quand même. Justement, je voudrais avoir le témoignage de papa sur ce qui se passait à la dernière guerre, surtout, les réactions des gars : lorsque ayant travaillé toute la journée, on leur annonce qu'ils doivent prendre la garde. Au point de vue camaraderie et esprit d'entraide des sujets de conversation pendant le repos, je ne sais pas comment c'était à cette époque, mais ici là chose se passe comme ceci. Actuellement, les gars ne dorment pas beaucoup, c'est un fait, aussi quand il faut leur faire faire quelque chose, ils rouspètent. Mais qu'on leur donne quelques jours de repos complet et qu'on les fasse travailler, ils rouspètent autant. Au point de vue nourriture, l'ordinaire de la batterie est nettement mieux que celui des autres, car nous avons de vrais cuisiniers qui se débrouillent admirablement avec ce qu'ils ont. Les gars se plaignent et sont persuadés, quoi qu'on leur dise, que ce sont eux qui mangent le moins bien du groupe. Pour vous citer un exemple comme dessert le midi depuis 15 jours, nous avons des abricots ou des pêches en boîte, ça fait un dessert excellent et très rafraîchissant. Et bien j'ai entendu des gens dire : « encore leur foutu fruit, on en a marre enfin. » Il ne faut pas dramatiser quand même, il faut savoir les prendre et dans chaque section, il y a un esprit différent. Une chose qui va peut-être vous étonner, c'est que l'on finit par s'attacher aux gars, mais pour cela, il faut rester assez longtemps avec eux. Or, actuellement, j'ai eu la même section maximum pendant 2 mois.

J'espère que j'ai réussi à vous donner une ambiance.

Mercredi 23 juillet 1958.

Chers parents. C'est à votre lettre 17 que je réponds aujourd'hui, rien de bien neuf au Kouif ces derniers jours, la petite vie continue sous le soleil. Ce matin, nous avons eu la visite du nouveau commandant qui est commandant d'armes du Kouif. C'est un vrai biffin dans tout le sens du mot, c'est à dire bouledogue, jamais content, toujours à critiquer, trop idéaliste. Pour lui, nous sommes tous des jeunes cons et les gars des « mauviettes » qu'il faut faire marcher à coup de trique. C'est très facile de décréter de son bureau que les gens doivent marcher, aller ici ou là en tant d'heures sans une de plus.

Ce Monsieur voudrait que les lits soient faits au carré, les paquetages bien rangés alors que les gars n'ont même pas une armoire et qu'ils dorment à 6 dans une pièce de 5 m<sup>2</sup> sur 4. Il voudrait également que les gars soient « fanas » du crapahut alors qu'on leur rallonge sans cesse la durée du service militaire sans qu'il y ait de changements visibles dans la situation. Et de plus, comment sont-ils payés, deux fois rien. Il est difficile dans ces conditions de conserver des gars au moral de fer. Enfin, que peut-on y faire à tout ça, attendre que les choses finissent. Une seule chose nous sauvera, c'est la quille. Vous allez trouver que j'ai le moral bien bas, il ne faut pas vous frapper pour ça. Demain ça ira mieux.

Le référendum se prépare activement ici également en ce qui concerne, nous allons voter au Kouif. [...]

Lundi 31 juillet 1958.

Chers parents.

[...] Hier, je suis allé avec ma section et 3 interprètes faire du recensement en vue du référendum, dans les mechtas situées au sud du Kouif, nous avons fait cette opération du matin 6h au soir 18h. Partout, nous avons été très bien reçus, nous avons bu le café traditionnel ainsi que du lait battu, servi très frais, ce qui désaltère très bien. J'ai regretté une chose, c'est ne pas avoir encore de pellicule en couleur sur mon appareil, mais mes gars et principalement un de mes sous-off a pris pas mal de photos. Je pense pouvoir en avoir.

Vous verrez, les situations sont très pittoresques. Par exemple, lorsque les femmes coupent leur blé avec de petites serpes et leur dernier-né sur le dos ou pendant le battage, ils mettent les épis en tas sur une aire assez dure et font tourner leurs bourricots dessus jusqu'à ce que le grain soit détaché de l'épi.

Pour les inscrire, il fallait évidemment leur demander quelques renseignements, comme leur nom, leur filiation, date de naissance, le nom de leur (ou leurs) femmes. Plusieurs fois, nous avons vu des gars, jeunes mariés, ne pas connaître le nom de leur femme, même pas le prénom, vous vous rendez compte ? Évidemment, le cas où le gars ne sait pas son âge est très fréquent. Une vieille nous a même dit : « Je ne sais pas quand je suis née, mais j'ai au moins cent ans ! ». Une chose qui m'a surpris, c'est quand le lieutenant de la SAS m'a dit que jusqu'à maintenant 90% des hommes et des femmes s'étaient fait inscrire sur les listes électorales. Ils ont l'air quand même de vouloir prendre la chose au sérieux....

26 8 1958.

Chers parents.

[...] Depuis quelques jours, Ulrich et moi nous avons une nouvelle occupation supplémentaire, rendre visite aux musulmans d'un quartier du Kouif pour faire de l'action psychologique, former un comité de salut public, prendre leurs doléances sur tous les sujets, etc. Nous sommes tous deux responsables de ce quartier, donc nous avons des contacts directs, sans intermédiaire avec la population musulmane, et je puis vous assurer que nous sommes reçus d'une façon merveilleuse par ces gens qui comptent vraiment sur la France pour les sortir de leur misère actuelle qui est grande. Il faut reconnaître que ces dernières années ils se désespéraient, avaient pratiquement perdu confiance en nous. Mais depuis le 13 mai ils espèrent à nouveau et il serait tout à fait catastrophique pour nous, si d'ici peu de temps, rien de positif n'était fait.... D'ailleurs, à mon retour. Je pourrais vous raconter certaines anecdotes qui vous feront comprendre exactement leur point de vue vis-à-vis de la France au début de la rébellion, et ils étaient loin d'avoir tort sur tous les points. [...]

Lundi 1<sup>er</sup> septembre 1958

[...] Au point action psychologique chez les musulmans, nous poursuivons notre travail normalement. Quant au résultat que cela va donner pour le référendum : mystère.

Nous allons faire une tournée pratiquement chaque jour. Nous sommes toujours très bien reçus et ces braves gens nous communiquent leurs misères qui sont grandes.

Pour vous donner un exemple, la mine loge une bonne partie de son personnel, mais dans quelles conditions ! Deux familles entières, dans 2 pièces, guère plus grandes que la cuisine de chez nous, soit en tout 8 à 10 personnes. Vous voyez d'ici le tableau. Ce qu'il y a de formidable, c'est que ces pièces sont tenues très propres, bien que dans la plupart des cas, il faut aller chercher l'eau à plusieurs centaines de mètres...

Lundi 3 novembre 1958.

Chers parents... Est-ce que vous avez essayé d'imaginer la vie que mènent les Européens perdus dans le bled comme le Kouif et Bugeaud. Il faut vraiment en vouloir pour rester et ça fait 4 ans maintenant qu'ils vivent dans ces conditions. Quand vous pensez que Bugeaud se trouvant à 12 km de Bône, ils ne peuvent y descendre que 3 fois par semaine et encore le lundi et le samedi. Ils doivent rentrer à midi car il n'y a pas de convoi l'après-midi. Ce n'est pas étonnant que parfois ils veulent en finir par n'importe quel moyen. Sans compter l'état de qui-vive permanent, leurs nerfs en prennent un sacré coup. Maman se plaint du trou de Fâches, mais c'est le village de rêve pour le « pied-noir ». Quant aux Frères musulmans, excusez l'expression, ils ne sont pas plus aidés pour circuler, il leur faut des laissez-passer. Ceux des djebels sont très souvent contrôlés, c'est à dire qu'on encercle complètement une mechta, on fouille les maisons, on ramasse les hommes pour vérification d'identité. Parfois, ils sont dans leur champ en train de travailler, il faut qu'ils quittent tout pour nous suivre, parfois à plusieurs kilomètres de là, ce qui leur fait perdre plusieurs heures. Et puis il y a les dénonciations entre voisins ou même parents ennemis à la police. Le gars se fait ramasser et reste parfois plusieurs mois en prison. Finalement, on s'aperçoit que le gars n'est pas sympathisant fellagha ou si peu qu'on le relâche. Tout ceci pour vous dire que tous ici, qu'ils soient européens ou musulmans, en ont marre. Et je crois que le FLN a fait la plus grande bêtise de toute son existence en refusant les négociations. Surtout que la situation militaire est désespérée pour lui, les recrues ne veulent plus quitter la Tunisie pour venir se faire massacrer chez nous, et d'autre part, les chefs ne sont plus d'accord entre eux pour le moment, ceux du djebel attendent les ordres pour savoir comment ils vont passer l'hiver, le 5<sup>e</sup>. [...]

*La dernière lettre est datée du vendredi 7/11/1958. Il est tué le 9/11/1958.*



**Françoise Sublet. *Les carnets perdus. Sur les pas de Fred Sublet, Algérie 1954-57.* APA 3585**

*L'épouse et veuve de Fred Sublet (1933-1996) présente les carnets de son mari (écrits avant de la connaître). Elle y a travaillé de manière approfondie, en les replaçant dans le contexte historique, en choisissant une cinquantaine de photos prises par ce jeune soldat. Huitième de fratrie d'une famille de Savoyards très pieux, Fred entre au grand séminaire d'Annecy, envisage de devenir prêtre-ouvrier, statut interdit par la hiérarchie romaine. Il casse alors son sursis en 1954 et, parti pour 18 mois il en fera 27 dont la plupart en Algérie. Il rédige alors quatre carnets, dont le dernier sera perdu. C'est le non-sens de cette guerre, les fouilles de mechtas, plus tard, la connaissance directe des exactions, malgré son choix d'être qu'infirmier, qui l'accablent. De nombreux extraits sont choisis ici, puisés dans la recherche exemplaire de la déposante, elle-même fille d'un officier dans les S.A.S., qui découvre 45 ans après ce qu'elle nomme « un enfouissement au plus secret de sa vie ».*

*Françoise : [...] Brusquement me revient le souvenir des carnets de Fred, mon mari, écrits en Algérie entre 1955 et 1956. Lui aussi voulait devenir prêtre, lui aussi y avait renoncé après un service militaire d'une trentaine de mois. Il avait rempli au jour le jour 3 petits carnets. Il n'avait pas voulu que je les lise. Je n'avais pas insisté. Tellement les souvenirs de la guerre d'Algérie étaient présents entre nous, lancinants même. Quand Fred n'allait pas bien, il évoquait ce qu'il avait fait tenir là-bas : l'enfant, qui avait un pied brûlé, qu'il avait soigné, guéri, un autre qu'il n'avait pu sauver et qui était mort. La solidarité entre copains. Il parlait encore des fellagas qu'il comparait aux résistants, son propre frère, fermier savoyard les avait aidés en 1943, il avait à peine 10 ans, ses camarades et lui accompagnèrent un prêtre du petit séminaire de Thônes. J'écoutais sans plus, je ne voulais pas raviver cette plainte trop dangereuse pour lui, pour moi aussi, bien sûr.*

*Et ce silence avait commencé dès son retour d'Algérie en 57, quand il était arrivé à Toulouse. Il venait de renoncer à être prêtre, mais avait voulu continuer à servir le monde paysan. Un prêtre lui avait conseillé d'entrer à l'École Supérieure d'Agriculture de Purpan (ESAP) pour devenir ingénieur, comme beaucoup de Purpanais, il avait rejoint l'UNEF, qui se battait alors pour l'indépendance de l'Algérie, mais plus âgé que nous, il ne participait pas aux manifestations, aux réunions, comme si nous étions des gamins intellos, excités par les événements, incapables de comprendre ce qui s'y passait vraiment. « Pas touche à ma guerre, » ressentions-nous déjà à son contact. Pas touche aux souvenirs encore trop vivants, comme s'il se sentait solidaire avec ce qui s'était passé là-bas, comme si toutes ces émotions pouvaient lui être volées, trahi par des raisonnements et manifs.*

*Et plus tard, nos amis qui n'avaient pas vécu tout cela n'osaient plus parler de cette guerre devant Fred : dès qu'on l'évoquait, il se mettait en colère, persuadé qu'ils tenaient de beaux discours mais qu'ils ne pouvaient pas vraiment comprendre.*

*Après une longue période de chômage, Fred avait pris sa retraite en 1993 et déprimait. Je l'avais encouragé à reprendre ses carnets, à écrire ce qui s'était passé pour lui là-bas. Non, me répondait-il, il y a tellement d'appelés qui ont déjà écrit leurs souvenirs ! Cela n'intéresserait personne.... « Avoir 20 ans dans les Aurès, trop usé ! » a-t-il écrit sur une enveloppe retrouvée plus tard.*

Quand les premiers films sur l'Algérie étaient sortis, il n'avait pas voulu y aller et il avait dit à notre ami Pierre G. qu'il y irait tout seul. Il est mort en 1996 sans y être jamais allé.

Notre père aussi s'était tu de retour d'Algérie : grâce à sa captivité pendant la guerre et à ses 7 enfants, il avait pu échapper à l'Indochine. Mais pour l'Algérie, il avait dû partir à Tizi Ouzou en Kabylie, en 1958, comme officier dans les SAS (Sections administratives spécialisées). Née en 1939, je ne l'avais pas connu avant l'âge de 6 ans et en 58, j'étais effrayé par ce départ dans une nouvelle guerre : allait-il revenir ? ! Je l'ai accompagné avec sa sœur Colette à la gare de Tarbes quand il est parti. Je pleurais sur le quai, et dans les trains bondés qui partaient là-bas, les troufions penchés aux fenêtres se moquaient de moi : « Pleure pas, tu le reverras ! »

Moi aussi je ne suis tue. Je n'avais jamais dit aux copains avec qui je militais contre la guerre d'Algérie que mon propre père y était... Quand il en est revenu, comme Fred, il n'a pas parlé, il ne voulait pas savoir ce que j'avais fait à l'UNEF, il évoquait juste ce qu'il avait essayé de mettre en place pour la population et les soldats qui rentraient d'opérations et venaient se reposer à Tizi Ouzou.

Alors, 45 ans après, je me suis mise à fouiller dans les multiples boîtes que nous avions remplies, ma sœur Tounette et moi, après la mort de Fred : impossible de retrouver ses carnets et pourtant, j'en ai trouvé plein d'autres sur ses comptes, ses projets pour Carca, ses notes quand il écoutait la radio, ses recettes.

Et puis je me suis rappelée que quand j'avais déménagé après sa mort, j'avais emporté une grosse boîte en tôle rouge où il rangeait ce qu'il avait de plus précieux : où était-elle passée ? Chercher partout et enfin la trouver sous une table, l'ouvrir, tomber sur un fatras de choses, je sors de petites boîtes à compresses en fer toutes rouillées, difficiles à ouvrir. Je découvre, protégées par de la ouate, de vieilles cartouches roses, des balles de mitrailleuses bleues de sulfate de cuivre. Et puis il y a aussi des lettres, des cartes postales, des tas de photos et de négatifs dans des pochettes Kodak, un carnet de notes sur un séminaire organisé par la Mission de France en 1954, probablement.

Je continue à fouiller : ça y est, ils sont là, les trois petits carnets défraîchis, numérotés. Je m'y plonge toute une journée et je pleure de découvrir que j'ai pu vivre avec Fred sans avoir été capable de l'aider à accoucher de tout ça, d'en faire autre chose qu'un enfouissement, au plus secret de sa vie.

Je vois Jacques C. plus âgé que Fred : il était prêtre en Algérie pendant la guerre et maintenant, marié, à la retraite, il milite sur le quartier. Il me console, m'explique que tout cela était tellement ordinaire, c'était la guerre, les horreurs des deux côtés : difficile, d'expliquer aux autres qu'on avait pu vivre tout ça sans dénoncer ni désertier.

Fred aurait pu devenir EOR, Élève Officier de Réserve, mais il avait voulu partager ces épreuves avec « ses frères », comme homme de troupe, sans porter les armes puisqu'il était séminariste : Il faisait infirmier, coiffeur, porteur de munitions, sans fuir ce qu'il a découvert peu à peu et qu'il a noté dans ses petits carnets.

.....

*Un petit bout de papier a changé la vie de Fred à la fin d'octobre 1954 : il ne savait pas très bien quand il partirait après avoir cassé son sursis, aussi travaillait-il dans l'usine Montblanc depuis le mois d'août.*

*Fred* : Puis un jour que je ne m'y attendais guère, le samedi 23 octobre à 4h du soir, Jean, le frangin, m'appelle à la loge de l'usine : un serrement de cœur, qu'y-a-t-il encore à la maison ? Rien simplement un petit bout de papier : tu pars le 3 novembre à 10h du matin à Maisons-Laffitte, 3<sup>e</sup> RIC au titre de la 4<sup>e</sup> DI (Régime d'Infanterie Coloniale, Division d'Infanterie).

Drôle d'impression, je suis content de partir, le plus tôt sera le mieux car il y aura moins de temps perdu. Je serai plus vite libéré. Mais malgré tout je ne m'y attendais pas si tôt et ce stage à l'usine était malgré tout intéressant.

.....

Vendredi 3 et samedi 4 juin. Opération à Gambetta.

Vendredi soir, 11h, réveil. Toute la compagnie y va. Les biffins restent. Départ minuit, direction Souk Ahras. En chemin, nous prenons une bonne rincée, il pleut à verse. Nous attendons à Souk Ahras, sous la pluie. Nous n'avons que le treillis sur la peau. Pas de toile de tente. Naturellement. À la sortie de Souk Ahras nous prenons la route de Gambetta. Il y a des paras avec nous, ça fait un convoi d'une vingtaine de camions. Ils roulent sans phares. Sous la lune qui luit maintenant, ça fait macabre. Nous avons froid avec les treillis qui sèchent sur nous. À l'embranchement de la route de Sakiet, nous descendons des camions et montons à travers les champs de blé. Ça fait déjà mal au cœur – enfin - nous passons en colonne. Ça ne fait qu'un sentier. Mais après, nous nous mettons en ligne et dans le blé. Il y a tout le bataillon. Nous attendons ainsi 1h. Vers 5h30, l'assaut est donné. Vers 10h, nous nous arrêtons. Casse-croûte. On nous fait attendre 1h en plein soleil alors que les autres sont descendus à l'ombre. Nous y allons enfin. Mais il faut encore grimper avant de pouvoir faire un roupillon. Vers midi, nous repartons.

Jusque-là, ça allait. Mais maintenant il fait très chaud et nous marchons pendant 2h30 sur une espèce de plateau de broussailles. Pas d'ombre, pas d'arrêts. C'est exténuant. Sur la fin, je suis littéralement crevé. Il fait très chaud. Pas d'air, broussailles, soif, je bénis l'armée par tous les noms d'oiseaux, pour ces saloperies, ces idioties et... tout... on aperçoit enfin Gambetta. La route est à 300 m., mais il faut traverser un champ de blé pour finir en beauté et aller retrouver la route et les camions à 1 km plus loin. Arrivés à la route, nous nous étendons... un roupillon... L'eau arrive bientôt. Retour en camion douche.

*Françoise* : *Souffrances morales aussi de voir les champs de blé saccagés, insupportable pour Fred, le fils de paysan.*

La montagne de petits pins et de broussailles est à 500 m. Nous aurions pu aller à la lisière et nous mettre en ligne là. Mais non, c'était dans le blé !! Et nous progressons en ligne dans la récolte spectacle écœurant. Nous grimpons ce petit djebel ; au sommet : attente. Je vois les gars de la CB (Treille, Jeudi). Treille est rentré de l'hôpital. Devant nous, une section de petites djebels broussailleux, parallèles les uns aux autres. Au fond Gambetta. Nous en passons 4 ou 5 que nous prenons perpendiculairement. À un endroit, un chien tue un mouton. En plus, ils réquisitionnent le berger pour porter le poste 300. Il marchera comme nous, sans boire

ni manger et laissera ses moutons (ils ne sont pas à lui, il en est responsable s'il en perd ?) C'est écœurant.

Les fellaghas sont de plus en plus présents : le dimanche 5 juin, « Nous apprenons qu'un colon a été tué près de Gambetta, sur la route de Sakiet. Les fellaghas s'étaient déguisés en gendarmes. Il paraît que c'était un Savoyard. »

Du coup les réactions de l'armée se font plus dures vis-à-vis d'une population jugée complice, un certain mardi 7 juin : « Dans l'après-midi, la première section va du côté de Duvivier fouiller une mechta où les fellaghas ont passé. Comme les gens refusent d'avouer, ils font sauter des grenades pour leur faire peur. »

8 juin, mercredi. Le soir, la première section retourne à Villars et les gens ne voulant rien dire, elle brûle un gourbi. Le sale boulot de répression commence... où nous arrêterons-nous ? La bête humaine commence à se déchaîner. Plus de la moitié des gars y prendraient plaisir... Les Allemands n'étaient que des hommes comme les autres, pas plus mauvais comme on veut bien le dire... Pendant ce temps, nous sommes en état d'alerte et dormons habillés.

Le jeudi 9 à 7h du matin, un groupe de 13 de la section va à Aïn Tahamimine reprendre la garde de la gare. Nous relevons les marsouins du 16<sup>e</sup> RIC qui s'en vont. Ils sont cantonnés à Gambetta. Nous resterons plus longtemps que les autres fois, une dizaine de jours (nous sommes le 17 et nous y sommes encore). La première section à Nadar et la 2<sup>e</sup> à Aïn-Affra. Les reliquats de toutes les sections + commandement assurent, garde et corvées à la colonie.

Ce jeudi matin, un groupe des reliquats va crapahuter du côté d'Aïn-Seymour et brûle une mechta où ils ont trouvé des armes, un fusil de chasse, revolver, cartouches et où les fells ont séjourné. Ça continue. [...]

*Fred est infirmier et va peu à peu trouver un certain apaisement à soigner.*

Dans un village, un gosse aux oreilles bouchées, d'autres aux yeux malades ; des diarrhées et des maux de dents. Le gars que j'ai vu à Teniet va m'amener sa petite cousine qui a un pied infecté. Mais une averse arrive, il nous faut rentrer en vitesse, à l'abri. Ils nous emmènent dans une salle très propre et peinte de frais. Salle de réunion ? je ne sais. Dans un coin, un tas de plâtre. Ils nous amènent le traditionnel kawa et arrive enfin la gosse, elle a 4 ou 5 ans, un pied enflé, le double de l'autre, répugnant de pus et de saleté, plié dans un chiffon bleu. Elle a un pied percé par un bout de bois et il vient des abcès dus à l'infection. Il y a plusieurs trous. Je nettoie de mon mieux et lui poudre de sulfamide, et pose une bande. Ce n'était pas ragoûtant. Je leur recommande de l'emmener au toubib. Ils promettent de le faire.

*Il n'a guère de clients.*

[...] Ont-ils peur ? Ne font-ils pas confiance ? Je ne sais. Pour le moment, il n'en est venu qu'un de lui-même. Il est vrai que j'en ai soigné quelques-uns, mais c'était des gens qui travaillaient ici. Des douars, (ils ont été avertis par le lieutenant de Dardar), il n'en est venu qu'un et qu'une fois. Il faudrait aussi que je sois mieux équipé et avec une formation presque de toubib. Surtout que les Arabes ne viendront pas pour quelques bricoles, sauf des enfants.

Ben Aïcha lundi 21 novembre 1955.

Aujourd'hui, le fait marquant, c'est cette petite gosse d'un an peut être que j'ai soignée. Elle a été brûlée il y a 20 jours à peu près. Naturellement, ça n'a pas été soigné. Elle a 1/4 du crâne couvert de croûtes bourrées de pus. C'est repoussant. Je ne me suis pas trop laissé ébranler et lui ai soigné ça, pas complètement. Il aurait fallu lui laver carrément la tête, raser mais rien qu'à enlever les croûtes et nettoyer, j'en ai eu pour 1h. Elle était fatiguée et pour ma part, j'en avais assez de l'entendre pleurer sans arrêt et de tripoter cette pourriture. Elle était touchée également à la main et à la joue.

[Les gens] habitent à la mechta, en haut de nous, à 500 m au nord-ouest, au pied de la forêt. C'est son frère, 12 ans, et son cousin qui l'ont amenée (la 3e section était passée là le matin et leur avait dit de venir). La mère n'était guère d'accord, elle pleurait quand ils me l'ont amenée et ne veut pas qu'on la descende au toubib à El-Hauser : elle a dit que si elle mourait, ça ne faisait rien, mais qu'elle ne voulait pas qu'on la descende... Elle n'a déjà pas voulu aller au toubib, à El Milia... S'il est écrit que cette gosse doit mourir, elle mourra. On ne se cassera pas la tête pour que le contraire arrive. Il est vrai aussi qu'il y a la pauvreté, la misère.

Cet après-midi, j'ai soigné ma gosse brûlée, ça va beaucoup mieux. Ils m'ont encore amené des œufs en remerciement (les Arabes sont des sauvages !!!). Je regrette de ne savoir le parler. Il y en a un autre aussi qui est venu avec son vieux père, un garçon, celui-là, un peu plus âgé (un an et demi, 2 ans). Infection du cuir chevelu... ça arrive tout doucement... ça faisait un peu pouponnière avec tous ces bébés qui braillaient.

.....

10 janvier 57. (Lettre remise à Françoise par son frère Henri)  
Chers tous.

C'est après une nuit blanche que je vous écris. Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit et il y avait de quoi. Hier après-midi, un gosse de 8, 9 ans a sauté sur un obus de mortier non explosé près du poste. Comment cela s'est-il passé ? On ne le saura jamais. Toujours est-il qu'il avait les deux jambes déchiquetées en dessous des genoux et le corps criblé d'éclats. Nous avons essayé de le sauver avec l'autre infirmier. Nous l'avons soigné tant que nous avons pu, nous avons dû lui couper les jambes... Ce n'est pas beau. Il est mort 2h30 après l'accident, juste quand nous finissions de le soigner... Il avait perdu trop de sang. Il lui aurait fallu une transfusion de sang immédiatement. Nous avons demandé un hélicoptère. Il n'y en avait pas... naturellement pour un Arabe... Cela vient peut-être du bataillon ou de plus haut. De toute façon c'est honteux, « nos Frères musulmans, pacification etc.... » Ils peuvent en parler.

En tout cas des choses comme ça remuent un peu et j'espère que je n'aurai pas à en voir beaucoup comme ça. Les guerres sont affreuses, il y a déjà assez de misère dans le monde sans que les hommes s'amuse à se faire souffrir et à se tuer... Mais que voulez-vous, le mal et le péché existeront tant qu'il y aura des hommes et ceux qui souffrent portent la croix du Christ pour la rémission des péchés...



**Daniel Ledoux. Itinéraire d'un appelé du contingent à la 69<sup>ème</sup> CRDI (1954-1962) APA 2263. 81 p**

*Daniel Ledoux accomplit son service militaire d'août 1961 à août 1962. Il cite Albert Camus : « L'Algérie on ne s'en guérit jamais » et a mené au retour d'intenses recherches sur cette guerre. Il n'a pas participé à des affrontements militaires mais restera très marqué par ce séjour, relaté avec amertume. Ainsi, il établit de "tristes bilans" soit le nombre considérable de pertes dans l'armée et chez les rebelles.*

*Ici nous lisons le récit de son départ.*

Sétif, le départ définitif 21 août 1962

La sonnerie du clairon me tira brusquement de mes réflexions et je me levai comme un ressort. Ce fut mon dernier réveil en fanfare et je dois dire que je n'en ai aucune nostalgie. Les quatorze heureux libérables que nous étions rejoignirent la gare en camion. Nous avons rempli nos valises avec les quelques effets et objets personnels que nous avons conservés durant tout notre séjour. Peut-être quelques souvenirs à ramener à la famille et quelques canettes de bière pour faire le voyage.

Le trajet jusqu'à la gare, nous le connaissions. Nous jetâmes un dernier coup d'œil furtif à la citadelle, puis à la ville que nous traversâmes pour la dernière fois. Tout était calme, la vie semblait avoir repris son cours normal ou presque. Les nouveaux maîtres du pays patrouillaient dans les rues. Nous remarquions les terrasses désertées des bistrot européens de l'avenue Clémenceau puis de l'avenue Jean Jaurès. Nous ignorions ce qui allait se passer après le départ de l'armée, mais nous savions déjà que beaucoup de pieds-noirs avaient quitté le pays.

Le camion nous déposa à la gare. Après avoir souhaité bon courage au chauffeur et à notre accompagnateur, nous attendîmes patiemment le train qui venait de Constantine. La gare était presque déserte. Seulement quelques voyageurs musulmans attendaient sur le quai. Au bout d'une demi-heure, le train fut annoncé par un vigoureux coup de sifflet du chef de gare qui nous fit signe de nous éloigner de la bordure du quai. C'était un train civil et non plus un train militaire blindé comme celui que nous avions pris lors de notre arrivée. Nous prîmes place dans un wagon de 3<sup>e</sup> classe dont les banquettes en lattes de bois ajourées se faisaient face. Nos valises calées dans les porte-bagages, nous pûmes nous installer confortablement dans le wagon où nous étions seuls. Le sifflet du chef de gare retentit peu après, donnant le signal du départ, il faisait chaud dans ce wagon chauffé par le soleil brûlant de l'été.

Nous regardions tous par la fenêtre. J'aperçus bientôt le grand stade municipal, puis le marché aux céréales sur notre droite, puis la ville disparut de notre champ de vision. Pour nous, Sétif, c'était terminé ! Nous étions soulagés, heureux de partir et de rentrer dans nos foyers. Dans les champs les engins agricoles tirés par de lourds tracteurs s'affairaient, soulevant dans leur mouvement mécanique un épais nuage de poussière jaune. Après avoir roulé un bon moment, le train s'arrêta à Béni Mançour, où les voyageurs en correspondance pour Bougie descendirent sur le quai et attendirent leur nouveau train. Des militaires de l'ALN assuraient la police.

Avec quelques camarades, nous commentions les derniers événements dont nous avons pris connaissance ces jours derniers. On disait que certaines unités, en se retirant de leur cantonnement, cassaient tout : arrachage des portes et des fenêtres,

sanitaires saccagées, murs, plomberie, électricité vandalisée pour ne rien laisser aux unités de l'ALN qui devaient les remplacer dans les lieux. Nous en eûmes la preuve formelle en passant devant un poste militaire en bordure de la voie. Celui-ci était quasiment éventré, les portes et fenêtres gisaient le long de la voie. Des lavabos et des WC cassés avaient été jetés pêle-mêle dans le plus grand désordre. C'était la politique de la terre brûlée. Certains militaires n'acceptaient pas la fin de cette guerre et le manifestaient d'une façon indigne. Le voyage fut moins tendu que celui de l'aller. L'armée française avait quasiment abandonné tous les postes qu'elle occupait le long de la voie. Le convoi mit à peu près 5 ou 6h pour faire le trajet. En tout cas, nous mêmes beaucoup moins de temps pour rejoindre Alger qu'à notre voyage aller, d'une part parce que le train descendait une pente continue qui passait de 1074 mètres d'altitude au départ de Sétif au point zéro en arrivant à Alger. D'autre part, parce qu'il ne s'arrêtait pas à toutes les gares comme il le fit l'année précédente. Nous arrivâmes à la gare d'Alger dans la soirée et l'on nous conduisit tout de suite au centre de transit sous les rampes du port où nous avons séjourné lors de notre arrivée. Nous ne pouvions sortir à cause de la situation en ville qui était toujours tendue en raison des attentats, de l'OAS. Celle-ci continuait ses méfaits en assassinant des pauvres gens du petit peuple musulman : femmes de ménage, ouvriers, employés, massacrés au hasard de leur rencontre avec les tueurs. Des appelés furent également exécutés par ces tristes individus sans foi ni loi. Les pieds-noirs, en raison de cette agitation, émigraient déjà en masse vers la métropole qui devait les accueillir tant bien que mal, alors que rien ne laissait prévoir un exode aussi massif. Le mercredi 22 août fut notre dernière matinée en Algérie. Nous embarquâmes vers midi sur le *SS Cazalet* à destination de Port-Vendres. Le bateau était mixte, c'est à dire qu'il transportait à la fois des militaires et des civils européens qui fuyaient leur pays en raison des circonstances. Selon l'usage, la nouvelle bannière algérienne flottait au vent sur sa hampe à l'arrière du bateau.

Il y avait là des hommes, des femmes et des enfants accablés par la douleur de quitter leur pays, le pays où ils étaient nés, où étaient nés leurs parents et leurs grands-parents. Ils étaient d'une tristesse infinie. Nous la comprenions évidemment, mais nous ne pouvions nous empêcher de penser qu'ils avaient peut-être un peu cherché le bâton à force d'obéir à des chefs activistes et factieux, qui les avait amenés au malheur. Nous ne parlâmes pas avec eux, les laissant à leur détresse. Notre attitude joyeuse et décontractée contrastait avec la leur. Tout à notre joie, nous ne pouvions partager leur tristesse et inversement. En début d'après-midi. Vers 14h30, les sirènes retentirent, les amarres furent larguées et le bateau fit lentement mouvement vers la sortie du port. La plupart des passagers s'étaient massés près du bastingage et à l'arrière du navire pour voir une dernière fois la ville qui resplendissait dans toute sa blancheur, dans une beauté rayonnante, insolente et violente. Les pieds-noirs pleuraient et dans un soudain accès de colère, dernier acte d'une vengeance dérisoire, ils s'emparèrent du drapeau algérien que les matelots venaient d'amener, ils le foulèrent aux pieds et le déchirèrent. Nous n'apprécions pas, mes camarades et moi, cet acte vain, mais nous ne fîmes aucun commentaire, comprenant malgré tout le désarroi de ces pauvres gens qui venaient de tourner une page douloureuse et définitive de leur vie. Le bateau s'éloignait lentement du quai. Il atteignit bientôt la passe du port et entrant dans la haute mer où il prit de la vitesse. Le temps était splendide, le ciel d'un bleu profond, le soleil éclatant éclairait de tous ses feux le pont du bateau où il était difficile de trouver une ombre protectrice. Le voyage se déroula, paisible, sur une mer d'huile. Nous pensions les uns et les autres à cette année que nous venions de passer sans dommages malgré les risques encourus. Nous étions heureux de rentrer et nous le laissions voir. Nous ne pouvions pas dissimuler cette joie qui nous étreignait. La nuit passée sur le pont, sur les chaises

longues que l'on avait mises à notre disposition ou à même le sol, selon le désir de chacun fut bonne quoiqu'un peu agitée. L'esprit de tous gambergeant... selon ses états d'âme.

Le matin, nous assistâmes au lever du soleil, magnifique boule de feu émergeant de la mer que nous admirions béats. Nous étions impatients d'arriver et ne tenions plus en place, à contrario de nos compagnons de voyage Pieds-noirs, prostrés sur les bancs des différents ponts ou dans les coursives. Nous les regardions avec compassion, c'est tout ce que nous pouvions leur témoigner à bord. Il y avait également quelques musulmans, travailleurs, étudiants et quelques militaires comme nous. Les deux communautés s'ignoraient et s'évitaient. Nous les sentions tendus. Une simple remarque des uns à l'égard des autres pouvait se transformer en grave incident.

Et puis tout à coup très loin dans la brume, nous aperçûmes une côte, cela ne faisait aucun doute. Était-ce la France où l'Espagne ? Le bateau se rapprochant, nous vîmes de loin une grande ville blanche. On nous dit qu'il s'agissait de Barcelone. Nous longions les côtes espagnoles et bientôt, nous verrions les côtes françaises. En effet, quelques heures après, nous aperçûmes la petite ville de Banyuls où j'avais passé 15 jours de vacances en 1959. Enfin, Port-Vendres fut en vue. Le bateau, avant d'entrer dans le port, donna quelques coups de sirène qui se perdirent dans le lointain et qui nous revinrent, en un écho répercuté par la montagne toute proche. Après une manœuvre impeccable, le navire se rangea docilement à son quai d'amarrage. Mon cœur battait la chamade. Nous étions impatients de descendre et de fouler à nouveau la terre de France. La valise à la main, nous nous tenions prêts à bondir dès que la passerelle serait installée.

Cela mit pourtant un long moment avant de se réaliser. Nous observions la petite foule qui se pressait sur le quai. Parents ou amis de marins et de militaires, qui agitaient des mains et des mouchoirs pour se faire repérer des passagers ; comité d'accueil des rapatriés tenant des pancartes à bout de bras. Les rapatriés, c'était déjà le nom qu'on leur donnait, faisaient grise mine, avaient l'air complètement perdu et faisaient peine à voir. Certains n'étaient jamais venus en France, c'était pour eux une découverte qu'ils auraient aimé faire en d'autres circonstances.

La passerelle bien arrimée, nous nous précipitâmes et dévalâmes au risque de tomber les quelques mètres qui nous séparaient de la terre ferme. Certains camarades lançaient des youpi tonitruants et lançaient leur béret en l'air en guise de satisfaction. La vue d'une patrouille de la police militaire nous calma. Nous nous dirigeâmes vers la gare où nous devons prendre le train qui nous ramènerait chacun chez soi. Je devais me rendre à Angoulême où mes parents habitaient désormais. Je ne connaissais pas la maison qu'ils avaient achetée pendant mon séjour en Algérie. Je devais prendre le train jusqu'à Toulouse, en prendre un autre qui me mènerait à Bordeaux puis à Angoulême. Les séparations commençaient, certains copains partaient pour Marseille, Lyon et Grenoble, d'autres pour Paris. Nous nous quittâmes très vite avec effusion, en se promettant d'écrire... Je me retrouvai seul dans un wagon de 2<sup>e</sup> classe en partance pour Toulouse. Au changement de train pour Bordeaux, j'ai aperçu mon vieux copain Barnabé, qui rentrait lui aussi d'Algérie et qui venait de Marseille. Nous eûmes juste le temps de nous serrer la main et d'échanger quelques mots avant de prendre chacun notre train, lui pour Auch, moi pour Angoulême. Quelle coïncidence ! Voilà, la boucle était presque bouclée, dans quelques jours, je serai auprès de mes parents et je pourrai à nouveau reprendre le cours d'une vie normale.

La réadaptation fut assez facile, bien que je pensais (sic) souvent à ce que j'avais vu, ressenti et vécu en Algérie. Quelques réflexes durèrent encore quelque temps, comme celui de me retourner de temps à autre pour voir si je n'étais pas suivi, ou celui où je surpris ma famille stupéfaite, en vidant le fond de mon verre sous la table, comme nous avons l'habitude de le faire dans le réfectoire de la compagnie. Pendant ma permission, libérable d'un mois, je fis le tour de ma famille. Personne ne me posa de questions sur mon séjour Outre-Méditerranée, comme si le sujet était tabou. Je ne dis donc rien de peur de froisser mes hôtes, mais je trouvai cette attitude étonnante.

Je rendis mon paquetage à la gendarmerie d'Angoulême, où le gendarme de permanence en vérifia scrupuleusement le contenu, au cas où, par hasard, j'aurais distrait quelques effets. À la fin de ma permission libérable le 24 septembre, je rejoignis mon poste à Auch aux archives départementales. Je n'y trouvai pas l'accueil que j'espérais, aussi je décidai d'y rester le moins longtemps possible. Pendant les quelques semaines passées à Auch, je fus gentiment hébergé par ma sœur mariée qui avait 2 enfants en bas âge. Je m'aperçus très vite que la vie en France m'était pénible. Je pensai souvent au sale rôle qu'on nous avait fait tenir en Algérie et souhaitait quitter le pays pour aller ailleurs... Une opportunité se présenta bientôt. Je demandais un poste aux archives nationales du Sénégal, à Dakar pour une mission bien précise, qui consistait à créer un laboratoire photographique destiné à microfilmer les archives de l'ex-Afrique Occidentale Française. Ce pays nouvellement indépendant allait me permettre de m'épanouir et de réaliser en toute liberté ma passion pour la photographie.

Heureux pays, qui obtint son indépendance en 1960 sans effusion de sang, lui. Je partis pour Dakar le 26 décembre 1962 et y passais les fêtes de nouvel an. Une vie nouvelle commençait riche de promesses, qui me permettrait, pensais-je d'oublier cette Algérie cauchemardesque. Ce ne fut pas le cas. Des décennies après mon retour, les souvenirs de cette année passés à Sétif s'accrochent encore à ma mémoire, tenaces et indestructibles.

### **Anna Berbera. Chronique VII. APA 3190.3**

*Anna Berbera (pseudonyme d'Anne Leduc) a déposé plusieurs textes à l'APA dont ces chroniques VII et VIII où elle fait allusion aux sept années passées en Algérie après avoir lutté pour l'Indépendance dans le réseau Jeanson. Psychiatre à Alger, elle a subi un grave accident lors d'un attentat de l'OAS en juin 1962 dont elle gardera des séquelles. Elle a épousé un Algérien, Omar, en a eu deux filles, et raconte ces années dans deux romans dont « Le chant du lendemain ». C'est en 2007 qu'elle retourne en Algérie pendant 15 jours, relatés dans le journal ci-dessous. Dans la Chronique VIII (2007-2008), on relève qu'elle a été interrogée à plusieurs reprises par la journaliste Catherine Simon sur ses années algériennes.*

Vendredi 2 mars 2007, Départ à Alger.

L'arrivée à Alger est chaleureuse, policiers et douaniers me souhaitent un bon séjour. Farah m'attend avec un bouquet de fleurs. Nous prenons sa voiture. Alger me semble une mégapole du XXIème siècle. Boulevard Mohammed V, mon amie m'installe dans sa belle maison de fins du XIXème. Je suis au rez-de-chaussée, ou plus exactement un niveau intermédiaire, et ma fenêtre donne sur une rue, escalier qui descend vers le boulevard. Nous sortons dans Alger, je ne sais plus où. Alger est devenue une ville blanche et bleue. Nous parlons beaucoup.

Samedi 3 mars.

Après le petit déjeuner, lecture d'une page d'un projet de livre de son fils Wahid. Sortie et passage à la pharmacie la plus proche. Une jeune femme très occidentalisée et dynamique nous reçoit. Elle fait contraste avec sa pharmacie qui a l'air d'une simple échoppe.

Il fait soleil et 22°. Quel contraste avec Paris ! Le ciel est aussi bleu que la mer. Nous prenons la direction de l'école de Farah. Je papote avec la secrétaire Madame Touati très prolixie sur le registre de la criminalité : « Des femmes qui égorgent des femmes pour une poignée de dinars ! ». Ah, j'oublie, tout premier passage à la poste pour récupérer les dinars de mes années de pension. Un paquet impressionnant de 180 000 dinars, soit pour moi environ 1800 euros ou un mois de salaire moyen en France.

À 13h je kidnappe Fa pour l'emmener déjeuner sur les hauteurs d'Alger dans un restaurant nouveau très design et grande classe. Fa, avec ses attitudes de grande dame dont elle a le secret, leur rappelle sa première expérience culinaire dans les lieux, elle y a connu un repas délicieux, puis un second beaucoup moins satisfaisant en raison du poisson mal cuit. Le maître d'hôtel culpabilisé déploie tout son talent pour la convaincre...

Dans les ruelles et boutiques du centre, j'aime voir les femmes très élégantes à l'occidentale. Comme cette ancienne secrétaire du ministère de la Défense, reconvertie en artiste peinture-couture sur soie et en dessin sur pâte de verre, ses robes comme des nuages colorés séduisent. « Ce sont des robes pour des ambassadrices », me dis-je. Beaucoup de jeunes femmes portent le hidjab et mélangent le look oriental à l'occidental....

Mardi 6 mars

Nous logeons la route de Saint-Eugène devenu Bologhine où Omar me faisait conduire et m'engueulait : « Alors, quand tu la passes la 3<sup>e</sup> ? » Des terrains se sont effondrés là, à l'automne, il y a 3 ans.

Nous grimpons le long de la route vers Notre-Dame d'Afrique, là-haut, sur l'esplanade, nous embrasons (sic) la baie d'Alger. Nous visitons l'église et éprouvons un sentiment de paix et de sérénité. Nous rencontrons une femme pied-noir en pèlerinage, une Kabyle récemment convertie au catholicisme. Elles nous parlent spontanément. Il est question de tolérance.

Nous admirons la Vierge noire, du moins cette statue est-elle vue ainsi, il s'agit probablement du vieillissement du métal. Est-ce en raison de sa couleur que l'Église est appelée Notre-Dame d'Afrique ? [...]

À la maison, visite de Rachida, une sœur plus jeune de mon amie. Veuve, elle réside seule à Alger, ses enfants vivent à Londres... Rachida prétend m'avoir vue en 1962 à Blida dans la maison familiale, alors qu'elle venait d'accoucher. Tu avais le bras dans le plâtre, je dois bien la croire....

En écrivant ces notes, diverses réflexions me viennent au sujet d'anecdotes, de situations saisies au vol, par exemple les différences entre les jeunes branchés très occidentalisés, qui travaillent dans les banques, les institutions diverses, les entreprises informatiques, dans cet Alger nouveau, sorte de Manhattan, surgi de façon anarchique sur les pentes du Ravin de la Femme sauvage, puis s'enfonçant dans la Mitidja, et ces jeunes paumés, laissés pour compte dans les rues jouxtant les grandes artères du centre historique et dans les ruelles labyrinthiques de la Casbah ou de Bab-El-Oued et tous ces bidonvilles qui enserrant la capitale. Ces jeunes paumés, sans boulot, vivent de petits trafics et de deal. Dans certains quartiers, on les voit agglutinés le long des murs. Où aller ailleurs quand il n'y a pas de place pour ces familles regroupées, venues de leurs douars, chassées par la barbarie des « islamistes » qui n'ont rien à voir avec l'islam. Solidarité oblige, beaucoup se relaient la nuit pour dormir. Quand les uns occupent une couchette, les autres restent dans la rue, à bavarder, fumer. C'est ainsi que je les vois et les entends la nuit, sous ma fenêtre, qui donne sur l'escalier ruelle. Surprise au début, je me suis habituée.

Et pour corser l'affaire, de jeunes Africains dits « les harragas », ceux qui brûlent leurs papiers, qui tentent de franchir la frontière entre l'Algérie et le Maroc, ou tentent de partir directement via la mer, vers l'Espagne, la France ou l'Italie. Un groupe d'entre eux, s'était installé aux abords du garage où Farah gare sa voiture. Contre une pièce, ils aident l'automobiliste à manœuvrer, alors qu'il y a déjà le gardien officiel du garage à qui il faut donner aussi.

Mercredi 7 mars 2007

Nous allons à l'école de Farah. Le barbu qui lui a été imposé au temps des « Islamistes, » tient toujours ses fonctions de gardien. Il surveille les moindres allées et venues tout en triturant son chapelet. Sa seule vue en impose à tout contrevenant. Une querelle éclate avec Wahiba, un prof de l'école qui vient dans les larmes conter ses

malheurs, elle a égaré le chèque de son salaire et voudrait obtenir un double. Irritation légitime de Farah.

Nous allons déjeuner et partons en voiture à travers les nouveaux quartiers. C'est insensé cette incongruité du luxe au milieu de la saleté et de l'incurie. Rues à peine achevées, ordures déposées au hasard, flaques d'eau, des bouts de trottoir qui s'arrêtent D'incroyables boutiques parisiennes, les succursales de celles que je vois tous les jours à Paris. Se garer dans ces lieux relèvent des travaux d'Hercule. Heureusement, il y a toujours une bonne âme prête à vous dénicher un endroit bien tapi et vous aider à faire les manœuvres.

À propos des barbus, beaucoup d'entre eux se sont reconvertis dans l'informatique où ils excellent, un très bon créneau. Le fournisseur de Fa est l'un d'eux. Je suis toujours étonnée de la familiarité avec laquelle elle s'adresse à lui car il est souvent absent et ferme sa boutique pour aller faire la prière. Fa le met en boîte : « Alors ça fait trois fois que je viens, tu étais encore à faire la prière ? »

Jeudi 8 mars 2007.

La fête des femmes sous l'orage et le déluge.

Visite de Nadia, l'employé de maison occasionnelle, une victime des attentats islamistes. Elle a eu le bras droit arraché. Nous sommes donc un peu sœurs....

Nous parlons de l'ex-Ermitage Hôpital Drid Hocine, de mon désir ambivalent d'aller y faire un pèlerinage, de ma peur de ne pas retrouver mes souvenirs, d'être vue comme une intruse, un dinosaure pour l'actuelle équipe médico-psy.

J'évoque avec nostalgie le chemin en pente bordé de bougainvilliers : « Le chemin de bougainvilliers, c'est fini, l'entrée se fait ailleurs ». Mon amie me fait comprendre que vues mes dispositions d'esprit, mieux vaut ne pas y aller pour l'instant, elle me conduira les derniers jours quand elle jugera le pèlerinage indispensable.

*Le Ravin de la Femme sauvage* : idem. Tout a changé. C'est une réplique transposée des immeubles de la Défense, du verre, du verre. Ils abritent les ministères et les directions des firmes pétrolières. J'ai noté la présence incongrue à mes yeux d'un échangeur en plein milieu de l'ex-ravin.

Farah a des relations humaines cordiales avec tout un chacun, les gardiens, les policiers, les épiciers, le brocanteur, les employés de bureau et les informaticiens. Ils l'appellent « ma tante ». « J'aime discuter avec ces jeunes. Ils sont comme mes fils », dit-elle.

Vendredi 9 mars 2007.

Aujourd'hui, jour de prière, pas de programme. Quelques courses au marché ce matin et sans doute visite familiale. Je suis à la moitié de mon séjour. Malgré mes agapes coûteuses au Massilia, il me reste beaucoup de dinars. Je dois penser aux cadeaux pour Claude et Laurent.

En fin de matinée, programme inattendu, Nous allons à Tipaza dans la voiture de Rachida. Je retrouve enfin les paysages du littoral reverdis par les pluies abondantes.

L'oued el Alleug déborde, la mer charrie des torrents de boues et les vagues à l'assaut des rochers me transportent, imaginativement sur la côte sauvage du Croisic, à l'époque des grandes marées. Au Dauphin, nous dégustons du poisson pêché la veille par de gros chalutiers qui se sont risqués en mer.

Nous prenons ensuite la route vers Blida, J'aperçois le tumulus du Tombeau de la Chrétienne qui réapparaît à chaque tournant. Avant Blida, nous traversons un village construit à la hâte pour les réfugiés rescapés des massacres islamistes. Les jeunes traînent assis sur des bancs sommaires, au milieu des flaques d'eau. Aucune autre distraction que la mosquée, donc de futurs « islamistes » en perspective. Ils sont tous chômeurs.

Visite chez le vieux cousin diabétique, en dialyse et malvoyant. Réception dans la tradition algérienne en cette vaste maison familiale confortable, richement meublée dans un style petit bourgeois local. Des services à thé et à café, divers souvenirs occupent les vitrines, des bouquets de fleurs artificielles ornent consoles et buffets. Plusieurs générations cohabitent ou se côtoient dans des annexes de la maison....

Farah et moi engageons une discussion sur la politique franco-algérienne. Je me sens attaquée à travers la mise à nu des comportements de nos dirigeants actuels vantant les bienfaits de la colonisation. Je déplore que mon ami préfère la candidature de Sarko : « La droite, c'est net, c'est clair, c'est meilleur pour nous. On sait à qui on a affaire. » Elle changera d'avis deux heures plus tard après le discours dudit Sarko sur son projet d'un ministère de l'immigration et de l'identité nationale.

Le cousin se joint à moi pour parler de la France où il a travaillé de longues années et milité aussi dans sa jeunesse. C'est un homme intelligent, ouvert, au langage mesuré et très philosophe. Il ne se plaint pas de son sort et pourtant, que la vie lui est difficile quand il doit partir aux aurores en taxi pour aller à sa séance de dialyse à Alger sans avoir la garantie qu'il pourra en bénéficier.

Samedi 10 mars 2007.

Malgré ma mise au point il y a trois jours et des efforts certains de sa part, les repas me sont toujours une épreuve, d'autant plus que dans les conversations, je ne dois pas ébaucher la moindre remarque concernant l'Algérie. Tout propos de ce genre est vécu comme une offense. Cinquante ans après l'indépendance, la rancœur envers le colonisateur (que je représente) est toujours là. Il ne faut présenter que les aspects positifs du pays : dynamisme de la jeunesse branchée, la foi sans l'islamisme. Elle accuse les médecins de mettre en exergue quelques faits épars et séquelles de cette sanglante histoire. Sa sœur Rachida, avec qui j'ai discuté, ne partage pas toujours ses opinions. Il est interdit aussi de parler d'argent, c'est grossier et contraires aux lois de l'hospitalité : « Nous, on ne compte pas, on est généreux. » De manière générale, ses compatriotes sont parfaits et je n'ai pas à les critiquer, je me sens une barbare...

Mardi 13 mars 2007.

J'ai peu dormi, je prends le café à 7h, je m'apprête à une longue journée, je descends vers la rue Didouche, au bas d'un grand escalier. Je croise un homme jeune au crâne rasé :

- « Vous êtes d'avant ? » phrase consacrée quand les locaux s'adressent à des supposés pieds-noirs.

- « Non, j'étais là de 1962 à 1969. »

- « Alors, vous avez connu les meilleures années. »

Je m'emploie à décrire les aspects les plus positifs de l'Algérie - en pensant à mon amie - son dynamisme, ces constructions, ces infrastructures, la façon dont elle a fait face à son développement démographique et aux difficultés rencontrées au cours de la décennie sanglante qui l'ont freinée. Maintenant, elle s'en sort et est en voie de récupération.

Vrai, j'ai vécu une bonne période dans un reste de confort de l'Algérie d'avant, mais en Algérie indépendante. Je descends un second escalier et débouche sur une rue Didouche très animée, qui n'a guère changé, si ce n'est le look vestimentaire des passantes. Les jeunes femmes mélangent le style occidental à une pointe de tenue islamiste. Les plus âgées et les plus vieilles cachent souvent leur misère sous de longues robes et sous le hidjab, très peu de tchadors. Une vieille me demande l'aumône. Je lui donne quelques pièces, elle me débite une litanie de bénédiction en remerciement...

Jeudi. 14 mars 2007.

[...] Toute la ville ancienne a l'air d'un grand bazar oriental, beaucoup plus que le Damas de mes souvenirs. Je n'ai pas visité le Caire, mais je pense que Alger va évoluer vers ce modèle. Hier soir, devant les infos algériennes. Farah m'a dit : « Tu vois la carte météo, c'est celle des pays arabes. Nous faisons maintenant partie de ce bloc. Nous ne sommes plus tournés vers l'Occident. » Elle ne voit pas ce qu'elle regarde sur les chaînes, ce qu'elle enseigne dans son école, ce qu'elle lit et où elle passe ses vacances. Bref ! Mais elle parlait, peut-être de façon générale, s'incluant dans le groupe. Dans la rue, je vois de temps en temps quelques intégristes aux accoutrements baroques. Ici, tout est possible, c'est un vrai patchwork vestimentaire. Un vieux fou crasseux est assis, le torse nu et se gratte. Je passe à la librairie du tiers-monde bien achalandée, tant dans le domaine historique que dans les nouveautés littéraires françaises....

Je fouine à travers les rues et me rapprochent de la Casbah, l'ambiance est de plus en plus populaire et pauvre. Devant l'échoppe d'un barbier en pleine rue, les serviettes sèches, un chat blanc très maigre trône sur un carton. Beaucoup de jeunes oisifs traînent sûrement à l'affût d'une combine qui leur rapportera un peu d'argent....

Après l'école, Farah me fait faire un grand tour dans ce qui fut le *Ravin de la femme sauvage*. Une pancarte indique « Hôpital Drid Hocine » et sans me prévenir, elle nous engage dans un joli chemin, grimpant en lacets. Il est ombragé de palmiers et décoré de temps à autre par des pots remplis de végétation : « C'est Ben Miloud qu'il l'a fait faire à travers le bois. Il en était très fier. »

Nous débouchons par le haut sur ce qui me semble avoir été l'espace devant le perron de la Villa Mauresque. Je suis totalement désorientée. Je n'en crois pas mes yeux, on dirait qu'une escouade de censeurs vandales a supprimé tout ce qui faisait décor et ornement. Les frises de carreaux andalous, les grandes poteries émaillées, les arcades et balustrades ont disparu, les murs de la façade ont été rabotés et blanchis à la chaux. Toutes les fenêtres sont équipées de grilles peintes en bleu. Avant, c'était un

« service ouvert », je ne puis m'empêcher de penser à une architecture genre cube de la Ka'Ba à La Mecque. J'ai la mort dans l'âme.

Je me retrouve en haut du chemin, le mien, celui de mes souvenirs. Les bougainvilliers ont disparu à droite, ils ont fait place à de jeunes palmiers. À gauche, rien ne les remplace. Le jardin a été récemment bêché. J'ai du mal à reconnaître le pavillon du bas, bien que les anciennes appellations étaient conservées. Un homme jeune en blouse bleu vient vers Farah. Elle me présente, décline mes anciennes fonctions en ces lieux. Toujours la mort dans l'âme, je me retrouve dans un cagibi taudis, tous les placards et étagères en acajou ainsi que le bureau de style et le canapé de cuir ont disparu. La pièce abrite seulement une table en bois et quelques étagères. « C'est en travaux », me dit l'homme, comme pour s'excuser qui me parle du docteur Mb. Alors, l'horreur est à son comble. Si mon souvenir n'est pas parvenu à cet employé, il se souvient par contre de cet énergumène arrivé à la fin de mon séjour, alcoolique, ignorant tout de la psychiatrie.

Depuis mon arrivée à l'Ermitage, je ne cesse de chialer. Je me revois montant le chemin avec mes malades. Je revois la fête du premier novembre 1962. Avant de partir, je cueille une petite branche de ce que je crois être un seringa, souvenir vivant qui se desséchera...

**Pierre Croissant, Témoignage d'un appelé de septembre 1958 à septembre 1960. APA 4094.00**

*Ce sont douze pages très denses qu'a envoyées Pierre Croissant, né en 1938, à propos de son service militaire de 24 mois (1958-1960) en Algérie. Il reprend un témoignage demandé en 2004 par un pasteur protestant venu le visiter à son cantonnement de Cheragas en 1960, complété par des informations puisées dans ses agendas, des publications et entretiens plus récents. Lié au milieu protestant, il évoque son opinion par rapport à une indépendance qu'il trouve justifiée, et son opposition totale à la torture, à laquelle il n'a pas assisté. Il apprendra bien plus tard qu'il était « fiché comme communiste ». Libéré en septembre 60 en France, il continuera des activités bénévoles : alphabétisation d'Algériens, accueil de rapatriés pieds-noirs, toujours dans l'esprit de la Cimade, et retournera en Algérie en 1977, à l'invitation d'un ancien prisonnier. Après une mission dangereuse, où il intègre une compagnie d'escortes ferroviaires, d'Alger à Blida ou Constantine, il est affecté au camp de Beni-Messous, au Centre d'Instruction du Train (CIT) et de « tri des prisonniers » proche d'Alger, puis à la protection d'une ferme à Cheragas, pour sa dernière année de service.*

La ferme Vidal à Cheragas. 6 juillet 59. Septembre 60.

Fin juin 1959, nous fûmes informés que dans le cadre du Dispositif de Protection Urbaine (DPU) notre compagnie devait quitter le camp du CIT 160 pour une ferme du village de Cheragas, en remplacement d'une unité de la coloniale envoyée dans le bled

Parvenu à El-Biar, terminus des bus d'Alger comme tous les bidasses du camp, j'utilisais l'auto-stop pour me rendre à Beni-Messous. Ce jour-là, une 2 CV conduite par un Algérien me prit en charge et le passager pied-noir engagea aussitôt la conversation. J'indiquai ma région d'origine, mon appartenance au CIT 160 et le futur mais très proche déménagement de ma compagnie dans une ferme de Cheragas. « Et connaissez-vous le nom de la ferme ? - Non, mais je sais qu'elle se trouve à droite, à l'entrée du village. » C'est par ce hasard que je fis la connaissance de Roger Vidal, propriétaire du domaine Haouch Mahmoud, où nous nous installerons le 6 juillet. Je garde un souvenir ému de l'accueil que me réserva à cette famille de colons durant les 14 mois que je passai à Cheragas. « Vous ressemblez tellement à notre fils mobilisé sur la frontière marocaine », m'apprit Madame Vidal. Nous étions 4 appelés, (les 3 autres étaient cantonnés à Alger) invités presque chaque dimanche à retrouver les enfants, cousins et amis de la famille, à la piscine ou au tennis, de la propriété ou au très chic club des Pins au bord de mer.

Ce que nous appelions la ferme était en réalité une propriété viticole très bien tenue créée par le grand-père du viticulteur, venu en 1870 de la région de Béziers. La dizaine d'ouvriers permanents logés sur place passait à une centaine, tous Algériens au moment des vendanges.

La compagnie occupait un bâtiment agricole, l'ancienne salle de spectacle des colons ainsi que deux logements réservés autrefois au personnel saisonnier. Venus de France (il fallait dire de métropole), les jeunes soldats recevaient d'abord deux mois d'instruction au camp de Beni-Messous, puis étaient mutés à la ferme pour deux mois dans le cadre du quadrillage territorial (*sous la direction du capitaine Aba*).

« Tu prendras les affaires musulmanes » m'ordonna le capitaine le jour de notre arrivée. Sous cette étrange appellation, je découvris la diversité de cette fonction militaire et sociale, consistant notamment à tenir à jour, dans les cahiers de population, les listes des occupants algériens de chaque appartement, maison, mechta, douars, hameaux ou gourbi du quartier. Le terme *musulman* n'avait ici aucun contenu religieux, il désignait seulement la population non européenne, essentiellement arabe et berbère. Du fait de cette affectation, mes contacts avec les jeunes appelés étaient limités aux gardes et aux patrouilles de nuit, qui associaient toujours appelés algériens et *patos*. Avec les premiers de culture musulmane, il me fallut un certain temps pour m'habituer à la place démesurée que prenait la sexualité dans les gestes et les conversations, et pas seulement les insultes. Et si on parvenait à parler d'autre chose, inmanquablement, les mêmes allusions revenaient. Les seules frictions que j'ai pu connaître avec eux portaient plutôt sur leur sévérité avec la population civile, un comportement « dur » plus rare de la part des métropolitains.

Le DPU était une forme de quadrillage territorial dont l'objectif était de « permettre la participation de certains éléments de la population à l'exécution de consignes simples destinées à faciliter le maintien de l'ordre et à assurer la sécurité des habitants ». Cette structure, qui avait été créée en 1957 pendant la bataille d'Alger par le colonel Trinquier, théoricien de la guerre subversive, fut étendue plus tard au sous-secteur Sahel, c'est à dire aux agglomérations de l'Algérois.

Le principe du DPU était le suivant : le sous-secteur Sahel était partagé en quartiers, chaque quartier en sous quartiers, lesquels étaient divisés en îlots de 10 à 50 familles. À chacun de ces échelons, l'armée avait désigné comme chef DPU un Algérien, notable de préférence ou connu pour son autorité, sa fortune, sa francophilie... parfois, sa francophobie. Toute détection d'un danger potentiel (absence du domicile ou au contraire, arrivée nouvelle, va-et-vient suspect, rendez-vous, étrangers...) devait faire l'objet d'une déclaration au « bureau des affaires musulmanes » de la part du responsable de la famille, à défaut de celui de la maison, à défaut de celui de l'îlot, etc. Au bureau, un militaire tenait à jour plusieurs « cahiers des habitations » dont chaque page correspondait à une famille.

Ce contrôle policier de la population autochtone fut probablement appliqué strictement pendant la bataille d'Alger, quand les pouvoirs civils et judiciaires de l'État avaient été abandonnés à l'armée, en fait au général Massu. Il est vraisemblable aussi qu'après l'élection du général de Gaulle (juin 1958) les ordres reçus par mon prédécesseur que je n'ai jamais rencontré comportaient encore la marque de la primauté absolue donnée au rétablissement de l'ordre par tous les moyens. Mais n'était-ce pas à cette politique répressive musclée que nous devons le calme relatif de l'Algérois, dont j'ai moi-même bénéficié en 1959 et 1960 ?

Quand, à notre arrivée, le capitaine me confia les affaires musulmanes, j'ignorais tout des priorités anciennes de la fonction. Je compris en revanche, surtout après le 16 septembre, qu'Abba se situait résolument dans la nouvelle ligne politique gaulliste : l'Algérie française est un mythe, l'indépendance est inéluctable, les Algériens auront besoin des pieds-noirs comme la France des Algériens. À nous de faciliter l'émergence d'un État viable où les deux communautés vivront en paix. J'étais très motivé.

Un de mes premiers échanges eut lieu avec Abel Abdelkader, le gérant de l'unique station d'essence du village. Il tenait à ce qu'on ne le confonde pas avec le pompiste qui

servait les clients. Je dois à ce vieil *algérieniste* son excellente connaissance de l'histoire du nationalisme algérien. De la première insurrection kabyle de 1871 à la *Toussaint rouge* de 1954, rien n'était étranger à ce féru d'histoire... Avec l'accord du capitaine, je voyais Abdelkader assez régulièrement.

La semaine des barricades. 24 janvier, premier février 1960.

Le 24 janvier 1960, nous étions trois appelés invités par des amis européens d'Alger à une soirée dansante organisée dans un appartement bourgeois de la rue Michelet. Les bruit des premiers coups de feu, entendus vers 18h, ne laissèrent aucun doute quant à la violence et à la proximité de l'affrontement. À 23h, la radio donna un premier bilan : 19 tués presque tous gendarmes, 141 blessés et l'état de siège décrété par le général Challe. Par les parents venus en toute hâte récupérer leurs filles et fils conviés à la soirée, j'appris que nous nous trouvions à l'intérieur du périmètre des facultés en cours de bouclage par des civils européens encadrés par les UT. Comme une partie des invités, je passai la nuit sur place. Le matin, désireux de comprendre, je fis le tour du « camp retranché ». En tenue civile, il m'était facile de circuler et d'écouter les récits passionnés des algérois affairés à prélever à l'aide de pics et de marteaux-piqueurs, les pavés de la rue pour la construction de barrages. Leurs ennemis disaient-ils étaient les gendarmes, les CRS et « la grande Zohra » (De Gaulle) montée en effigie sur l'une des barricades.

Sitôt revenu à la ferme, je fus intégré à une équipe de six soldats chargés d'occuper la mairie de Cheragas en renfort de la section UT locale dirigée par le capitaine Bagur. Les ordres étaient formels : la protection de la mairie devait être assurée conjointement par les territoriaux et par l'armée, mais les armes étaient placées sous la seule autorité de l'armée, ce qui, depuis la veille, était refusé par les UT. Concrètement, nous devions nous emparer de la clé du magasin des armes. Entre deux portes Abba m'informa que le Premier ministre Debré était venu dans la nuit à Alger.

Nous avons vécu ainsi pendant une semaine, six appelés métropolitains et huit territoriaux du village, confinés dans une salle unique, dormant et prenant nos repas sur place. Associant la bouffe de l'intendance aux petits plats préparés par les épouses des territoriaux, nous faisons table commune, on buvait l'anisette (beaucoup), on commentait *l'Écho d'Alger*, notamment ses « blancs » qu'imposait la censure et surtout on écoutait en permanence la nouvelle radio locale : « Algérois, Algéroises, ici, le camp des Facultés, écoutez la voix de la France ». C'était pour moi une semaine folle, irréaliste, mais si riche d'enseignements, avec ses vrais et ses faux débats, mais aussi ses silences pesants

Au début, nos rapports étaient convenus, prudents mais tendus. N'étant pas parachutistes, nous étions l'armée de De Gaulle, celle de la trahison, celle qui obéit à la politique d'abandon. Mais nous, comme les pieds-noirs, étions confusément victimes « de la presse, du communisme, de la politique, du système... » À la question, « vous y croyez, vous, à l'autodétermination ? » je reconnais être resté sans voix.

Les UT évoquaient le travail de leurs parents lointains qui avaient fait l'Algérie, l'armée d'Afrique qui débarqua en Provence en 1944, et libéra la France, la promesse solennelle des gouvernements successifs de ne jamais quitter ce beau pays, etc. Un sous-officier, probablement descendant d'une famille juive séfarade, affirma que ses

ancêtres étaient en Algérie depuis des siècles, « bien avant les Arabes ». Un point d'histoire que j'ignorais.

Sur la question d'une Algérie française, un concept au contenu divers, le slogan me semblait tenir lieu de projet politique : manifestement beaucoup découvraient la complexité de la situation présente et future.... Quelques jours plus tard, j'évoquais cette semaine avec Roger Vidal dont j'appréciais la modération. Il était très irrité de compter parmi les extrémistes : on nous appelle les *colons ultras* alors que nous sommes simplement des paysans algériens.

Dès le mardi, notre promiscuité permanente faisait qu'il devenait impossible de « se faire la gueule ». En dépit des mauvaises nouvelles d'Alger, nos collègues pieds-noirs retrouvaient leur chaleur et leur exubérance méditerranéenne. Ils choisissaient l'humour, le leur parfois déroutant pour des *patos*. L'usage du prénom était la règle, pas encore le « tu ». L'occupation de la mairie prit fin avec la reddition du camp retranché le lundi 1<sup>er</sup> février. On se serra la main, on se tapa sur l'épaule, mais ...on ne récupérera pas la clé des armes.

À notre poste, *France V*, proche d'Ouled Fayet, un drame fut évité de peu. Un groupe armé des UT voulut prendre de force les installations de l'émetteur radio afin de réduire les émissions de « la grande Zohra » c'est à dire de Paris et de lui substituer celle de « Radio Lagailarde », la station des insurgés. La menace énergique du sous-lieutenant Villette de faire donner les deux mitrailleuses disposées sur le toit provoqua la fuite du commando. [...]

#### Nouvelles missions

Toute l'année, mon secrétaire- interprète ou moi recevions les chefs de famille venant déclarer l'arrivée d'un cousin du bled, le départ d'un fils pour le travail à Alger, ou demander un laissez-passer de nuit pour la maternité, etc. Nous mettions à jour nos fiches dupliquées en trois feuillets : blancs pour le service de renseignement de la zone à Ouled Fayet, jaune pour le bureau et rose pour le chef de famille. Jusqu'en 1958, ce dernier exemplaire présenté obligatoirement aux patrouilles de jour et de nuit, devait être conforme à la famille présente. Outre l'identité des personnes, l'affiche comportait la mention du numéro (parfois d'un mètre de hauteur) hideusement peint sur la maison par nos devanciers.

Depuis l'été 1959, la fonction recherche du renseignement militaire relevait directement de la zone et ne concernait semble-t-il que les individus réputés dangereux. Notre rôle au niveau du quartier visait davantage au rétablissement de la confiance avec la population algérienne. Chaque semaine, le service d'action psychologique du 5<sup>e</sup> bureau d'Alger nous adressait ses « Notes d'instruction » que je devais lire et commenter lors des réunions de chefs d'îlot. Par la lecture des mêmes directives laissées par mes prédécesseurs, je mesurais les changements intervenus depuis 1957, ces changements que malicieusement aimait à souligner un vieux chef, ancien zouave mobilisé en 1944.

Notre action de pacification nous conduisait chaque jour dans les fermes, les immeubles, les bidonvilles, souvent d'ailleurs à la demande des habitants eux-mêmes. Le règlement des *chikaias* constituait une partie de l'activité dévolue aux affaires musulmanes. Il s'agissait, lors de contentieux, d'écouter les doléances des parties en

présence. Et de juger à chaud les multiples différends de voisinage entre locataire et propriétaire, entre commerçant et client, jamais dans la même famille. Je m'y prêtais volontiers, mais je mesure aujourd'hui quelle prétention était la mienne vouloir interférer dans une culture que je connaissais si peu. Le capitaine me demandait néanmoins de continuer, suggérant que cet arbitrage amateur était plus rapide et moins onéreux qu'une procédure judiciaire. Peut-être en recevait-il quelques échos. [...]

*À propos d'un panneau érigé à l'emplacement de la Ferme Vidal évoquant la torture pratiquée par l'armée, Pierre Croissant note enfin :*

Précisons que durant ces 14 mois passés à Cheragas, je n'ai jamais entendu parler d'actes de torture pratiqués à la ferme Vidal. Dans nos discussions, peu d'appelés étaient opposés à la torture au prétexte que son emploi était généralisé par le FLN. À mon arrivée au Bureau des AM, je trouvai une centaine de photos montrant de jeunes soldats français mutilés par les *fells*. Elles provenaient des services d'action psychologique du colonel Gardes et étaient destinés à dénoncer, auprès des appelés, « la propagande anti-française développée en en métropole ». La question des interrogatoires était sous-jacente dans nos échanges avec les UT. Elle faisait partie du non-dit. Quelques jours plus tard, je demandai à un cafetier européen du village comment me rendre boulevard Bru à Alger. Soucieux de l'avoir bien compris, je lui demandais s'il fallait passer devant la Villa Sesini (centre d'interrogation du DOP pendant la bataille d'Alger) dont j'avais entendu parler en France avant mon service. La simple évocation de cette maison suscita alors une vive réaction : « Oui, il y en a qui auraient mieux fait de fermer leur gueule. » Pour beaucoup de pieds-noirs, la torture pratiquée par l'armée française était justifiée. Ils refusaient la rapide popularisation de sa dénonciation qui avait contribué au basculement de la partie modérée de l'opinion métropolitaine. [...]

Mon service militaire fut pour le moins chaotique. Mais, à cheval sur ces trois périodes (Algérie française, intégration/assimilation et autodétermination), il est seulement révélateur de la lente évolution de l'opinion métropolitaine et de son corollaire, la politique gouvernementale ...ou l'inverse. Pour l'appelé du contingent, un même comportement pouvait être répréhensible en 1958 et réglementaire, voire honorable en 1960. D'autres y ont laissé leur carrière, une blessure, sinon leur vie. De toute façon, je reconnais avoir eu beaucoup de chance...

Pierre Croissant, le 10 juin 2017.



## **Jade Cazorla : « Comment écrire en prison ? 1957-1958 : le Je des militantes incarcérées à Serkadji pendant la guerre »**

Comment en suis-je venue aux récits autobiographiques de femmes pendant la guerre d'Algérie ? Aux archives de l'APA j'ai trouvé de nombreux textes intimes relatant le conflit de près ou de loin. L'impressionnante correspondance de Jacques Carbonnel à sa femme, le texte de Mado Thul, les lettres de Jacqueline Desmaretz, toutes ces découvertes m'ouvraient de nouveaux horizons, et plus j'avancais, plus je me sentais attirée par les récits des femmes qui ont côtoyé le conflit de près. Et c'est ce que j'ai trouvé par hasard à Aix-en-Provence dont les archives sont riches de textes autobiographiques uniques. Je sentais que quelque chose se jouait dans cette prison en tombant sur ces quelques lettres saisies dans les cellules des détenues. Beaucoup de ces militantes ont été incarcérées à Serkadji (anciennement Barberousse) entre 1957 et 1958 avant d'être transférées à El Harrach, puis dans différentes prisons en France.

À mesure que je faisais mes recherches, j'observais que Serkadji n'était pas tant une simple prison qu'un véritable témoin de la guerre ; ce n'était pas un espace neutre, mais un lieu qui détenait une charge symbolique forte. Un maillage épistolaire singulier s'est tissé à Serkadji : les prisonnières se soutiennent entre elles par l'écriture et se partagent leurs propres récits personnels. Même si dans leurs lettres, carnets, notes, témoignages, autobiographies, les militantes s'attardent rarement sur l'horreur vécue, elle transparait en filigrane, sous couvert d'une écriture sobre. Par-dessus tout, dans les quelques lettres retrouvées, elles font le choix de s'écrire en français, langue dans laquelle se jouent de nombreux rapports de pouvoir. Pourquoi s'écrire en français ? Comment lire et comprendre le choix de cette langue ?

### **Un espace pour écrire l'intime**

Écrire sur soi suppose un lieu, une routine qui s'installe dans laquelle on prend l'habitude de confier une partie de ses pensées. Aussi infernale soit-elle, cette prison a été un espace *pour* et *à* écrire. Jacqueline Guerroudj dans son témoignage *Douars et prisons* évoque Serkadji dans ses moindres détails : l'insalubrité des lieux, l'étroitesse des cellules, la surpopulation, le quotidien avec les autres militantes, les amitiés et les tensions politiques, les habitudes des unes et des autres. Une forme de microcosme détaillé chapitre après chapitre.

Surpeuplée et bruyante, cette prison ne semblait pas être un espace propice à l'écriture de l'intime et pourtant de nombreux écrits y ont été saisis en 1957 : carnets, journaux intimes, notes diverses, et surtout de nombreuses lettres qui laissent à penser que les correspondances entre les détenues étaient régulières et denses. Je suppose qu'avec l'aide de certaines gardiennes, les militantes pouvaient s'échanger toutes sortes d'objets d'une cellule à l'autre. C'est une véritable toile épistolaire qui s'est tissée dans cette prison, notamment entre 1957 et 1958. Le contenu des quelques lettres retrouvées aux archives est principalement fonctionnel : prendre des nouvelles des unes et des autres, s'encourager, se soutenir, communiquer des informations de l'extérieur. En cela, Serkadji est un espace où correspondre est certes difficile, mais non impossible.

## **Stratégies narratives pour écrire Serkadji**

La prison de Serkadji, c'est avant tout un lieu, un espace qui porte encore en lui les horreurs de la guerre, de l'enfermement, des pressions psychologiques. Il y a donc des manières de le raconter, indirectement, pour faire face au silence qui s'impose.

### **Refus du pathos et jeu sur la focalisation : Faire face au poids du silence**

À de nombreuses reprises, Jacqueline Guerroudj évoque avec un détachement surprenant certains faits en se focalisant sur un aspect très précis de l'événement général : elle décide de restreindre le récit de son témoignage uniquement à ce qu'elle a vu ou vécu. Ce cadre limité est comme une condition nécessaire à son récit.

Il y avait une exception : Barberousse gardait les condamnés à mort pour les exécuter sur place. À la suite de je ne sais quel caprice de l'administration, les bures des condamnés à mort étaient en velours côtelé bleu marine ; c'était nettement plus élégant, surtout agrémentées d'un col blanc de notre fabrication, bien serrées à la taille et personnalisées par une broderie aux couleurs de notre drapeau. Il faut dire que nous brodions en vert/blanc/rouge tout ce qui nous tombait sous la main. L'administration pénitentiaire, qui n'est pas tellement futée, a quand même eu les dents agacées par cet affichage, discret, mais généralisé, de nos sentiments nationalistes, et elle a interdit, bien qu'un peu tard, l'usage des fils rouges et verts. Le blanc, elle ne pouvait pas l'interdire. Mais le mal était déjà fait, et d'ailleurs, on arrivait encore à récupérer les précieux fils censurés.

C'est sur le détail de la bure que le récit s'accroche : elle retient nombre de petits moments dans la prison de Serkadji qui pourraient paraître insignifiants à première lecture. Phénomène qui revient fréquemment dans les autres témoignages de femmes militantes de cette époque : n'ayant pas accès aux archives françaises et algériennes, Djamila Amrane a enregistré une série d'entretiens dans le cadre de sa thèse<sup>12</sup> pour déterminer les rôles des femmes qui ont participé à la guerre entre 1954 et 1962. Dans ces entretiens, elle constate que ces femmes interrogées se concentraient souvent sur de petits faits anecdotiques.

En ce qui concerne Guerroudj, en réduisant la focalisation à l'extrême sur la bure — et particulièrement la couleur du ruban —, elle appréhende d'une autre manière le réel ; il devient alors plus supportable de raconter un détail qui reflète l'étendue de l'horreur, plutôt que les événements eux-mêmes. Une manière d'écrire le microscopique pour évoquer le macroscopique.

### **Écrire sa détention : la prison comme matériau romanesque**

Pendant leur incarcération, certaines militantes prennent l'initiative d'écrire sur Serkadji par le prisme de la poésie : Colette Grégoire (qui prend le nom de plume Anna Gréki) publie après l'Indépendance son recueil commencé en détention, *Algérie, capitale Alger*, de même pour Zehor Zérari qui a notamment écrit à la prison de Pau,

---

<sup>12</sup> Djamila Amrane, *Les Femmes algériennes et la guerre de libération nationale en Algérie, 1954-1962*, Lille, ANRT, 1989.

vers 1959. Quant à Guerroudj, elle a parfois une manière très romanesque de décrire certaines situations, empruntant à l'imaginaire du conte. La littérarité de ces textes joue un rôle des plus importants dans ces récits historiques : en utilisant les événements comme matériau romanesque, la narratrice impose une distance entre les événements et elle — distance nécessaire pour continuer le récit de ces années.

Abdelhamid Benzine, qui a préfacé *Douars et prisons*, compare le texte de Guerroudj avec les contes des *Mille et une nuits*. Tout le récit se fait en huis-clos — la prison de Serkadji — où un nombre limité de personnages vivent ensemble dans un microcosme : cette prison est un espace hors-temps, une forme d'entre-deux confus entre la vie militante à l'extérieur et le poids omniprésent de l'exécution à l'intérieur. Les jours s'enchaînent sans distinction ; la temporalité de ce lieu devient imprécise, et de ce fait, l'imaginaire du conte s'y déploie, renforcé par une répartition binaire des personnages, entre auxiliaires et adversaires. Chez Guerroudj, les gardiennes jouent le rôle le plus univoque :

Cette gardienne, qui s'appelait Texier, était d'ailleurs une garce et un faux-jeton. Elle n'avait pas été choisie au hasard pour garder les condamnées à mort. Elle jouait un triple jeu : détenue/administration pénitentiaire/ sécurité militaire ou civile, je n'en sais rien. D'une hypocrisie consommée, elle nous faisait bonne figure, nous rendait même de menus services en insistant sur les risques qu'elle prenait. [...] Mais elle était surtout à l'affût de renseignements qu'elle pourrait transmettre à ses employeurs et, pour les obtenir, elle essayait de bavarder avec nous, ou bien elle nous écoutait en douce. Quand on s'est retrouvées condamnées à mort, elle a joué un sale petit jeu : deux fois elle nous a apporté des illustrés qui racontaient des histoires d'exécutions par pendaison ou par guillotine, image à l'appui. [...] Un jour elle a même poussé les choses plus loin, et elle nous a réveillées en pleine nuit, jouant l'affolement, en nous disant : « Bouhired<sup>13</sup>, ça y est, j'entends les surveillants qui arrivent, préparez-vous ! ». Une déséquilibrée, vicieuse et hystérique<sup>14</sup>.

Cette gardienne cumule toutes les caractéristiques des adversaires dans l'imaginaire du conte : sournoise, manipulatrice, violente, cruelle. En concentrant toute la perversité des gardiennes dans les traits d'une seule, le récit fait porter une charge symbolique forte à cette femme. L'histoire vécue devient matériau romanesque qui permet de remettre une cohérence, de l'ordre et une logique dans tous ces événements. Les militantes se souviennent de Serkadji comme d'un lieu saturé de violence : en l'abordant de biais par le détour romanesque, le récit de ces années devient plus tolérable à écrire.

### **L'épistolaire codé ?**

Serkadji est avant tout un lieu où les militantes ne sont pas libres d'écrire et de s'écrire : elles doivent ruser, trouver des failles dans ce système carcéral. C'est pourquoi, j'é mets l'hypothèse que les détenues doivent passer par des codes entre elles pour se transmettre les informations les plus sensibles. À plusieurs reprises elles signalent qu'elles ont dû changer de dortoir parce que les autorités étaient en train de

---

<sup>13</sup> Djamilia Bouhired, membre du « réseau bombes » de Yacéf Saâdi au sein du FLN, travaille comme officier de liaison. Elle est arrêtée en avril 1957, interrogée, torturée, puis emprisonnée jusqu'en 1962.

<sup>14</sup> Jacqueline Guerroudj, *Douars et prisons*, Alger, Bouchène, 1993, p. 128-129.

« blanchir les murs des cellules ». Détail anodin qui revient fréquemment dans leurs lettres et sur lequel je m'interroge : les prisons étaient surpeuplées, les femmes témoignaient fréquemment du manque de nourriture et des conditions de vie difficiles, alors pourquoi prendre le temps de blanchir les murs des cellules ? En revanche, Jacqueline Guerroudj ne fait nulle mention à ce détail dans son témoignage publié en 1991. Était-ce un code que les détenues utilisaient entre elles ou seulement un détail du quotidien que Guerroudj n'a pas mentionné dans son autobiographie ? Si ces lettres — qui ne sont pas datées — ont été écrites vers la fin de l'année 1958, j'imagine que *blanchir les murs* peut être une manière d'alerter les autres détenues que les autorités sont en train de saisir les journaux, lettres et carnets. Il serait alors intéressant de considérer ces phrases ambiguës comme un langage sous-jacent dans ces différentes correspondances.

### **Dans quelle langue écrire “je” ?**

« Le langage n'est jamais innocent : les mots ont une mémoire seconde qui se prolonge mystérieusement au milieu des significations nouvelles. L'écriture est précisément ce compromis entre une liberté et un souvenir<sup>15</sup>. » C'est dans cette seconde mémoire des mots que se noue la relation conflictuelle des autrices algériennes au langage. Dans quelle langue écrire la guerre d'Algérie ?

La question du français dans les récits autobiographiques des femmes algériennes a avant tout été étudiée dans les romans d'Assia Djébar. À plusieurs reprises elle explique qu'elle se situe dans un entre-deux : elle ressent à la fois une fierté de pouvoir écrire dans cette langue étrangère et le français est en même temps la langue de l'occupant, la langue de l'ennemi quand elle écrit pendant la guerre d'Algérie. Assia Djébar a publié de nombreux romans avec une portée autobiographique, sans que ceux-ci soient des autobiographies à part entière. Dans un entretien accordé à Marguerite Le Clézio, Assia Djébar revient sur son rapport conflictuel à la langue française dans ses écrits :

Assia Djébar : Ce roman [*Les Alouettes naïves*] une fois terminé, je me suis arrêtée d'écrire parce que, dans le cœur du roman, sur quarante pages peut-être, pour la première fois dans ce trajet-là, j'avais une écriture à la limite de l'autobiographie... je me suis arrêtée.

Marguerite Le Clézio : Parce que ça te bouleversait de reconnaître que tu laissais passer quelque chose de toi-même à ce moment-là ?

Assia Djébar : Oui, confusément peut-être, je refusais à la langue française d'entrer dans ma vie, dans mon secret. Ce n'est pas tellement un rapport à l'écriture ; c'est un rapport à la langue française. J'ai senti celle-ci comme ennemie. Écrire dans cette langue, mais écrire très près de soi, pour ne pas dire de soi-même, avec un arrachement, cela devenait pour moi une entreprise dangereuse<sup>16</sup>.

Double mouvement contradictoire entre une langue qui fascine et qui renforce un sentiment de malaise. Double mouvement qu'elle traduit avec la métaphore de la

---

<sup>15</sup> Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture, suivi de nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1972, p. 16.

<sup>16</sup> Voir l'article de Marguerite Le Clézio, « Écrire dans la langue adverse », *Contemporary French Civilization*, n° 9, 1985, p. 238.

« tunique de Nessus » dans son roman *L'Amour, la fantasia*, la langue française comme cadeau empoisonné.

Cette ambivalence, je l'ai retrouvée dans les textes d'archives. Je m'attendais à trouver peu de récits de soi en français dans la prison de Serkadji, et pourtant, les quelques lettres retrouvées, le journal de Baya Hocine, le carnet écrit à plusieurs mains pour raconter les tortures vues et subies, sont écrits dans cette même langue. Pourquoi faire le choix du français dans ces écrits autobiographiques ?

Outil de libération, manière de prendre une revanche sur l'opresseur en exposant son point de vue sur son propre terrain linguistique, sont autant d'hypothèses qui peuvent être intéressantes à considérer. Une autre m'intéresse davantage : ces femmes ont vécu ensemble dans ces cellules exigües, apprenant les unes et des autres. Elles se sont donné des cours de français, d'anglais, d'arabe. Le français qu'utilisent ces militantes est imprégné de diverses cultures ; il n'est plus complètement la langue utilisée par les Français en Métropole, au contraire, cette langue est alors *dé-signifiée* et *re-signifiée*<sup>17</sup>, modelant ainsi un nouveau langage, une nouvelle manière d'aborder la langue française.

\*

Dire « Je » en français pour ces militantes — que ce soit en prison ou bien des années après les événements — est une manière de faire face à la charge symbolique et traumatique que comporte Serkadji. Le Je de ces militantes est loin d'être celui de Simone de Beauvoir ou de Germaine Tillion. Loin de n'être qu'un espace, Serkadji est un lieu qui concentre nombre de souvenirs, de traumatismes, de luttes fragmentés dans la mémoire de ces militantes.

Néanmoins, l'étude du Je de ces militantes reste incomplète pour le moment, car je n'ai retrouvé qu'une infime partie des lettres échangées entre les militantes en prison. Que sont devenus les écrits des militantes qui ont été transférées à El Harrach avant la première saisie à Serkadji ? À cela s'ajoute la difficile — voire quasiment impossible — communication des documents aux archives, dont la diffusion est toujours verrouillée même si ces documents ont été officiellement déclassifiés.

---

<sup>17</sup> Sophie Croisy, « Algerian History, Algerian Literature, and Critical Theories : an Interdisciplinary Perspective on Linguistic Trauma and Identity Reformation in Postcolonial Algeria », *Interdisciplinary Literary Studies*, n° 10, 2008, p. 86.

## **Remerciements**

Je tiens à remercier en premier lieu les déposants ou leurs proches qui nous ont confié leurs textes ou les correspondances et ont répondu avec gentillesse et rapidité à toutes mes demandes.

Merci aussi à tous ceux à qui j'ai parlé (trop souvent) de ce projet et qui m'ont conseillé et soutenu dans cette entreprise. Jade se souviendra de nos conversations au Café Livres !

Merci tout spécialement à Elizabeth Legros Chapuis pour ses relectures attentives et la mise en page de ce Cahier.

Véronique Leroux-Hugon

## Table des Matières

Préface	5
Introduction	9
<b>Extraits de textes :</b>	
Robert Manaranche, <i>Ma vie</i> . APA 4053.00	13
Lucette Larribère Hadj Ali, <i>Itinéraire d'une militante algérienne</i> . APA 4053	21
René Rioul <i>Lettres du bidasse</i> . APA 1309.	27
Jean-Claude Depoutot, <i>La guerre d'Algérie d'un médecin appelé du contingent. Octobre 58-juillet 60</i> . APA 1913	35
Madeleine Thul, <i>Une enfance lorraine. Annexe : l'Algérie 1959-1966</i> . APA 250	41
Marcelle Meyer, <i>Vive la vie</i> . APA 666(6)	49
Alain Bruneau, <i>Lettres</i> . APA 3736.10 ; et Jacqueline Desmaretz, <i>Lettres à mon frère, un appelé en Algérie</i> . APA 3736	55
Françoise Sublet, <i>Les carnets perdus. Sur les pas de Fred Sublet : Algérie 1954-1957</i> . APA 3585	65
Daniel Ledoux, <i>Itinéraire d'un appelé du contingent à la 69<sup>ème</sup> CRDI 1954-1962</i> ). APA 2263	71
Anna Berbera (Anne Leduc), <i>Chroniques VII et VIII</i> . APA 3190. 3 et 4	75
Pierre Croissant. <i>Témoignage d'un appelé de septembre 1958 à septembre 1960</i> . APA 4094.00	81
❧	
Jade Cazorla, « Comment écrire en prison ? 1957-1958 : le Je des militantes incarcérées à Serkadji pendant la guerre »	87
❧	
Remerciements	92

